

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

COUROUBLE Léopold, *Contes et souvenirs*, Bruxelles : P. Lacomblez, 1893.

Cette œuvre littéraire appartient au domaine public.

Elle a été numérisée par les Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles.

Les règles d'utilisation des copies numériques des oeuvres sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

Accessible à :

http://digistore.bib.ulb.ac.be/2022/Courouble_Contes-et-souvenirs_abbyy.pdf

Universite Libre de Bruxelles



003510569

M.M.S



Salle Michel de Chelderode

CONTES ET SOUVENIRS

EN PRÉPARATION:

Impressions.

Notre Langue.

LÉOPOLD COUROUBLE

Contes
et
Souvenirs

5.843 850

z. 3780

BRUXELLES
PAUL LACOMBLEZ
Éditeur
31, RUE DES PAROISSIENS, 31

MDCOCXCIII

TOUS DROITS RÉSERVÉS



A ma sœur Yvonne

Il a été tiré de ce livre :

3 exemplaires sur papier du Japon des Manufactures impériales, numérotés 1 à 3.

54 > sur papier de Hollande Van Gelder, numérotés 4 à 57.

Préface.

EN sa prière imagée, l'auteur demande que je cire la sole sur laquelle porte encore son petit yacht, afin que tout à l'heure il glisse sans encombre du chantier dans la mer...

J'y consens volontiers, d'autant que M. L. Courouble est mon intime ami. Mais il se trompe fort, s'il pense que ma solide affection, nos affinités et la petite vanité qu'il se figure sans doute que je sens d'avoir été préféré à tant d'autres jeunes et déjà illustres préfaciers, vont me remplir d'indulgence et m'échauffer d'enthousiasme.

Il n'en sera pas ainsi, quoique j'avoue combien il me fâche, spécialement aujourd'hui, d'être un incorruptible critique.

Donc qu'il ne s'offense si je déclare d'abord que

le livre n'est point d'un penseur. Non, il n'est pas grave; après cela, il n'est peut-être pas non plus aussi gai et distrayant que l'auteur suppose. Les avis là-dessus se partageront d'ailleurs aisément.

Par exemple, on dira d'une commune voix, qu'il ne prouve rien du tout.

Ceci n'est point une brutalité. Aujourd'hui les livres qui ne démontrent rien ne sont point si nombreux ! Maintenant les livres veulent tous signifier quelque chose : ils sont des thèses — et souvent des très vieilles thèses, — plus ou moins ingénieusement fabulées.

Mon ami se moque des thèses carrément — comme du chou violet — et s'il arrive par hasard qu'il en trouve une et entreprenne de la développer, croyez bien qu'elle sera parfaitement absurde et d'un ordre peu métaphysique !

Ainsi, il osera prétendre qu'une femme ne se doit jamais serrer à la taille — au petit cabestan de toilette, comme il écrit quelque part spirituellement. Et voilà que tout de suite il compose une histoire terrible, vraiment dramatique, je l'accorde, mais dont en somme le corset sortira acquitté et glorieux comme devant.

Je le dis, il ne prouve rien.

C'est là son premier mérite. Mais il en est d'autres, sur lesquels il me plairait beaucoup m'étendre et dissenter philosophiquement, si je ne

m'étais interdit de donner à ces quelques phrases liminaires, l'allure de la préface de Cromwell ou de Mademoiselle de Maupin.

Je les résumerai simplement avec grande vitesse.

Ces contes n'ont rien d'ambitieux : ils sont comme les cliquettes de l'auteur.

Ces contes sont courts : un lecteur exercé en lira jusques à une demi douzaine en une demi-heure " montre en main " ; et il pourra les relire, car je présume qu'aussitôt lus, ces contes seront oubliés. En effet, rien de pathétique ni d'obsédant en eux ; ils ne tenaillent pas l'imagination, ils ne pèsent pas du tout sur l'esprit.

N'est-ce point un art infiniment délicat et subtil, celui d'écrire volontairement de telle sorte, que tout se dissipe et s'efface chez le lecteur dès qu'il a fermé le livre ?

Et puis parmi ces Contes il en est qui ne sont pas des contes, mais des souvenirs historiés. Par contre dans les Souvenirs il y a peut-être des contes très véritables...

Voilà, n'est-il pas vrai, une grande originalité ? Ce livre en est plein.

Joignez à cela la diversité, la disparate des sujets traités et vous verrez que l'auteur eût pu sérieusement nommer son œuvre : Les Nouvelles Macédoniennes, plutôt que Contes et Souvenirs,

ce qui, entre nous, est un peu bien dix-huit cent et trente...

Que si le lecteur cherche maintenant le lien qui attache toutes les plumes bigarrées aux maîtres brins du bizarre éventail, je suis tranquille et n'ai point de doute qu'il ne le découvre, pour peu qu'il soit intuitif et patient.

Et il l'est presque autant que moi-même !

Que dire enfin de la forme de cet ouvrage ?

Je ne sache point que l'auteur ait paru jamais, champion convaincu, Prince Noir redoutable, dans les vaillantes appertises littéraires de ces temps séditieux. Il a regardé les batailles, aussi les querelles des écritures, mais sans plus, en spectateur sagement renfermé.

Son style n'est donc inféodé à aucune école bien déterminée : aussi sa veulerie est-elle assez personnelle, et s'il est parfois obscur, chargé et d'une tenue peu latine, il ne reste jamais longtemps inintelligible.

Un jour, car tout arrive, il se pourrait tout de même qu'on lui fit un bout de place dans une anthologie de minores ou de minimi.

Ainsi, je veux terminer.

D'aucuns trouveront cette préface bien incohérente et mal adéquate. Ce sentiment ne saurait me déplaire. Je voudrais que telle fût l'opinion de tous : elle me confirmerait dans l'idée que cet

“ avant lire „ est un excellent pastiche de la manière habituelle de l'auteur...

Mais voici la sole fameusement cirée et brillante comme une glissoire !

Le yacht impatient s'étire et craque dans son ber...

Maintenant je peux couper la corde qui retient encore le petit navire.

Attention, c'est le lancement ! Je brandis la hachette...

Is all ready ?

All right !

M^e CHAMAILLAC.

Bruxelles, Mai 1893.

CONTES DE PAQUES



Le petit Chaperon rouge.

A Madame GUSTAVE GEVAERT.



ADAMOISELLE Mémenne, fatiguée de jouer avec sa poupée, grimpa sur les genoux de son oncle :

— Et maintenant dit-elle, quand elle eut trouvé une pose très à l'aise, tu peux me raconter une histoire.

Et l'oncle, très soumis, commença en ces termes :

*
* * *

— Il y avait une fois une petite fille qui s'appelait Mademoiselle Lili et qui était rose et

blonde. Elle était très bonne, très sage, et comme elle savait toutes ses lettres, ses parents lui avaient donné beaucoup, beaucoup de jouets.

— Lesquels ?

— Elle les avait tous.

— Oh ! elle était bien heureuse !

— Oui, Lili était très heureuse. Elle passait des heures au milieu des poupées, des petites voitures, des moutons, des ménages, des *chevals*, des...

— Est-ce qu'elle avait des petites sœurs ?

— Non, elle n'en avait pas. Un jour...

— Et des petits frères ?

— Non plus — elle n'avait pas de petits frères et elle n'avait pas de petites sœurs. Elle était toute seule, c'était une enfant unique. Alors un jour...

— Qu'est-ce que c'est, un enfant unique ?

— Un enfant unique ? C'est un enfant qui ne peut pas dire comme toi : " C'est pas moi, c'est Jujules ! „ Alors, un jour...

— C'est triste. Pourquoi, dis, qu'elle n'avait pas de petits frères ni de petites sœurs ?

— Mais, je ne sais pas ! Ses parents n'en avaient pas acheté. C'était trop cher. Alors...

— Combien que ça coûte, une petite sœur ?

— Bé, est-ce que je sais ? Ça dépend. Il y en a de tous les prix...

— Et combien que j'ai coûté moi — très cher?

— Oh! toi, on t'a donné pour rien — par-dessus le marché, dans une liquidation de gosses...

— menteur! Alors c'est des avarés?

— Qui ça?

— Tiens, le papa et la maman de Mademoiselle Lili!

— T'es bête! Mais non, puisqu'ils lui avaient donné tous les jouets, des poupées avec des robes et...

— Hein, elles savaient remuer les yeux?

— Oui, elles faisaient de l'œil...

— Et elles savaient loucher comme ça... regarde?

— Non, mademoiselle, elles ne louchaient pas, elles étaient trop bien élevées pour ça. Attrape!

— Alors elles savaient tirer la langue comme ça? Attrape!

— Veux-tu bien finir, petite vilaine!

— Mais j'suis sûre, elles savaient pas marcher?

— Eh bien si, elles marchaient et même qu'elles se tenaient tout droites et qu'on ne devait jamais les porter, à la promenade.

— C'est des poseuses! Elles avaient un pouf?

— Tiens, tu m'embêtes! Oui, elles en avaient un — un grand — comme une coco... comme

une dame... Mais tu sais, zut, je ne continue pas mon histoire...

— Oh si, si, mon bon oncle!

— Eh bien alors, tais-toi. Je disais qu'un jour... Non, je ne sais plus. C'est de ta faute, tu m'as embrouillé...

— Oh! mon bon oncle!

*
**

— Attends, ça va me revenir. Ah! c'est cela. Un jour — un matin plutôt — M^{lle} Lili se réveilla dans son petit lit et elle entendit toutes les cloches qui sonnaient, sonnaient comme des folles — des petites qui faisaient *dig' ding dong* — les grosses qui faisaient *bing bang boum* — et une plus grosse tout là-bas qui faisait *baôum, baôum, baôum*, comme si elle bâillait.

— Tiens, c'était comme à Pâques!

— Précisément, c'était le jour de Pâques. Les cloches se racontaient leur voyage, se fichaient du Pape... M^{lle} Lili, toute joyeuse, se leva, se débarbouilla et entra dans la chambre de son papa et de sa maman, qui l'embrassèrent et lui dirent : " Petite Lili, vous allez porter cette belle galette dorée à votre bonne vieille grand'maman. Et elle vous donnera tous les œufs qui sont tombés dans son jardin.

— Est-ce qu'il était grand le jardin de la vieille grand'maman?

— Oui, très grand. Donc...

— Comme quoi?

— Comme le Parc. Donc, Lili mit son joli chaperon rouge, noua les rubans et partit, tenant devant elle la belle galette dans ses deux mains. Il faisait très beau. Il y avait du soleil tant qu'on voulait. Ce jour-là il ne coûtait rien. Et une foule de petits oiseaux chantaient dans les haies et les buissons du chemin : " Bonjour, bonjour, Mademoiselle Lili „, disaient-ils...

— Hein, dis, c'était pour avoir de la galette?

— Non, Mademoiselle, vous vous trompez. Les petits oiseaux disaient ça par politesse tout simplement. Ils n'avaient pas faim, ils avaient déjeuné et ils étaient très gros. — Mais bientôt M^{lle} Lili fut dans le bois et comme elle voyait de belles fleurs bleues et des blanches elle pensa : " Tiens, si je faisais un beau bouquet pour grand'maman? „ Alors elle déposa sa galette sur la mousse et se mit à cueillir des fleurs. Tout à coup et tandis qu'elle était penchée, elle entendit derrière elle comme des branches qui craquaient.

Elle se retourna et vit...

— Un diable?

— Non, elle vit un loup, un énorme loup qui

la regardait avec des yeux comme des feux ouverts...

— Ah, mon Dieu! Il va la manger!

— Attends donc : — “ Que fais-tu, petite, dans mon bois? dit le loup à Lili avec une grosse voix comme ça. — Mais, monsieur le loup, répondit Lili qui tremblait très fort, je ne fais rien de mal, et je vais porter ce bouquet et cette galette dorée à ma bonne vieille grand’maman. — Et c’est bien vrai, ça? — Oh! monsieur le loup! — Et où qu’elle habite, ta vieille grand’maman? — Là-bas dans la petite maison blanche, derrière ces arbres. — Alors c’est bien, mais je saurai la vérité. ”

Et le loup partit, retourna à ses affaires.

— C’était un bon loup?

— Attends, attends. Une demi-heure après Lili arrivait devant la petite maison blanche. — Toc, toc, fit-elle à la porte, et une voix répondit :

— Entrez! entrez! Et Lili entra. Elle vit sa grand’maman qui était couchée dans un grand lit. Elle avait des moustaches et un grand bonnet de coton avec une floche. “ Lili, dit-elle, tu es une bonne petite fille, mets la galette sur la table et viens te reposer à côté de moi. ” Lili grimpa sur le lit. “ Oh! bonne maman, fit-elle tout de suite, comme vous avez de grandes oreilles! — C’est pour mieux t’entendre, mon enfant. — Oh!

bonne maman, comme vous avez de grands yeux!
— C'est pour mieux te voir, mon enfant. — Oh!
bonne maman, comme vous avez de grandes
dents! — C'est pour mieux te manger, mon en-
fant! „

Et hap! elle avala Lili, sans la mâcher! La
grand'maman, comprends-tu, c'était le loup. Il
avait couru de toutes ses forces pour arriver à la
petite maison blanche avant Lili et il avait mangé
la grand'maman d'abord...

— Sans la mâcher?

— Oui, sans la mâcher; il avait bien essayé,
mais il n'avait pas pu...

— Et puis alors?

— Alors c'est fini...

— Non, c'est pas fini. Et les œufs de Pâques?

*
**

— Ah! c'est vrai, j'oubliais. Eh bien, quand il
eut avalé la grand'maman et Lili, le loup jeta son
bonnet de coton, sortit de la maison et retourna
dans le bois pour faire une promenade...

— Une promenade de digestion?

— C'est cela même, il avait comme un poids
sur l'estomac.

— Oh! ce loup, je le déteste!

— Attends un peu. Tout à coup, on entendit

dans le bois des cors de chasse, des chevaux qui galopaient et des chiens qui aboyaient comme des furieux.

Alors le loup dressa les oreilles et, soudain, il détala avec une grande vitesse. *Poum! poum!* Deux coups de fusil! Et le loup roula par terre, sur le dos, avec ses pattes en l'air!

— Bravo! Il était mort!

— Oui, il était mort, il avait reçu deux balles dans la tête. Une foule de gros chiens sautèrent sur lui et voulurent le manger.

— Très bien!

— Oui, mais écoute donc! Un chasseur les en empêcha. Il dit : " Ici, ici, mes chiens. „

— Oh! pourquoi!

— Tu vas voir. Le chasseur arriva près du loup et dit : " Saprستي, quel gros loup! Voyons un peu ce qu'il a dans le ventre. „ Et il prit un couteau.

— Un grand?

— Oui, un grand.

— Comme quoi?

— Comme un sabre. Alors, *raff*, il ouvrit le ventre du loup. Et quel ne fut pas son étonnement en voyant surgir M^{lle} Lili qui criait : " Bonne maman! Bonne maman, viens donc, c'est par ici qu'on sort! „ et elle la tirait par la main.

Et la bonne vieille parut, défripant ses jupes d'où tombaient des œufs de Pâques. Et elle disait : " Ah! Quel bonheur! Quel bonheur! „

Alors la bonne maman remercia le chasseur et lui fit une belle révérence. Et Lili dit aussi : " Monsieur le chasseur, vous pouvez maintenant choisir trois beaux œufs pour votre petite nièce. „

— Est-ce qu'ils étaient beaux?

— Tu vas voir... Le loup était étendu par terre et sa langue pendait, et Lili regardait le loup.

— Et qu'est-ce qu'elle lui disait, Lili, elle était très contente?

— Non, elle dit : " Pauv' bête! „

— Tiens... Mais, qui était le chasseur?

— Ah! ah! tu ne devines pas?

— ??

— Eh bien, c'était moi, parbleu!

— Oh, mon bon oncle, comme je t'aime! Mais, où qu'y sont, les œufs de Pâques?

— Tiens, petite scie, les voilà...

.

La cloche et l'enfant.



ES cloches sonnaient...

La mère dit au petit enfant qui reposait
tout pâle dans son lit blanc :

— Ecoute bien, maintenant elles ne sonneront
plus pendant trois jours...

— Et pourquoi qu'elles sonneront plus? Elles
sont malades?

— Non. Elles partent pour un grand voyage...

— Et où qu'elles vont?

— Bien loin, bien loin, à Rome.

— Par le chemin de fer?

— Non, par les airs, elles savent voler les
cloches...

— Ah! — et à Rome qu'est-ce qu'elles font?

— Elles achètent des œufs, de beaux œufs de toutes couleurs, et s'en reviennent pour les donner aux enfants très sages.

— Moi, je n'en aurai pas alors...

— Mais si, tu en auras, et les tiens seront les plus beaux!

— Non, non, je sais bien, moi, que je ne suis pas sage. Quelquefois je fais semblant de dormir, mais je ne dors pas. Pourquoi tu pleures alors, en me regardant, penchée sur mon lit? Tu as du chagrin à cause de moi, parce que je ne veux pas sortir de mon lit? Je suis un paresseux. Non, je ne suis pas sage; je n'aurai pas d'œufs, tu verras bien...

Et l'enfant, épuisé, cessa de parler. Puis il ferma les yeux.

Il reposait tout pâle dans son lit blanc.

Et la mère pleurait bas.

* * *

L'enfant rêvait...

Il rêvait que c'était la nuit. Soudain, la fenêtre de sa chambre s'ouvrait sans bruit, et une jolie clochette ailée, tout argentée de lune, venait voler autour de son petit lit.

Elle s'était parée, la coquette, de frais rubans

bleus, roses, lilas, qui gentiment flottaient et claquaient derrière elle...

Elle vint se poser sur le bord de la couchette. Alors, d'une frêle voix claire :

— Veux-tu venir avec moi, petit? dit-elle à l'enfant ravi. Allons, hop, lève-toi, monte à cheval sur mon dos, cramponne-toi bien; n'aie pas peur, figure-toi que je suis ton cheval à bascule. Nous allons voir de belles choses...

Et le petit, étonné de sa force revenue, se leva, enfourcha la cloche et tous deux s'envolèrent dans les airs.

Ils montaient, montaient, montaient. Par moments, d'autres cloches, des grosses, des petites, passaient tout près d'eux, bourdonnantes. Elles disaient bonjour, mais sans s'arrêter. Tout le monde était pressé.

L'enfant, ému, se taisait.

Tout à coup la cloche lui dit : " Je vais te montrer mon magasin où sont les œufs que j'envoie aux enfants très sages. „

Ils arrivèrent près d'une mignonne étoile qui était comme une pâquerette en feu.

— C'est ici chez moi, dit la cloche. Petit, regarde, là-bas, les grosses cloches qui entrent aussi dans des étoiles plus grandes. Ce sont les bourdons : on dirait des gros frêlons qui entrent dans des fleurs...

Mais la mignonne étoile s'ouvrit : ils entrèrent.

L'enfant resta tout ébloui. C'était le plus beau magasin d'œufs qu'il eût jamais vu.

Il y en avait des milliers, qui tous resplendissaient des plus vives et chatoyantes couleurs.

Un peuple de clochettes — demoiselles de magasin — s'agitaient autour des œufs, emballaient fiévreusement.

Et sur chaque paquet qu'on lui apportait la maîtresse du logis mettait une adresse rapide.

Cependant le petit garçon, qu'elle semblait avoir oublié dans cette agitation de fourmilière, regardait fixement deux œufs roses, dont l'embonpoint promettait quelque surprise merveilleuse.

Et, tout à coup, voilà qu'une clochette s'en saisit et les roula dans un joli papier de soie qui bruissait comme une mousse de vin de Champagne.

La clochette arriva près de sa maîtresse, avec son léger fardeau.

— Pour qui cela ? dit-elle.

— Oh ! emportez ces œufs, répliqua la cloche maîtresse d'un rude ton. J'aurais bien voulu les donner au petit bonhomme que vous voyez sur mon dos. Mais décidément il n'est pas assez sage...

A ces mots, l'enfant suffoqué tomba de la cloche...

*
* *

La secousse réveilla l'enfant.

Ses yeux étincelaient de fièvre et son front était tout perlé de sueur.

Au pied du lit, la mère sanglotait.

Mais soudain, les cloches chantèrent. C'était le retour!

L'enfant, toute pâle dans son lit blanc, leva péniblement la tête pour mieux entendre l'aérienne musique, et alors il vit dans chacune de ses petites mains un gros œuf rose.

Sa figure triste s'éclaira d'un bienheureux sourire.

— Ah! dit-il, comme la cloche est une menteuse! Embrasse-moi, mère! embrasse-moi, car je suis sage!

Et sa tête pâle et souriante tomba sur l'oreiller doucement.

L'enfant était mort heureux, serrant entre ses mains les beaux œufs de son rêve...



Mon grand-père.



QUAND de nouveau je vois les dindes et les oies colosses à la pâle chair bouffie et grenue, s'entasser aux vitrines des marchands de comestibles, quand chez les pâtisseries devant les " catherine ", glacées, les christmas cakes et les corbeillées de fruits confits poisseux, je m'attarde et les lèche des yeux, je pense toujours à mon bon grand-père et à son dernier dîner de Noël.

C'était un homme très savant, mon grand-père, un exégète qui connaissait toutes les histoires, toutes les langues, tous les dialectes.

Et c'était encore un pomologue " illustre "

qui avait créé de belles grosses poires dont le goût était exactement celui des navets...

Il n'avait qu'un seul défaut : il était excessivement colérique.

Il aimait beaucoup les enfants, mais tant qu'ils n'avaient pas sept ou huit ans. Car après cet âge, disait-il, ils deviennent généralement si prétentieux et stupides qu'il n'y a plus guère que leurs parents qui peuvent les supporter. Et cela venait de leur éducation absurde. Il aurait voulu lui, et comme il avait raison ! qu'on ne leur racontât jamais des bêtises ni des lieux communs, qu'on ne s'exprimât jamais avec eux en nègre ou en chinois, et surtout qu'on leur apprît de suite à parler très correctement, clairement et couramment, afin que plus tard ils ne fussent pas du tout gênés dans la vie.

Mais ceci n'importe guère à cette histoire, je n'insiste pas davantage ; on pourrait voir trop bien que je n'ai pas subi ce régime excellent et que je suis aussi bête qu'un autre...

* * *

Après ses petits-enfants, ses manuscrits et ses poiriers, ce que mon grand-père aimait encore, c'était Napoléon.

Il admirait cet homme prodigieux, et même

il le chérissait à la manière frénétique de Stendhal et de Heine.

Tous les jours, il parlait de lui. A toutes les tables où on le conviait, il était rare qu'il ne sût, avec une amusante astuce, une incroyable virtuosité de transition, amener la conversation sur son héros. Alors, dans le subit silence, sa belle voix sonore partait dans des morceaux de bravoure. Il chantait l'homme, le conquérant, l'Empereur, et son éloquence était si chaude, si vibrante, que même les enfants écoutaient sérieux, captivés.

Mais c'était surtout quand il arrivait au rocher de Sainte-Hélène que c'était beau ! Alors sa voix faiblissait, s'entrecoupait de soupirs ; il ne pouvait plus continuer.

Il pleurait, et voilà que tout le monde pleurait aussi !

Comme Heine, il faisait de Napoléon une sorte de Christ temporel, et Sainte-Hélène devenait un Saint-Sépulcre visité par tous les peuples du monde...

Oui, je me souviens de mes petits " froids dans le dos " quand je l'entendais. Et tenez, rien que d'y penser...

Il aimait Napoléon et il aimait tout ce qu'il avait aimé.

Dans sa maison tout était " empire " „ non d'un empire fabriqué et neuf, mais réel, historique même.

Il possédait surtout une petite pendule trapue, en cuivre doré, qui était admirable. Sur un piédouche carré c'était Psyché recevant au front le baiser de l'Amour aux grandes ailes — d'après le tableau du Louvre. Dessus ce socle, un peu froid, académique, reposait le cadran bordé de fleurons qui, lui, était d'une fantaisie légère et charmante. Au centre on voyait le mariage de Psyché et de l'Amour dans le firmament plein d'étoiles, et tout autour les heures séparées par un des signes du zodiaque étaient peintes en bleu sur des boutons de porcelaine blanche.

Mon grand-père adorait cette belle pendule. Il déclarait qu'elle avait appartenu à Napoléon, que Napoléon l'avait souvent regardée et il lui plaisait de dire qu'elle ne s'était jamais arrêtée depuis 1810!

* * *

Or, un matin, j'étais chez lui: je feuilletais un album de gravures représentant les batailles de Napoléon; mon grand-père était assis devant sa grande table et travaillait, quand il fit: " Chut! chut! „ Et redressant la tête, il écouta quelque chose...

Il lui semblait qu'il n'entendait plus le petit battement menu de la pendule. Vivement il se

retourna et vit avec stupeur que les aiguilles marquaient deux heures vingt minutes! La petite pendule s'était arrêtée absolument comme une " électrique „. Il se leva très-ému et la remua avec précaution. Mais le balancier fit entendre un son très sinistre et après quelques secondes cessa d'aller. La petite pendule était morte.

Mon grand-père semblait atterré.

Puis il s'écria tout à coup : " Tiens, je parie que c'est encore cette sacrée Antoinette! „

Il se précipita vers la porte qu'il ouvrit avec fureur et, se penchant sur la rampe de l'escalier, il allait appeler la pauvre servante... Mais pas du tout, il se mit à compter tranquillement jusqu'à dix. Après quoi il sourit, sa colère s'en était allée.

— Tu vois, fils, me dit-il, ce moyen est infail-
lible, retiens-le toujours; je l'ai trouvé en étu-
diant les mœurs des Agathyrse, les plus délicats
des hommes.

Et il sortit tout de suite pour chercher un
horloger.

*
* * *

Le soir, je le revis à la maison, quand il vint nous inviter à son grand festin de Noël. Il était très animé, très joyeux. " Figurez-vous, dit-il,

que j'ai rencontré un horloger extraordinaire, le seul qui fût digne de toucher à la petite pendule de l'Empereur. Figurez-vous... mais non, vous verrez, vous verrez, il y aura une surprise à mon dîner, au dessert!

Et il s'en alla inviter ses autres enfants auxquels il fit le même mystère.

Cette année-là, nous attendimes Noël avec plus d'impatience que jamais.

C'était toujours une belle fête le dîner du grand-père. Nous surtout, gamins et gaminés, nous nous amusions! Car nous avions notre table pour nous tout seuls où nous turbulions ferme.

Et l'on supprimait aussi pour nous les plats "embêtants", par exemple la dinde, les homards, de sorte que nous arrivions tout de suite à la glace, au plum-pudding et aux parties de *cache-cache* sur l'escalier.

Enfin ce fut Noël, et enfin ce fut le dîner! Ce soir-là nous étions moins bruyants que d'habitude, j'oubliais presque de pincer mes petites cousines qui restaient un peu piquées de ma distraction.

Nous attendions la surprise et nous écoutions les propos de la grande table, où mon grand-père, qui était surtout un "illustre pomologue", aux yeux de sa famille, pomologuait avec esprit

en expliquant comment il venait d'inventer une bergamotte sans pépin qui aurait non seulement le goût mais le parfum de l'ananas.

Et nos parents se récriaient et ma tante Berthe perpétuellement étonnée disait : " Mais, mais ! „ quand tout à coup Antoinette s'approcha du grand-père et lui parla à l'oreille.

* * *

— Mais faites entrer tout de suite, dit-il avec impatience.

Antoinette s'enfuit. Quelques secondes après elle introduisit dans la salle un grand vieil homme chauve qui s'avança en faisant des saluts énormes et en balançant sa " buse „ comme si elle était trempée de pluie.

Aussitôt mon grand-père se leva.

— Entrez, entrez, Monsieur Turpe. Mes enfants, je vous présente M. Turpe qui vient arranger la petite pendule de l'Empereur !

Alors tous les visages exprimèrent un ahurissement violent. Et il se fit un silence énorme. Tous nous pensions : " En voilà une idée de venir réparer une pendule pendant un diner de Noël. „

Cependant, le grand-père, sans témoigner le moindre étonnement, désignait la pendule sur

la cheminée : " Monsieur Turpe, voici la malade. „

L'horloger s'approcha. Il tourna la pendule et l'examina. Puis il dit : " Je ne vois pas clair ; je vais la mettre sur la table „.

Il la prit et la déposa entre ma tante Berthe et mon oncle Jacques qui, dérangés dans une crème, s'écartèrent avec humeur.

Déjà nous entourions M. Turpe en nous poussant pour bien voir, mais nous restions muets.

M. Turpe alla prendre une chaise, s'assit à la table et se mit à démonter la pendule. Il plaçait les pièces autour de lui, dans les petits fours. Personne ne parlait.

Mon grand-père souriait; tout à coup, il se leva, et commença en ces termes :

— Mes enfants, vous voyez ce beau vieillard chauve! Eh bien, c'est un héros. C'est un grenadier de l'Empereur, de l'Empereur, du grand Empereur! Il fut à Lodi, à Marengo, aux Pyramides, à Austerlitz, à Eylau, à Wagram! Comprenez bien cela, *il a vu, il a regardé Napoléon... Il a touché son cheval blanc!!*

Cependant M. Turpe dévissait toujours sans paraître entendre mon grand-père... Et soudain il dit :

— Hé, je crois bien, c'est une plume de plumeau qui se trouvait dans le ressort!

Alors, mon grand-père s'écria :

— Sublime vieillard, dis-nous comment Grenoble ouvrit ses portes à l'Empereur qui venait de l'île d'Elbe! Car tu fus à Grenoble!

A ce nom, M. Turpe, qui remplaçait la sonnerie, leva la tête et dit : " Grenoble! Grenoble! Ah, oui! „

Et il se mit tranquillement à visser...

— Illustre vieillard, continua mon hyperbolique aïeul avec exaltation, raconte-nous les Cent-Jours, raconte-nous Waterloo!

Il attendit. Mais Turpe ne racontait rien du tout.

Alors, mon grand-père commença le récit des aventures du grand Turpe, et ce fut une histoire extraordinaire; il inventait des épisodes terribles pour mieux nous frapper d'admiration. Enfin, le bonhomme tombait à Waterloo, percé de part en part, en criant : " Vive l'Empereur! „

Jamais mon grand-père n'avait été si éloquent.

— Oui, vive l'Empereur! s'écria-t-il. Et à ta santé, illustre grenadier!

Justement l'horloger avait fini son travail et remplaçait la pendule sur la cheminée. Et mon grand-père vint lui tendre lui-même une coupe de vin de champagne : " A l'Empereur et à toi! „

M. Turpe tarit la coupe, la posa sur la table et dit alors au milieu de la stupéfaction de tous :

— Monsieur, c'est trois francs!

D'abord mon grand-père fut un peu interdit, puis il fouilla dans sa poche.

— Je n'ai pas de monnaie, dit-il, mais je viendrai chez toi demain. Nous causerons de l'Empereur!

— Monsieur, fit l'horloger sèchement, je n'ai pas l'habitude de faire crédit.

Alors mon grand-père resta un moment muet.

Et puis ses épais sourcils se raidirent, se hérissèrent, ses yeux lancèrent des éclairs. Et tout à coup il se rua sur M. Turpe, qu'il saisit à la gorge.

— Crétin, gueux, maroufle! criait-il, et il le secouait avec violence.

Cependant Antoinette, affolée, courait ouvrir toutes les portes...

Alors d'une force irrésistible, mon grand-père souleva presque le " sublime vieillard ", et il le poussait devant lui, le tournait comme une araignée fait d'une mouche, et Turpe criait toujours : " Donnez-moi mes trois francs! "

Ils dépassèrent la porte dont ils faillirent briser l'un des battants fermé.

Et terrifiés, nous entendions encore mon grand-père qui criait dans le vestibule :

— Canaille, pendard, cochon! Tiens, attrape. Et maintenant f...moi le camp!!

Et la porte se referma avec un tel bruit que toute la maison trembla et que des porcelaines tombèrent du buffet.

Mon grand-père rentra tout pâle, chancelant ; on l'assit dans son grand fauteuil.

Et alors il jeta un long et doux regard sur tous ses enfants et ses petits-enfants. Puis, souriant avec effort, il dit faiblement :

— Voilà ce que c'est ! J'ai oublié de compter jusqu'à dix...

Et tout à coup, sa belle tête blanche tomba sur sa poitrine.

C'est ainsi que mourut mon grand-père.

L'Enfant de Ramsgate.

A MISS LIZZIE FOLLOWAY.

GENTE et douce, la neige tombe dans le gris
silence du jour de Noël.

Et Ramsgate — la petite ville — se
laisse ensevelir, résignée.

Cependant les jeunes étrangères demeurées
au pensionnat pendant les vacances, s'agitent
dans le vaste salon de mistress Roof. Toutes
rouges, toutes échevelées par les époussetages
frénétiques, l'arrachement des housses, l'étagement
des plantes, l'effort donné sur les lourds
meubles poussés, changés et rechangés de place,
elles préparent la grande fête du soir.

Ah! pour le piano surtout, c'est une affaire:
A six, elles l'ont traîné dans un angle.

— Ouf! s'écrie Maggie, une mignonne Américaine, en se laissant tomber, après cet exploit, dans un fauteuil. Je n'en puis plus. Il n'y a que moi qui tirais...

Alors toutes, elles protestent. C'est toujours comme ça. Maggie a tout fait. Mais elle peut se croiser les bras. Elle va voir un peu si on a besoin d'elle...

Mais la jolie Maggie, enfoncée dans son fauteuil, affronte leurs yeux avec une insolence railleuse, quand elle aperçoit Madeleine, une petite Belge qui, pensive et muette, regarde par la vitre, la grande infinie tristesse du ciel et des falaises blanches.

Alors elle se lève, doucement s'approche de son amie, et mettant la main sur son épaule :

— *A penny for your thoughts?* lui dit-elle à l'oreille.

Mais aussitôt :

— Comment, tu pleures? Et subitement attendrie elle l'embrasse : " Dis, pourquoi est-ce que tu pleures? „

— Je ne sais pas... C'est triste comme tout, cette neige. Le soleil est si loin. Peut-être qu'il ne reviendra plus jamais. On dirait que tout va mourir. Est-ce que je verrai encore mes parents?

— Folle! folle! Tiens, tu deviens sentimentale comme la vieille Fraülein Muller, la maîtresse

d'allemand. Allons, assez de spleen... d'après nature. Viens nous-en. Nous porterons nos lettres de *happy Christmas* à la maison de poste. Miss Roof le permet...

* * *

Tout encapuchonnées, se tenant le bras pour mieux éviter ou partager les chutes, les jeunes filles s'en vont par les rues de la petite ville. Maintenant, Madeleine est joyeuse.

Autour d'elles le gros Punch, un Saint-Bernard fauve, le chien du pensionnat, bondit dans la neige comme un lion. Dans sa fougue de grande bête lâchée, mais très douce, il vient à tout instant bousculer affectueusement les petites demoiselles.

Elles poussent des cris. " Punch, voulez-vous finir! „ Mais Punch, très amusé, ne finit pas, sûr de l'indulgence plénière.

Tout à coup il renverse ses maîtresses. Punch s'arrête interdit, paraît très fâché de ce qu'il a fait, et comme les fillettes demeurent dans la neige, secouées d'un fou rire, il s'assoit gravement devant elles, l'air désespéré : il ne l'a pas fait exprès...

Enfin, quand elles se ramassent :

— Voilà, c'est la dernière fois, nous ne t'em-

mènerons plus jamais, font-elles avec une grosse voix.

Et, plein de repentir, Punch les suit sur les talons, la tête basse, comme un vieux chien...

* * *

Madeleine et Maggie entrent dans la grande rue de Ramsgate.

Lente et douce, la neige tombe toujours. Quatre heures sonnent à l'église. La nuit vient. Toutes les vitrines flamboyent et sous leur clarté la neige pleine de scintils et de mica, semble du diamant pilé.

Madeleine veut s'arrêter devant tous les étalages. Le pâtissier, le boulanger ont composé des merveilles, mais c'est surtout le marchand de comestibles le triomphateur de la rue, avec son avalanche de fruits mûrs, de pâtés et de volailles grasses.

Punch, tout praliné de givre, s'est dressé contre la vitrine. Il regarde ce grand spectacle, hypnotisé, et de ses narines sort un nuage — comme un encens qui monte à toute cette bonne chère...

— Allons, dépêchons-nous, on nous grondera...
Et Maggie entraîne son amie.

Elles arrivent devant la grille de la maison de

poste. Elles sonnent. Mais la neige a enjuponné la clochette et enroué sa note.

Pourtant on ouvre. Les jeunes filles donnent leurs lettres à l'employé.

Alors Madeleine interroge :

— Pas de lettres de Belgique ?

— Ni pour moi, Maggie ?

— No, misses...

Elles remercient et s'éloignent.

* * *

— Ah, tu vois bien, Maggie, l'on m'oublie là-bas, dit Madeleine. On ne pense pas du tout à moi... C'est trop triste. Tiens, laisse-moi, je reste ici dans la neige, j'attendrai jusqu'à ce que je sois morte...

Alors Maggie éclate de rire.

— Et le brave Punch, donc ! un Saint-Bernard ça gratte la neige... Il te traînerait par la robe jusqu'au pensionnat... Vois-tu mistress Roof !! Folle ! mais pense donc à la fête de ce soir. On va danser autour de l'Arbre. Nous nous amuserons très bien. Va, nous ne sommes point si malheureuses... Ecoute ces pauvres petits qui chantent là-bas, sous les fenêtres du pasteur, un *christmas carol*. Ils chantent faux, mais ils ont

si froid!... Ceux-là sont à plaindre... Viens, nous leur donnerons des pence.

— Tu as raison, Maggie, je suis une vilaine pleurnicheuse très égoïste... Marchons vite... La bonne mistress Roof doit être inquiète.

*
* *

Elles arrivent aux falaises. Les fenêtres du pensionnat sont éclairées.

— Et Punch? s'écrie tout à coup Maggie. Où est Punch?

Le chien a disparu. " Punch! Punch! „ appellent les jeunes filles. " Oh! la vilaine bête, qui nous fera gronder! „

Elles rebroussent chemin. " Punch! Punch! „

Soudain elles entendent un aboi, comme un appel, suivi d'un long hurlement.

— Entends-tu? fait Maggie. C'est lui. Mon Dieu qu'est ce qu'il a!

Un nouveau hurlement. " C'est vers la mer! dit Madeleine tremblante. Ah! j'ai peur. Bien sûr, il y a quelque chose... „

— Tiens, le voilà, crie soudain Maggie. Là-bas, le vois-tu près de la lanterne? C'est lui.

Elles s'élancent vers le chien.

— Punch, qu'y a-t-il?

Cependant Punch gémit doucement, fourre son large museau dans la neige.

Elles approchent. Maggie saisit le chien au collier. Mais Punch, si doux toujours, se dégage en grognant...

Brusquement il tire à lui une chose noire.

Et c'est un petit garçon qui tout replié sur lui-même semble dormir dans la neige...

— Mon Dieu, mon Dieu, est-ce qu'il est mort? s'écrie Maggie, et tout à coup résolue, elle soulève l'enfant et l'emporte dans ses bras. . . .

*
* *

Dans le salon plein de lumière, préparé pour la fête à laquelle on ne songe plus — devant les bûches flambantes, on a déposé le petit sur un fauteuil. Et les pensionnaires affolées pleurent, poussent des cris...

Le petit pauvre — un enfant de sept ans au plus — reste toujours pâle, sans un souffle. Sa main droite est fermée; à son bras gauche, serré contre lui, pend un vieux panier.

Maggie et Madeleine agenouillées devant le fauteuil, se désespèrent.

Et voilà que tout à coup la main du petit s'est desserrée — deux pence tombent et sonnent

sur le marbre du foyer. L'enfant ouvre les yeux...

— Ah! s'écrient toutes les élèves.

C'est une explosion de joie!

Et maintenant le petit garçon, peu à peu ranimé, écarquille ses grands yeux, pris d'extase à la vue de cette belle chambre éblouissante et de toutes ces demoiselles qui sourient penchées au-dessus de lui. A ce moment, la maternelle mistress Roof présente aux lèvres du petit bonhomme un bol de lait tiède. Il boit doucement. Et bientôt il parle. Il dit :

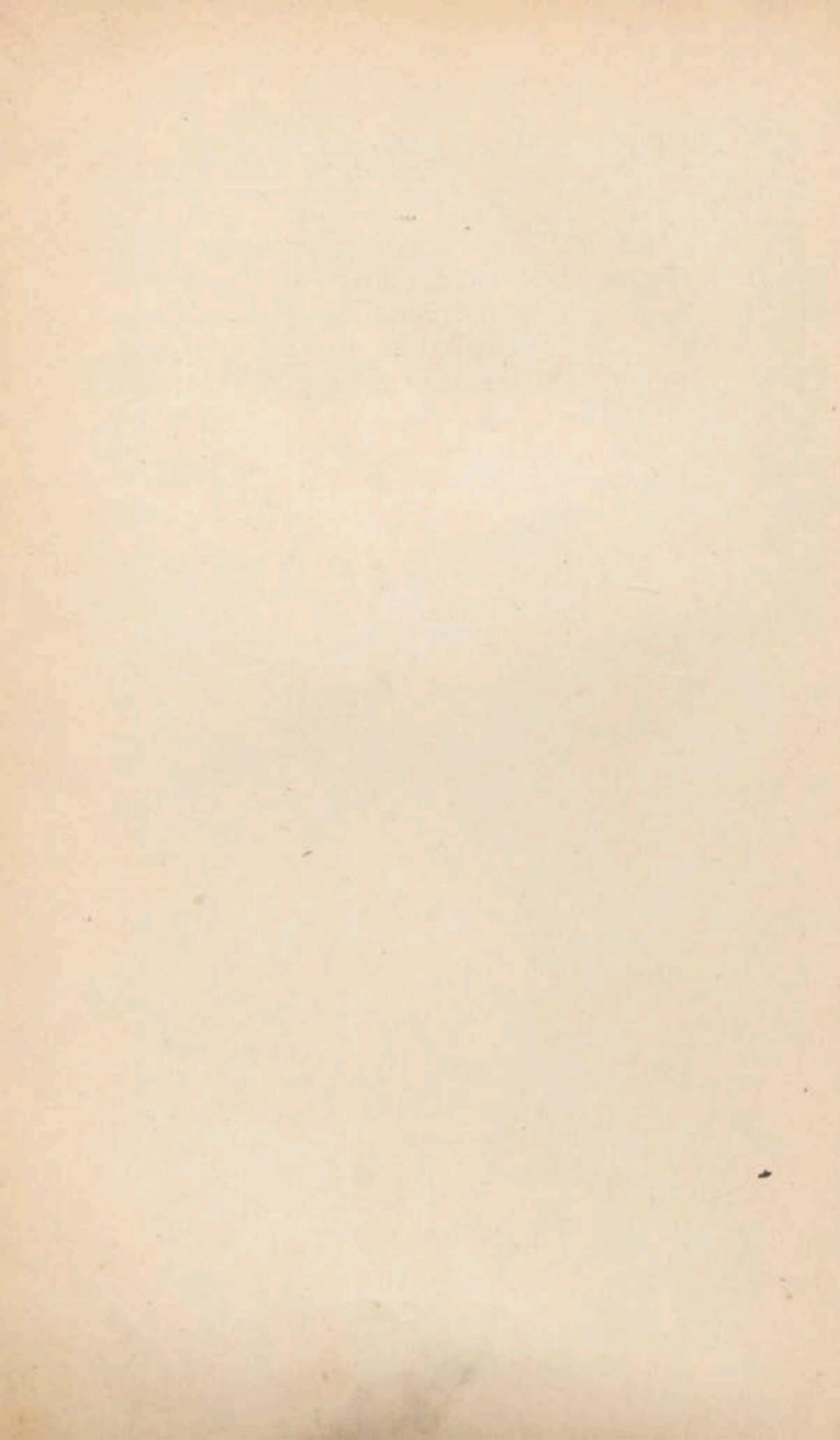
— Oh que vous êtes bonnes, vous! Mais le pâtissier est un vilain homme, il m'a chassé rudement. Il n'a pas voulu remplir mon panier, et pourtant j'avais de l'argent. J'avais deux pence. Il n'a pas voulu... Alors j'ai pleuré, au milieu de la neige, et je pensais à mes sœurs qui n'auraient pas de joyeux Noël ce soir . . .

*
**

Quand le petit John, confié à la garde de Sarah, la vieille gouvernante, quitta le pensionnat, après avoir embrassé tout le monde et le gros Punch aussi, il portait au bras son panier tout rempli de bonbons et, dans l'une de ses mains, il serrait deux belles pièces d'or . . .

.

Belles dames, pardonnez-moi, je vous ai trompées, car c'est une histoire vraie que vous avez lue — un souvenir de Ramsgate, point si lointain — que m'a conté l'autre soir une heureuse femme, tandis qu'à son bracelet d'or, je voyais brimballer l'un des gros sous du petit John...



NOVELLETES





L'imprudence de Paulette.

A MAURICE SULZBERGER.

LE petit Bob se promène autour du kiosque où retentit la fanfare militaire.

Sous son chapeau de paille, les boucles blondes tombent à la bretonne et ruissellent sur sa grande collerette.

Il porte une belle robe blanche empesée, serrée plus bas que la taille par une large ceinture rose dont le nœud énorme laisse pendre pattes jusques à terre. Et l'on voit ses mollets nus et ses bottines mordorées...

Le petit Bob, très sérieux, marche doucement et son pas, qu'il presse ou ralentit, cherche la fugitive et nargueuse mesure.

Parfois il s'arrête, et les mains posées sur le dos, il lève la tête vers le kiosque resplendissant de lumières : il écoute le tonnerre qui se fait là-dedans.

Puis il reprend sa marche lente. Tout autour de lui les dames et les messieurs assis sous des girandoles lui sourient, tant cette petite importance les amuse.

Mais Bob ne rit pas du tout. Il est un gentleman dilettante en robe. Il détourne les yeux. Il est très fier. Il ne connaît personne. C'est un snob.



Mais les musiciens cessent de jouer. C'est le repos.

Alors, M^{lle} Paulette s'approche du petit Bob. Elle l'embrasse et le prenant par la main :

— Venez, ma petite, dit-elle.

Le petit Bob reste un moment indécis. Mais Paulette est très jolie. Elle l'entraîne. Tous deux se mettent à courir en poussant des cris de joie.

Dans la sombre allée, derrière le kiosque, ils s'arrêtent.

— Mon Dieu, que j'ai chaud ! dit Paulette. Et vous, ma petite ?

— J'ai chaud, répond le petit Bob gravement.

— Oh, il ne fait pas “ tenable ”, continue la babillarde. Nous aurons de l'orage. Tenez, cet après-midi, ma poupée a attrapé un coup de soleil Elle est malade. Je l'ai laissée à la maison. Et vous, votre poupée comment elle va ? Pourquoi vous ne l'avez pas menée au concert ? Elle a été méchante ?

Alors le petit Bob regarde la jolie Paulette avec surprise.

— Ah ! je comprends, fait la fillette, elle est aussi malade. Elle a l'influenza...

— J'ai pas de poupée moi, dit le petit Bob d'un ton bref.

— Oh ! alors qu'est-ce que vous avez ? dit Paulette avec commisération.

— J'ai un cheval !

— Un vrai ?

— Oui, à bascule.

— C'est drôle pour une petite fille !

Et M^{lle} Paulette se penche vers le petit Bob, pour le mieux dévisager.

— Je ne veux pas être une petite fille ! s'écrie Bob indigné, très en colère.

— Comment on vous appelle ? dit Paulette, en lâchant vivement la main du petit et se posant devant lui.

— Je suis Bob !

— Bob ! Comment, c'est un petit garçon ! Un

petit garçon ! Oh ! monsieur, c'est indigne !

Et Paulette, pleine de terreur, s'enfuit en criant :

— Maman, maman !

Tandis que dans l'allée sombre, le petit Faublas, stupéfait, ferme les yeux, ouvre une grande bouche et se met à pleurer " comme un veau „...

Le petit frère.

ZIZI, tu ne sais pas la grande nouvelle? Eh bien, nous avons commandé un petit enfant. C'est aujourd'hui qu'on l'expédie de Paris...

— Ah! Pourquoi vous avez acheté un petit enfant?

— Pardi, mais c'est pour toi! C'est pour que tu joues avec lui...

— Je m'amuse bien mieux toute seule, moi!

— Non, non, tu verras, quand vous serez à deux, ce sera plus gai. Allons, ne fais pas ta laide figure.

— Mais je ne fais pas ma laide figure!

— Et puis, tu sais, si tu n'es pas contente, il faut le dire...

— Je suis très contente...

— Alors, dis, qu'est-ce que tu préfères, un petit frère ou une petite sœur ?

— Sais pas.

— Voyons, c'est bête, tu dois savoir, on sait toujours ça ; par exemple, qu'est-ce que tu aimerais mieux, avoir un petit frère comme ton petit cousin Jules, ou bien une petite sœur comme ta petite cousine Ninie ?

— Je ne sais pas. Ça m'est égal.

— Ah mais, prends bien garde ! Tu commences à m'agacer. Ne fais pas ta mauvaise tête, ça ne prend pas avec moi. Pour la seconde fois, allons-dis, qu'est-ce que tu préfères, un petit frère ou une petite sœur ?

— Qu'est-ce qui donne le plus de dragées ?

— Les petites filles et les petits garçons en donnent autant l'un que l'autre, espèce de vilaine gourmande, et puis ça ne dépend pas d'eux.

— Alors, ça m'est égal.

— C'est assez, Mademoiselle ! On va vous conduire tout de suite chez votre tante Céline, et vous resterez près d'elle toute la journée pour votre punition, entendez-vous ?

Antoinette, Antoinette ! Habillez-moi cette méchante petite fille et menez-la chez sa tante Céline. Oh, pleurez, pleurez, Mademoiselle, tant que vous voudrez ! Je ne vous aime plus. Ça vous

apprendra à être jalouse. Sapristi, comme j'ai bien fait d'acheter un petit garçon!

* * *

— Ah, ah, tu es sage, maintenant?

— Oh, je me suis si bien amusée chez tante Céline! J'ai arrosé toutes les plantes!

— Ça se voit : elle est jolie ta robe!

— J'peux encore aller demain dis?

— Eh bien, tu ne demandes pas si le petit garçon...

— Ah! est-ce qu'il est ici?

— Oui, le colis est arrivé par le chemin de fer, à midi.

— Et il n'est pas cassé...

— Mais non, il est intact. D'ailleurs, on avait mis " fragile „ sur la caisse.

— Où il est?

— Attends, la nourrice va l'apporter. — Tiens, voilà le bébé! Il dort. Eh bien, qu'est-ce que tu en dis?

(Zizi, après avoir longuement considéré le petit être ratatiné.) — Papa, est-ce que tu es bien sûr que c'était pour ici?



Ma tante Mabeille.

A MA MÈRE.

ROIS heures du matin sonnaient. Le médecin s'écria :

— Des jumeaux! Des gamins!

A ce moment la porte de la chambre s'entr'ouvrit doucement et parut la tête du mari, très pâle.

— Tout va bien! dit le docteur en souriant, et il fit un geste qui chassait l'homme inutile.

Alors, toute la nuit, le père, d'une plume emballée, griffonna la nouvelle à tous ses parents, à ses intimes amis. Et sa joie était fière.

Le matin, il entra dans la chambre sur la pointe des pieds.

L'accouchée souriait. Il l'embrassa en pleurant.

Puis, écartant la mousseline du berceau, il vit les petits emmaillotés, pleins d'épingles et d'agrafes.

Et il contemplait ces chrysalides qui dormaient très calmes, avec parfois une petite grimace — comme déjà une expression d'ennui de vivre — qui passait sur leur petite figure ébauchée.

Alors, la jeune femme dit à voix basse :

— N'oublie pas d'aller tout de suite chez tante Mabeille. Tu sais, elle nous en voudrait, si elle n'était pas la première...

— Ah! sapristi, dit-il, c'est vrai, j'avais oublié ma tante; je cours chez elle.

Mais les petits s'éveillèrent, se mirent à crier. Il s'attarda dans la chambre. Il voulut prendre les nourrissons. Vite il les reposa dans le berceau, tant leur légèreté lui pesait. Ils étaient trop fragiles. Il avait peur de les casser, c'était des gosses de Bohême!

Puis il s'amusa de leur gloutonnerie de petites bêtes toutes pareilles.

— Voyons, va-t'en! disait sa femme en riant.

A dix heures, il n'était pas encore parti...

* * *

Tante Mabeille avait soixante-dix-huit ans. Mabeille, c'était un surnom de famille et qui ve-

nait de " l'abeille „ dont elle avait montré jadis l'activité industrielle et légère. Et les petits enfants l'avaient bientôt nommée gentiment : Tante Mabeille.

C'était une petite vieille à la figure pleine, grasse et toute rose encore sous sa coiffe noire d'où s'échappaient des boucles neigeuses.

Elle portait des besicles énormes, aux verres ronds, comme celles qu'on voit sur le museau du méchant loup quand il usurpe le rôle et le lit de la pauvre mère-grand du petit Chaperon. Et parfois, dans un repos, elle les relevait par-dessus sa coiffe et alors on eût dit qu'elle avait deux fenêtres à tabatière sur la tête.

Tante Mabeille habitait avec ses deux vieilles servantes — deux sœurs — une immense maison pleine de hautes pièces froides, où il y avait des tables rondes recouvertes d'un tapis vert et sur les cheminées des vases remplis de fleurs faites et des corbeilles de fruits bouffis en cire sous globe...

Elle se tenait toujours au salon, assise dans un vieux fauteuil tapissé de crins tressés, près de la fenêtre, où des vieux bégonias fleurissaient dans toutes les saisons, peut-être parce qu'ils étaient artificiels. Et sans cesse elle tricottait pour les pauvres des bas d'une laine lilas — comme celle qui chargeait la belle quenouille d'Hélène dans

l'Odysée—tandis que Finette, une petite chienne noire, dormait à ses pieds dans un panier.

Parfois elle arrêta ses aiguilles et c'était pour faire des "patiences",

Tante Mabeille aimait les cartes. Elle sentait les réussites, le besigüé.

C'était la sœur d'un général d'artillerie dont le portrait en pied, lithographié, était accroché au milieu d'un panneau du salon.

Le général portait un petit colback, une veste à brandebourgs et un pantalon bouffant. Et il se tenait dans une pose romantique, martiale, la main gauche sur la garde d'un long sabre courbé et derrière lui il y avait une batterie de canon et des canonniers à la manœuvre.

Tante Mabeille ne s'était point mariée. C'était la grande peine de sa vie.

Aussi, elle pensait souvent, à tort peut-être, qu'elle était passée "tout contre", le bonheur. Et son âme s'était un peu aigrie. Mais elle était très bonne, et tout le monde l'aimait.

Dans sa roguerie, dans ses grommelades, on devinait un cœur vif et chaud.

Elle adorait surtout les enfants. Pourtant, elle leur était grondeuse. Mais les petits ne s'effraient jamais sous ses brusques réprimandes et ses pichenettes, qui finissaient toujours par une distribution de *mastelles* sucrées ou de *pains à la*

grecque, enfermés dans une étroite et haute caisse en fer blanc, toujours pleine.

Et tante Mabeille était entourée d'un respect religieux par tous ses parents.

C'était une femme de grand bon sens, débrouillarde, et malgré l'âge, son esprit n'avait rien perdu de sa claire vision de la vie. Elle ne radotait point.

Elle entendait que sa famille la consultât, prît son avis sur toutes choses, depuis une demande en mariage jusqu'à la façon de fermer les pots de confitures...

Elle blâmait chez ses parents toute initiative qu'elle n'avait point connue et ratifiée.

Aussi dans la famille c'était la phrase réflexe dont on accueillait toute nouvelle, toute idée, tout projet :

— Que dit tante Mabeille ?

Souvent aussi, elle avait tranché d'un mot, d'après questions d'intérêt, étouffé la noire discorde entre proches.

Elle était l'arbitre, une sorte de juge de paix de la famille.

Et tous reconnaissaient sa juridiction affectueusement despotique, dont les sentences toujours étaient exécutées fidèlement.

Aussi bien tante Mabeille était très riche. Et son héritage ajoutait peut-être un peu à son autorité.



Par exemple, tante Mabeille prétendait qu'elle fût informée la première de tous les événements importants, heureux ou malheureux, de la famille.

C'était la plus grande marque de déférence obligatoire qu'on lui devait témoigner.

Mais surtout les... projets de naissance et les naissances lui importaient. Là-dessus elle se montrait intraitable.

Malheur aux parents qui lui faisaient part de leur " accroissement „ quand elle en connaissait déjà la nouvelle.

Alors elle savait devant eux prendre un air de froideur implacable et il semblait que leur bonheur la laissât absolument indifférente.

Ou bien, cette bonne femme disait une phrase sèche, coupante et qui contenait tout son ressentiment.

Or, ce matin-là, comme un vieil officier pensionné faisait chez elle son habituelle visite, il dit qu'il venait d'apprendre qu'elle avait deux arrière-petits neveux de plus depuis la nuit, et il la félicita.

Mais à cette nouvelle, ma tante Mabeille fronça ses gros sourcils blancs.

— Ah ! ah ! dit-elle, je n'en sais rien, moi ! Sans doute le père est malade !

* * *

— Tante Mabeille ! Tante Mabeille ! s'écria le petit neveu en se précipitant ivre de joie, vers la bonne femme, c'est des jumeaux !

Alors, ma tante Mabeille leva doucement la tête et regarda son neveu, puis montrant la corbeille où sa petite chienne s'agitait inquiète et poussait des cris plaintifs, elle dit simplement :

— Finette a aussi des jeunes...

CONTES POUR LES GENS SÉRIEUX



Le Paradis s'amuse!

A M^r CHARLES DE JONGH.

CE jour-là le Paradis jouait à la mascarade. Dieu était sur son trône flamboyant et il avait pris la tête pleine de cheveux et de barbe que lui donna Léonardo da Vinci, cet artiste qui n'a plus la *Cène* à faire...

La Vierge, en péplos d'azur, assise sur la première marche, souriait, tour à tour pensive, irréfléchie et se mirant dans une psyché pour bien copier, d'après Murillo, sa ravissante figure d'assomption.

Près d'elle se tenait Dieu le fils, goguenard, qui, pour la blague, avait revêtu l'habit noir à gardenia, suçait la grosse pomme d'argent d'un jonc, portait un monocle dans une grimace et un *gibus* sous le bras gauche...

Quant au Saint-Esprit, il était absent : il était allé " faire „ les bords du Jourdain avec saint Jean-Baptiste et M. de Châteaubriand.

Sur les autres gradins du trône ruisselant de lumière, s'étageaient en des groupes heureux les Anges aux grandes ailes et jouant du théorbe, et les Saints et Saintes très bien costumés.

Et l'on remarquait surtout Moïse, énorme, solitaire, portant le Décalogue, une moitié sur son dos, une moitié sur sa poitrine — comme un homme sandwich — et saint Sébastien " Apollon chrétien, qui au lieu de lancer des flèches en reçoit „ posant pour le torse, et sainte Madeleine, splendide dans ses cheveux d'or et sa robe à queue, qui faisait des yeux pleins de regards et sans cesse mordillait ses lèvres pour que l'incarnat en fût constamment humide et vivace...

C'était un groupe fastueux où tout était soie, or, rayons!



— Attention! s'écria sainte Véronique, mesdames et messieurs, malgré l'éblouissante lumière, je compterai jusques à trois. J'ai oublié mon mouchoir instantané. Celui-ci, c'est

mon vieux, le premier système, comme qui dirait le daguerréotype du Golgotha. Attention! C'est cela, ne bougeons plus!

Déjà elle avait fait claquer son foulard photographique, le tenait déployé devant le groupe et disait: " Une, deux...," quand survint tout à coup saint Ruhmkorff, préposé aux installations électriques et téléphoniques du Ciel.

Et tout le monde, hors Dieu immuable bougea.

— Oh! bien sûr, c'est raté! dit sainte Véronique dans un accès d'humeur religieuse. Mais tant pis, je ne recommence pas.

De dépit elle se moucha et s'en fut dans sa chambre obscure " développer „ pour voir quel sale cliché ça faisait...

Cependant, saint Ruhmkorff restait tout interdit et il avait l'air d'un chien dans un jeu de quilles. Il finit par s'incliner devant Dieu, qui lui dit:

— Mon ami, ne fais pas attention à sainte Véronique, nerveuse comme tous les photographes amateurs. Son bromure la calmera. Mais quelles choses t'amènent? Parle, ou pour mieux dire: *débobine...* Je ferai semblant de ne rien savoir. Au surplus, je veux être aujourd'hui ignorant comme tout le monde!

Aussitôt la Vierge charmante, et son attaché

d'ambassade de fils, et les Anges, et les Saints, et les Saintes, faisaient une figure d'attention profonde.

— Allons, vas-y, dit Dieu à saint Ruhmkorff.

*
* * *

— Seigneur, dit le Saint électricien, voilà Quand en 1877, j'eus l'honneur de vous être présenté et après que vous eûtes la bonté de me féliciter sur ma fameuse bobine, vous me nommâtes tout de suite électricien en chef du Paradis, et ce poste, je l'occupe encore. Je crois pouvoir dire, sans me vanter, que jamais les lampes à incandescence n'ont mieux éclairé ces lambris.

Jamais elles n'ont montré la moindre défaillance comme dans les cafés de Bruxelles. C'est une question de dynamo, et la dynamique ça me connaît.

Mais laissons cela. Je veux plutôt parler des appareils téléphoniques du Ciel. Jamais ils ne furent plus soigneusement construits et entretenus que sous mon ministère. Avez-vous souvenance qu'une seule induction se soit produite? Non. C'est que, moi, je ne suis pas une Company qui désire simplement entendre le son de l'or... Jamais, convenez-en, vous

n'écoutez mieux et plus distinctement toutes les rumeurs de la terre.

Or, un jour, c'était en 1880, je vous plains, vous, la Vierge et les Saints et les Saintes, d'entendre toujours les mêmes prières, les mêmes litanies, les mêmes actes de foi, d'espérance, de charité, les mêmes *confiteor*, les mêmes contritions, les mêmes etc., etc...

Les missels, les livres d'heures ne changeaient pas. L'adoration catholique restait enfermée, bloquée dans des mots et des formules incommutables...

Et parfois il me semblait bien, Seigneur, que vous penchiez votre auguste tête pour sommeiller.

Alors, je n'hésitai plus. Un soir, j'interrompis toutes les communications avec la Terre. Pourtant, je réservai un fil invisible, pour mon oreille personnelle et tout ce qui pouvait arriver.

Et vous m'avez approuvé, Seigneur, tacitement; car vous ne me faites aucune observation et sans doute vous disiez: " Il a bien agi, puisque c'était toujours la même chose. "

Aujourd'hui, Seigneur, ce n'est plus la même chose. Les vieilles prières se sont tuées. La prière devient un art littéraire. Les prières ne sont pas seulement rafraîchies, augmentées ou diminuées. Non, elles sont neuves!

Ecoutez enfin! voici la réclame bibliographique d'une feuille sainte, et qu'on m'a téléphonée tout à l'heure :

MANNE DU CIEL, *offerte aux âmes pieuses. Manuel complet de prières par C. H. T. Choppard.*

Une bonne fortune pour les âmes pieuses! Ce livre de prières est une traduction élégante et vraiment littéraire d'un ouvrage justement estimé de M. l'abbé Choppard. Depuis longtemps on en réclamait une version française. Celle-ci sera avidement accueillie.

Ce Manuel contient, *pour chaque jour de la semaine*, des exercices de piété fort remarquables, de belles prières pour la sainte Messe, et un exercice entièrement neuf pour le Chemin de la Croix.

La *seconde partie*, extrêmement marquante et sortant tout à fait du banal, est consacrée entièrement aux exercices pour la *sainte communion*.

L'ouvrage se distingue, d'un bout à l'autre, par une piété foncièrement solide: nulle part une ombre de sensiblerie; tout y porte le cachet d'une dévotion vraie, pénétrée, et, pour la caractériser en deux mots, aussi sincère qu'affectueuse.

Ajoutons que, au point de vue typographique, l'ouvrage fait honneur à son éditeur.



Saint Ruhmkorff fit une pause et regarda

l'Éternel qui souriait et l'assemblée qui se frottaient les mains.

— Seigneur, dit-il, un récitant est sur la terre qui lira à haute voix la MANNE DU CIEL de Chopard. Voulez-vous, ça ne coûte rien, je vais rétablir toutes les communications téléphoniques!

— Comme tu veux! dit le bon Dieu excessivement amusé...

Aussitôt saint Ruhmkorff fit distribuer des cornets acoustiques à l'assistance et quand tout le monde y fut, il sonna la terre et le récitant commença de réciter.

Alors ce fut dans la demeure céleste éternelle et qui n'aura jamais besoin de réparation, un spectacle indescriptible.

La Vierge, Jésus, les Anges, les Saints et les Saintes n'écoutaient pas depuis une minute, qu'ils se lançaient des regards en coulisse; puis ils sourirent, puis ils rirent, puis ils crevèrent et se tordirent de rire, jusqu'à ce qu'enfin, tous abandonnant les cornets acoustiques, et " n'en pouvant plus „ se roulèrent sur les gradins, en cascade sous l'œil de Dieu qui se tenait le ventre!

A ce moment parut sainte Véronique, qui revenait de sa chambre obscure; cette fois elle avait son mouchoir instantané.

Vite elle le déploya d'une secousse devant le Paradis en délire.

— Ça y est, dit-elle, repliant son voile. A la bonne heure! Cette fois, ils n'ont pas posé. C'est nature! Et maintenant si l'on prend le Paradis pour l'Olympe, ma foi tant pis, je m'en fiche!

L'idée d'un prince du cens.

L ouvrit avec la clef mangée de rouille, la petite porte vermoulue dont la couche de couleur verte sous le feu des soleils, la morsure du gel et la douche des pluies, s'était gonflée de cloches, déplaquée, couverte de dartres jaunes et d'une rousse lèpre de mousse.

De gras cloportes violâtres, des araignées noires velues et tout un peuple de fourmis, qui depuis longtemps habitaient sous le vantail, prirent une fuite éperdue.

Et, tout à coup, il se trouva devant une végétation du diable, un bois, une forêt vierge toute de ronces et de mauvaises herbes!

On ne voyait plus la terre.

A gauche, les fausses rhubarbes étageaient en gradins serrés les grandes feuilles cordiformes, fripées, mais solides, aux nervures puissantes.

Elles se pressaient, bouscullaient contre le mur, jaillissantes, montaient à son assaut et sous le souffle ardent et l'implacable soleil de juin, elles s'agitaient houleuses, montraient l'argent de leur doublure, semblaient une mer qui faisait à tout moment des brusques vagues d'ombre et de lumière.

A droite foisonnaient les orties méchantes, poilues, les bardanes, les acanthes, aux feuilles aiguës et denticulées, les chardons blanchâtres, chlorotiques, hérissés de mille dards, et lançant d'un jeu libre leur pompon lie de vin au-dessus des ciguës fines, graciles, balançant à la brise leurs mille bouquets plats.

Au milieu, de ci de là, quelques taches de gazon brûlé, rôti, roux comme une peau de lion.

Plus loin, les pissenlits — ces verriers féconds — soufflaient leurs innombrables bulles de neige, qui, légères et merveilleuses, s'enlevaient et bientôt s'échevelaient comme une fumée par dessus les murs du terrain.

Puis c'était l'ivraie, le dur chiendent, la queue de chat à la feuille laineuse dumetée, d'où s'élan-

çaient l'étoile bleue de la centa urée et les jupes satin-sanglant des coquelicots.

Des liserons à la clochette blanche épanouie rampaient sur des mourons rouges, des trèfles, des herbes sans nom.

*
* *

Et sur toute cette verdure sortie luxuriante et superbe, comme fécondée d'un humus plein des suc de charognes et des pourritures empoisonnées mais vivifiantes, voletaient des bouffées de papillons éperdus, des Vulcains, des Machaons, des Tabacs d'Espagne, des Blancs, des Citrons-soufre, des Paons du jour ocellés.

De gros frelons obèses, à la fourrure de tigre, entraient goulument dans les fleurs qui penchaient.

Et c'était un ronflement continu, la musique aiguë des cigales, des sauterelles et des mouches vertes, bleues, de mille couleurs qui dansaient folles, fébriles sur toutes ces fantastiques herbes de magicienne.

Une senteur écœurante, fade, montait de toutes ces plantes surchauffées et sous lesquelles on devinait le fourmillement terrible d'un tas de bêtes gluantes, d'insectes affreux, les léporides, les vers secs croquants, les perce-oreilles à la

corne caudale, les scolopendres aux mille pieds...

* * *

Quand il vit cela, un frisson lui passa dans la nuque et il resta là, près de la porte, dans les hautes graminées, immobile et n'osant faire un pas de plus, par vague crainte des reptiles imaginaires que sa terreur lui montrait glissant, grouillant sous les ténèbres des verdure.

Depuis cinq ans, c'était la première fois qu'un être humain apparaissait subitement dans le terrain abandonné où toutes les graines des plantes maudites et guerroyées, venues sur l'aile du vent, avaient levé, poussé sauvages, belliqueuses et comme avec un entrain de revanche et de liberté!

Mais l'homme n'admirait rien.

Ce n'était qu'un propriétaire.

Un grand pli de contrariété sillonnait son front. Il se demandait comment on allait vaincre, raser toute cette flore redoutable et magique, quand la brise tiède l'environna d'un parfum délicieux de miel, de vanille et de pâtisserie chaude...

Étonné, il leva les yeux et sur le grand mur blanc fulgurant, éclatant de soleil, de la maison

qui clôturait le fond du terrain, il lut au-dessus de fenêtres ouvertes, en énormes lettres noires, ces mots :

GRANDE FABRIQUE DE PAINS D'ÉPICES.

Alors, comme illuminé d'une idée soudaine, il se toucha le front, et brusquement il sortit de l'enclos, paisible séjour de l'anarchie des herbes...

II

Et quand une semaine se fut écoulée, dans le terrain on put voir, dominant les plantes et les fleurs sauvages, un rucher de douze ruches en osier tressé qui, sur deux rangs superposés, alignaient leur coupole jaune vernie, sous le vol frémissant des abeilles.

C'était l'idée !

Sentant les délicats et subtils effluves qui venaient de la fabrique de pâtes d'épices, le propriétaire désoccupé, plein de loisirs, comme un héros des Géorgiques, avait soudainement rêvé une spéculation amusante de miel et de cire, d'autant que les fleurs foisonnantes et libres, qui jaillissaient de toutes parts, offri-

raient aux essaims butinant des sucres merveilleux, riches et d'une qualité superfine.

Et les ruches devinrent la grande joie de cet homme malheureux, in exempt de l'incommode richesse et qui depuis longtemps, triste et amer, avait le désintéret de toutes choses.

Maintenant, par les après-midi torrides, dans le soleil de feu, il venait sur un pliant s'asseoir devant les ruches chantantes, étudiant dessous son parasol blanc et prudhommesque le travail prodigieux des mouches affairées et volantes.

Il avait acheté, pour son observation curieuse, de grosses bottes jaunes, des mocassins, des gants à manchettes énormes qui lui montaient jusqu'au coude et un casque lourd, épais, en peau rembourrée et filigrane, comme l'on met pour *faire du sabre*.

Ainsi armé contre les dards des mouches furieuses, il était hyperbolique, lunaire, et semblait un scaphandre doux et mélancolique, séchant au soleil.

Il restait des heures en cette posture contemplative et patiente. Il reconnaissait des mouches!

Enfin, quand la dernière abeille était rentrée au rucher, il s'en allait pensif et tout le long de la route il escomptait déjà le bonheur du lendemain...

*
* *

Un soir qu'il s'en venait guilleret, songeant aux fumigations prochaines, — car regardant par le petit œil-de-bœuf pratiqué au dos des ruches, il avait vu les alvéoles s'étager — il fut tout saisi d'entendre sa bonne lui chuchoter comme il entrait dans son corridor :

— Monsieur, il y a un monsieur très en colère qui vous attend depuis une heure dans votre bureau...

— Ah ! diable, fit-il, et craintif il entra avec timidité.

A son aspect, un monsieur petit, gros, cramoiisi, apoplectique, jaillit de la chaise où il se tenait assis et s'écria sans phrases liminaires :

— Enfin, c'est vous ! monsieur, j'irai droit au fait. Je suis le fabricant de pains d'épices, votre voisin. Je viens vous signifier d'avoir dans les vingt-quatre heures à faire disparaître toutes les odieuses ruches de votre propriété, ou sinon je vous traîne devant les juges comme un voleur !

— Monsieur ! Hé quelle abeille vous pique ?

— Ah ! monsieur, pas de jeux de mots, je vous prie. L'affaire est trop grave. Je m'explique. Vos abeilles, monsieur, sont d'indignes voleuses et qui ne méritent pas le nom honorable d'abeille. Au lieu de butiner les fleurs de votre enclos, elles

se répandent en nuées dans ma fabrique, se posent avidement sur mes sucres candi, mes cédrats confits, mes pâtes, mes fines épices, mes miels qu'elles dévorent. Toute ma maison en est infestée, et mes ouvriers piqués se sont mis en grève !

Ah ! elles ne se foulent pas vos abeilles ! Elles ne font pas le miel, elles ont plus tôt fait de le voler. Ça doit finir !

— Hé, fermez vos fenêtres !

— Monsieur, l'industrie du pain d'épices ne saurait se passer de plein air ! Non, je ne les fermerai pas. Au surplus, mes fenêtres sont servitudes de votre fonds !

— Monsieur, je connais mes abeilles. Elles sont industrieuses, incapables du vol que vous dites. Votre accusation est téméraire. Je n'enlèverai pas mon rucher.

— C'est votre dernier mot ?

— Le dernier.

— Eh bien, nous allons voir ça !

Et sur ces mots menaçants, le petit homme se couvrit de sa buse et disparut en faisant claquer toutes les portes.

Ce soir-là, le propriétaire dina tout pensif. Il se dit que la joie inaltérable n'est pas de ce monde, et que le miel même avait de l'amertume. Un grand nuage passait sur son bonheur.

Et le lendemain, retournant à son enclos, il

regarda ses abeilles d'un œil soupçonneux et il les vit en effet qui incursionnaient chez le fabricant de pains d'épices.

Alors, le jour suivant, il les abandonna. Il ne vint plus. Son admiration était morte.



Il tâchait d'oublier ses abeilles et son terrain, sa blessure se cicatrisait, quand à quelque temps de là il fut assigné devant un tribunal sous l'inculpation de recel de miel dérobé!

Ce furent de grands débats qui se terminèrent par l'acquittement du propriétaire. Dans leur sagesse les juges, pensant au vers du poète qui dort au pied du Pausilippe :

Sic vos non vobis mellificatis, apes,

estimèrent sans doute que des abeilles ne pouvaient pas détourner le miel, que seules elles font et dont le brevet leur fut donné jadis par les dieux généreux.

Je me suis laissé dire que cet Aristo-Aristée a fait la rencontre d'un ami pauvre et que tous deux, établis à la campagne, font maintenant une agriculture fantaisiste modèle, en vrais disciples des *Bouvard* et *Pécuchet*, ces immortels !

La dernière ballade.

A M^e ALBERT SIMON.

LE village s'éveille au milieu du léger brouillard lumineux, un brouillard d'or, comme de la crème de soleil fouettée.

Mais une invisible main, bientôt, lève cette housse vaporeuse qui lentement s'envole en chiffons, aux cimes des monts rocheux, et se fond dans les rayons des cieus resplendissants.

Le soleil brille.

*
* *

Dans trois jours, dimanche, c'est la fête du village.

J'ai traversé le pont et me voilà dans la grande rue claire.

A la porte du boulanger Koben, celui qui sait faire des pains impicotables, durs comme des murs, des dolmens ou des peulvens celtiques, des *cramiques* dont on n'a jamais pu dire, comme des Timbaliers : " qu'ils étaient passés „ — à la porte du boulanger Koben, une masse de chair blanche et rose est étendue.

J'approche et je devine que c'est un cochon énorme, ivre de lard.

Je pensais qu'il avait déjà rendu son âme gaie et chanoinesque. Mais tandis que je le *dégroine*, il lève vivement son groin boueux. Il agite ses oreilles transparentes comme des veilleuses et faisant clignoter ses petits yeux, il me regarde avec sévérité.

En effet, " c'est province „ la curiosité que je montre. Je suis plein de confusion et timidement je balbutie :

— Monsieur, j'ai vu bien des beaux cochons dans la vie, mais " les „ comme vous on les compte...

Et le cochon flatté, fait frétiler sa queue — vivant modèle du ressort.

A ce moment le boulanger Koben paraît sur le pas de sa porte. Il est en complet à carreaux blancs et cannelle, et porte un chapeau melon,

fruit des villes, car cet homme inspiré et moderniste jusqu'à l'outrance, s'est proposé de détruire la tradition séculaire du pétrisseur, en bras de chemise bleue, équivoque, et tout poudrefariné.

— Hé, monsieur, me dit-il, en montrant l'animal, "*c'est po l'fiesse* „.

*
**

Alors je m'éloigne, le cœur gros comme le cochon, et je suis devant la maisonnette du cordonnier Gilliat, celui qui sait faire des souliers rien qu'avec des clous. Pour ne pas en dire trop de mal, je dirai que c'est un homme plein d'emportement, méchant, grossier, et que, comme Dante, il n'a jamais ri.

Tout à coup, je le vois sortir de la hutte de son jardinet. Dans chacune de ses mains, il tient par ses longues oreilles un lapin effaré, soubresautant et comme électrisé. Quand il passe près de moi, il lève ses bras d'où pendent les petites victimes blanches, et pour la première fois peut-être Gilliat rit.

"*C'est po l'fiesse!* „ s'écrie-t-il. Et il disparaît dans sa maison.

* * *

C'est affreux. Je comprends que dans toutes

les mohannes et les mohinettes dont les cheminées fument bleu, poétiquement comme en peinture, c'est le carnage, un occulte égorgement.

C'est le saccage des clapiers, c'est l'attaque des basses-cours : il semble que j'entends les cris affreux et suprêmes des poules, des canards, des oies, de tous les volatiles qui ne voleront plus !

Maintenant je croise des femmes, des filles qui marchent pressées, rapides, tenant en leurs mains des bouquets de pattes bleuâtres sous lesquelles pendent des poulets *vicants* dont le cou se recourbe redressant une tête rostrale, stupide.

Ils me saluent peut-être, ils vont mourir. "*C'est po l'fiesse!*"

*
* *

Des vaches aux flancs plaqués d'une boue sèche, toute gercée, craquelée, se mettent à passer.

Mais elles ne vont plus somnolentes comme elles allaient hier. Elles marchent inquiètes indociles.

Et là-bas sur le pont, elles s'arrêtent décidément, retournent la tête, et veulent regagner l'étable. Et Jules, le petit pastour, à grand'peine les pousse vers le pré avec sa badine fraîche

de cornouiller où tremble encore une feuille rouge comme du sang.

Les vaches meuglent : elles *ont peur pour* les veaux.

Et c'est vrai qu'elles ne les reverront plus ce soir, car on les égorge les petits veaux propres et les jeunes bœufs blonds. " *C'est po l'fiesse!* „

*
* *

Mais c'est Mareie que je vois venir, Mareie la belle fille à la brune chevelure, aux yeux ardents, aux joues fraîches, incarnadines, Mareie dont les lèvres sont vermeilles comme les grappes de l'épine vinette.

Elle s'avance droite, hanchée comme la puisieuse d'eau de Milet et sur le ressaut de sa jupe elle retient un agneau blanc comme de la neige idéale.

Elle le caresse de sa main petite et charmante.

— Il est ben binamé, dis-je.

— Aoui, répond Mareie, c'est on di treux samaines! *C'est po l'fiesse!*

*
* *

Eperdu je veux me sauver, mais comme au

milieu des chimères effrayantes du rêve, je ne sais plus fuir.

Et tout à coup je m'arrête, stupéfait devant le hangar de Hans, le charpentier aussi bon et simple que le père du Nazaréen.

Hans a prêté son hangar et c'est maintenant une écorcherie où travaillent les bouchers.

Sur une grosse bête éventrée, sanglante, deux hommes terribles sont à genoux.

Les bras nus jusqu'aux coudes, ils enfoncent, plongent des couteaux dans la viande chaude du bœuf. Ils dépècent, cassent des muscles, *craquent* des os, tirent des peaux, des membranes, des choses gluantes dont je ne sais pas le nom; et des flots de sang lourd comme une huile, se pressent, courent aux pentes, rigolent sous le hangar et viennent enfin s'alentir en flaques épaisses jusqu'au milieu de la route blanche.

C'est horrible et tandis que je recule, la dame et la jeune fille du château voisin, qui passent en voiture, commandent au cocher d'arrêter *un peu* devant l'abattoir.

Captivées par l'horreur elles se penchent et regardent la bête déchirée et le sang qui vient jusqu'aux roues et les rudes écorcheurs qui peinent et taillent, méthodiques et habiles.

Je me dis que la jeune fille est sans doute frémissante, et sur son frais visage détourné, je

devine une stupeur où se mêle la furtive pitié de cette petite âme, pour les grandes bêtes comestibles, quand elle les voit ainsi dans l'affreuse réalité du meurtre.

Mais soudain cette phrase part, riieuse et claire :

— Oh! c'est amusant!

Oui la petite mangeuse de viandes bleues et qui peut-être sablerait du sang, regarde avec avidité ce spectacle plein de... Chateaubriand; tandis que sa mère occupée de six gros canards qui passent, fiers dans leur col émeraude, les achète séance tenante à une commère en disant :
" Tordez-les et les apportez au château... „

Et comme la voiture s'éloigne, j'entends encore la jeune et douce créature qui rit — oh un rire de source! — et s'écrie en patois joyeux :

— *C'est po l'fiesse!*

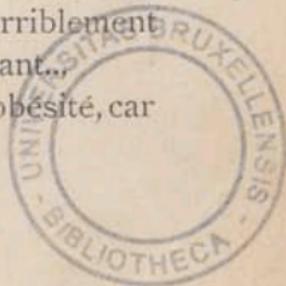
Adultère légitime.



M^r VANDERSCHRICK était un gros homme et par conséquent un bon homme, comme dit Cervantès. Aussi M^{me} Vanderschrick, qui était une petite créature très maigre et profondément élégiaque, ne l'aimait guère.

Un soir, après le dîner, comme M^{me} Vanderschrick se pâmait et s'alanguissait au piano en chantant l'*Amour d'une femme*, du divin Schüman, M. Vanderschrick, assis dans un large fauteuil, se mit à pleurer silencieusement tout en fumant son cigare. Rien n'est si horriblement triste qu'un homme qui pleure en fumant...

M. Vanderschrick pleurait sur son obésité, car



il ne se dissimulait pas qu'un gros homme comme lui pût jamais devenir un héros de *lieder*.

Et il se représentait bien l'homme de l'*Amour d'une femme*, grand, mince et pâle avec des moustaches noires pointues, des cheveux déferlant et une très courte redingote cannelle entr'ouverte et boutonnée seulement à la ceinture!

Il pleurait. Cependant M^{me} Vanderschrick cessa de chanter. Elle se leva, dit bonsoir sèchement et monta à sa chambre dont elle ferma la porte au double tour de clef.

Alors, pendant près d'un quart d'heure, les petits cristaux du lustre sonnèrent joyeusement dans le salon sous les pas de M^{me} Vanderschrick, qui vaquait, avant de se coucher, à ses petites estueries féminines.

Et le pauvre homme écoutait le chant de ces petits cristaux ironiques qui lui racontaient tout ce qu'il ne pouvait pas voir et désespérait de voir jamais!

Maintenant Hortense faisait ceci, maintenant elle défaisait cela. Et les petits cristaux riaient! Et puis une pause — un moment les petits cristaux cessaient leur fine musique... Qu'est-ce donc qu'elle faisait?

Tout à coup ils résonnèrent avec violence. M^{me} Vanderschrick venait de s'élancer dans son lit.

Après cela les petits cristaux ne dirent plus rien du tout.

M. Vanderschrick se mit à sangloter.

— Ah! s'écria-t-il, je suis aussi malheureux que le Maître de Forges!

* * *

Mais comme il jetait cette plainte horrible, une grosse fille toute rouge et fortement chevelue tomba à ses pieds et embrassa ses genoux.

D'abord M. Vanderschrick faillit s'évanouir de peur et puis il reconnut Catherine, sa cuisinière.

Elle était en blancs vêtements, exactement comme Ophélie ou lady Macbeth. Elle gémissait doucement et M. Vanderschrick la regardait très surpris et troublé.

— Mais qu'avez-vous, ma grosse Catherine? dit-il enfin en la relevant avec bonté.

— Ah! monsieur, dit-elle d'une voix entrecoupée de soupirs, pardonnez-moi! je suis venue, car je pense que vous êtes bien malheureux!

Alors M. Vanderschrick considéra un moment cette grosse fille pleine d'amour qui le regardait avec des yeux de pitié et des larmes descendirent

sur ses grosses joues que le chagrin, ce grand terrassier, ne pouvait pourtant creuser.

Et il pensait : " La voilà, la vraie femme, la femme terrestre, que la démente des poèmes et des musiques n'a jamais troublée ! Elle ne sait pas Schumann ! Elle ne sait que son âme ! Malgré que je sois un gros homme, elle m'aime ! Chère et sainte créature !

Et il se plongea dans ses bras...

* * *

Cependant, M^{me} Vanderschrick connut les amours ancillaires de son mari et se retira bientôt chez sa mère, non sans éclat.

L'année suivante, les époux divorcèrent et M. Vanderschrick, reconnaissant, s'empressa d'épouser la grosse Catherine.

Un an plus tard, l'ex-M^{me} Vanderschrick épousait à son tour un jeune homme très mince et très pâle comme l'image de son rêve. Et il semblait que toutes les erreurs du hasard qui avait accouplé des êtres profondément disparates fussent maintenant effacées et réparées.

O ironie du destin ! Dès que la grosse Catherine fut devenue M^{me} Vanderschrick, elle méprisa son mari et se révéla une femme terrible, effroyable et d'une perversité accomplie. Si bien

que M. Vanderschrick, tourmenté, accablé de coups et de honte, maigrit, fondit et devint bientôt d'une rare et exquise sveltesse byronienne.

Et pendant ce temps, l'ex-M^{me} Vanderschrick "fortifiait", devenait très grosse, presque obèse. Pourtant ce n'était pas la faute du bonheur. Car elle aussi était très malheureuse et pleurait un mari infidèle qui l'avait bientôt délaissée pour suivre une courtisane dans des pays lointains.

Cinq ans s'étaient déjà écoulés et M. Vanderschrick et sa première femme ne s'étaient jamais revus, quand un soir ils se rencontrèrent dans un tramway. Et alors ravis de tendresse et de bonheur, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, offrant aux voyageurs ahuris de la première classe le spectacle émouvant et bizarre d'un enlacement éperdu...

*
* *

Un mois après, M. Vanderschrick et sa première femme comparaissaient devant le tribunal correctionnel, le premier sous la prévention d'avoir entretenu une concubine — son ex-femme — dans la maison conjugale — la seconde, inculpée d'avoir commis un adultère avec son premier mari!

Devant ce cas rare et complexe, les juges souriaient et pensaient sans doute qu'il eût été plus vaudevillesque encore de voir aussi sur les bancs le second mari de l'ex-M^{me} Vanderschrick et la seconde femme de M. Vanderschrick inculpés d'avoir commis ensemble les délits identiques dits ci-dessus.

Les juges souriaient, mais ils condamnèrent tout de même les prévenus à trois mois d'emprisonnement.

— Ah! disait M. Vanderschrick à sa complice en sortant de l'audience, cette fois, vois-tu, nous aurons un enfant! Si tu avais bien voulu me donner un enfant, jamais nous n'aurions divorcé!

— C'est vrai, répondit M^{me} Vanderschrick, eh bien oui, cette fois, nous aurons des enfants, beaucoup! C'est eux qui, presque toujours, empêchent des séparations fatales! S'il n'y avait pas les enfants, il y aurait encore bien plus de divorces que de mariages!!

A l'amphithéâtre de coiffure.

NE fois, il y eut une subite grève de garçons perruquiers. Je ne ferai pas d'autre réflexion sur cet événement, sinon qu'il manquera toujours d'opportunité pour les hommes et les femmes à barbe.

Comme j'entrais un après-midi chez mon coiffeur pour débarrasser mes joues d'une "rape", importune, je ne fus pas peu saisi de voir dans le salon des barbiers inconnus, des grands, mais surtout des tout petits qui sortaient à peine de l'enfance, comme le Joseph de Méhul.

— Ah! monsieur, gémit le patron, voyant mon air de surprise, figurez-vous que tous mes gar-

çons s'en sont allés hier soir. C'est la grève. J'ai dû prendre ce matin " ce qui se présentait „. Voyez, ils rasant, mais ce n'est pas ça!

En effet, ces hommes et ces enfants rasaient, mais ce n'était pas ça.

Ils rasaient lentement, avec une sorte d'inquiétante prudence, muets, sans gestes ni courbettes, ni gracieux relèvements de doigts. Avec eux le savon ne savonnait pas et s'éteignait. La mousse était découragée.

Et l'un deux, le plus petit, armé d'énormes ciseaux, avait entrepris de tailler l'épaisse crinière d'un monsieur qui, stupéfait, atterré, regardait dans la glace l'effrayant massacre de ses boucles.

Tous ils n'avaient pas bronché sous l'injurieuse critique du maître et continuaient leur tâche, sachant que la susceptibilité leur était défendue, car certes ils n'étaient pas des artistes, mais simplement des hommes de peine, des éphémères, improvisés coiffeurs par la grève.

Je pensai qu'il serait prudent de m'en aller. Oui, c'était la vraie sagesse.

Mais à ce moment l'un des néo-coiffeurs — un gros petit homme, un " patapouf „, qui finissait de broser un client, me regarda d'une manière si triste et touchante que je fus poigné dans l'âme. Et cet homme semblait dire : " Mais, mon-

sieur, est-ce notre faute si nous rasons si mal? Nous n'avons pas l'habitude! Mais venez, je ferai de mon mieux... »

Alors je m'assis dans un fauteuil avec sang-froid et je pensai à Kemmler.

*
* * *

Sitôt le petit " papzak „ s'approcha de moi. Je le regardai avec bonté.

— La barbe, s'il vous plait, dis-je doucement avec une grave et extrême politesse.

— Très bien, fit-il rudement.

Et tout à coup il me masqua de savon, d'un blaireau emballé!

Cette fois, avec lui, le savon moussait. Je me rassurais, quand il sortit vivement de sa poche un instrument bizarre dont je ne pus tout d'abord comprendre l'usage.

Il l'ouvrit et je vis alors un morceau de fer ajusté dans un manche de corne gras et luisant. Je redoublais d'étonnement.

C'était peut-être un rasoir, oui, un rasoir très vieux, excessivement vieux, le plus vieux rasoir — et sans doute c'était le premier rasoir qu'on avait fait après le dernier silex...

La lame n'avait plus, je jure, que quelques demi-millimètres de largeur. Et je pensai que

c'était peut-être ce fameux fil à couper le beurre dont on parle tant.

Cependant mon homme passait et repassait sur sa paume cette lame chimérique qui ne faisait aucun bruit. Et je frémis, car dans une vision instantanée je compris que j'allais être rasé comme on l'est follement dans les *Pilules du Diable* ou dans ces excessives et furieuses pantomimes de cirque!

— Oh! mais quel singulier rasoir! m'écriai-je avec une surprise où je mis une pointe d'admiration. J'avais peur.

— Ah! oui, fit-il en le regardant, c'est un gailard! Un instrument de famille, tenez! Des cent mille joues ont passé sous ce fer. Mon père a rasé toutes les garnisons de France avec!

— Et il coupe encore.

— Toujours! Vous allez voir!

Et, brusquement, il me poussa la tête sur le billot, car c'était assez de temps perdu.

A peine m'eut-il touché que j'avais trois balafres!!!

Et dans la glace, je vis que le savon blanc de mes joues devenait comme une crème à la framboise!

— Arrêtez, m'écriai-je avec frayeur.

— Ce n'est rien. Ce n'est rien! Ne bougez pas.

Et en guise de pansement, il me donna un grand coup de houppe sur mes blessures.

*
* * *

Il continuait de me raser. Mais je sentais maintenant mon poil terrifié se hérissier et devenir — sous le fer primitif — dur, rigide comme ces picots des rouleaux de cuivre que mordent les dents des boîtes à musique!

Et le fer ricochait, s'ébréçait. J'avais la sensation d'un écorchement vif.

Il rasait toujours, s'appliquait en des poses adroites. Mais de temps en temps il était bien obligé d'étancher le sang qui coulait de mes hideuses blessures. " Ce n'est rien, ce n'est rien! Un peu d'eau et il n'y paraîtra plus! „

Il continuait. Ce n'était plus la barbe qu'il faisait, c'était de la vivisection!

— Aïe! fis-je tout à coup. Je venais de sentir le fer disparaître tout entier dans ma joue gauche!

Cette fois, le barbier devint pâle. Plein d'horreur, il avait lâché le manche de son instrument.

A mon cri, tous les garçons et tous les clients savonneux, bondissant des fauteuils, m'entourèrent. Et le patron, penché sur ma face verte, discourait sur cet affreux coup. C'était comme la leçon d'anatomie de Rembrandt!

Soudain le "patapouf,, bousculant les curieux, voulut retirer le rasoir qui vibrait encore.

— Non! criai-je impérieusement lui retenant le bras. Car je venais de me souvenir d'Epaminondas qui était mort à Mantinée dès qu'on avait arraché le javelot de sa glorieuse blessure.

Mais d'une secousse il retira le fer. "Ce n'est rien!,, cria-t-il, et dans la hâte affolée qu'il mit à m'entourer la tête d'une serviette, il fit tomber une petite glace à main qui se brisa sur le parquet en trois morceaux.

Il n'y prit pas garde et, rebrandissant son arme, il allait m'achever...

— Ah! non, fis-je alors d'une voix éteinte, plus avec ça! et désignant les éclats du miroir brisé... Si vous preniez plutôt un morceau de verre!...

Enigme.

 A *victoria* large, fastueuse, miroitante, comme mille glaces de Venise, attend devant les immenses vitrines du *Bonheur des Dames*.

Sur le siège, Pierre se tient roide, impassible comme un dieu Ptah assis sur un dur pylone, et ses deux chevaux bais, nobles et dociles, à part quelques frémissements d'oreilles ne bougent non plus que bêtes empaillées.

Cependant le soleil est fort. Il darde, le ciel est d'un gris d'étain, un gris de fusion. C'est comme du feu qui pleut invisible, et dans la rue claire et vibrante, l'asphalte qui mollit, démoralisée, reçoit, sous la bottine du passant et la roue des chars, des empreintes comme une glaise.

Renversée dans un angle de la voiture, au milieu des bouillons de satin gris de nacre, Simone d'un geste indolent a déployé sa rose ombrelle, toute voilée de dentelles aracknéennes et d'un prix inestimable.

Simone est encore une toute jeune fille. Elle a dix-sept ans depuis hier.

Mais sa douce et gracieuse figure n'a rien d'ingénu ni de puénil.

Même dans la pénombre rose où la met toute, la soie qui tamise l'agressive lumière, elle est pâle, et ses profonds yeux noirs — " où se noiera plus d'un cœur „ — restent grands ouverts, sans regard, fixe, comme dans une désespérance éperdue.

Elle ne sait pas l'extravagante chaleur ; sa pensée l'isole des temps et des lieux.

Simone paraît une petite statue.

Et depuis de longs jours l'enfant vit ainsi sérieuse, grave dans le désintérêt, l'incuriosité de toute chose présente.

Sur ses genoux est un sachet de bonbons, historié d'or. Mais elle ne l'ouvrira pas. Elle a même cessé d'être pralinophage...

*
* * *

Et les rapides passants qui la regardent un

moment dans la voiture splendide, l'admirent et se disent : " Oh ! comme cette petite riche doit trouver que la vie est une chose amusante et joyeuse ! „

Ils ne savent pas. C'est eux les heureux.

Car rien ne saurait distraire Simone, et malgré que tout autour et près d'elle conjure pour qu'elle oublie sa grande peine.

— Tu es belle, dit son chaperon de fine paille, piquée de bleuets, et je frissonne de bonheur d'être posé sur tes noirs cheveux parfumés. Je t'aime !

— Je t'aime, dit sa grande collerette de dentelles, et suis fière et radieuse d'entourer ton col frêle, mais si blanc, si pur !

— Oh ! dit sa ceinture rose, comme tu as la taille fine, et, vrai, je ne serre point. Je t'aime !

— Je t'aime, dit chacun de ses gants aux manchettes très longues et plissées comme une botte. Tes mains sont si petites, tes doigts si roses et fuselés !

— Ta forme est divine comme celle de Nausicaa la princesse, dit sa robe de tulle bleu de vierge. Je t'aime !

— Je t'aime, dit chacune de ses bottines mordorées, tes pieds sont encore petits comme jadis au berceau.

— Jamais ne serai lasse de souffrir pour toi,

dit son ombrelle, et d'être ton bouclier contre les flèches affilées du cruel soleil. Je t'aime!

Mais Simone n'entend pas ces doux chants de l'amour timide et dévoué.

Au fond de la calèche fastueuse, miroitante comme mille glaces de Venise, elle demeure, infante immobile et pâle.

Et sa figure a pris une expression de mélancolie farouche.

Ah! c'est que le vautour d'une obsession affreuse et terrible ronge, impitoyable, la petite fille sombre.

* * *

Dans la grande *victoria* haute et frémissante "pour un rien", sur ses fins nerveux ressorts, Simone attend sa mère qui est entrée au *Bonheur des Dames*, suivie de Jean, le valet de pied fidèle.

Et la grande dame, pleine d'animation, court à travers les compartiments immenses, fait des tas d'emplettes jolies, irrésistibles, pour que sa belle et chère enfant ne soit plus sombre, et veuille dire enfin la cause de sa peine extrême.

Mais — tendresse stérile — Simone jettera un froid regard sur les fleurs et toutes les choses

foisonnantes qu'on versera à ses pieds dans la voiture.

A quoi bon! pense-t-elle.

Plus rien ne la peut séduire. Et sous l'œil éperdument inquiet de sa mère elle dira comme toujours, avec nervosité :

— Mais maman, *je n'ai rien*, je t'assure...

* * *

Si, *elle a quelque chose*, Simone.

Mais le secret de sa pâle figure désenchantée?

Elle croit que personne ne le sait, que nul ne le saura jamais.

Eh bien, moi, je le sais.

Simone, on vous a dit souvent que vous ressemblez, *traits pour traits*, à votre mère si fraîche et jolie comme vous quand elle avait votre âge.

Et maintenant vous mourez de la peur indicible et affreuse de lui ressembler encore.

Oui, je le sais, tandis que j'aperçois la grande dame qui paraît radieuse, rouge et transpirante, au portail des magasins grandioses, suivie de Jean, l'immense et impassible Jean, qui a l'air d'un mât de cocagne, avec ces tas de paquets bleus, bruns, roses, qui pendent à lui de tous côtés...

Et je vois, comme vous — pauvre Simone devinée — que sous le nez bien aristocratique de votre bonne mère s'épanouit un excessif bouquet de très âpres poils.

— Ah! vous savez qu'on n'échappe pas à la moustache originelle...

En revenant du désert.

DEPUIS longtemps, Roger Villiers se demandait quelle était la raison de vivre sur une terre où tout a dégénéré, même les ânes, si bien qu'il leur serait impossible de fournir encore une de ces mâchoires pour casser la tête à dix mille Philistins...

Il ne trouvait plus le plus petit intérêt à quoi que ce fût. Tout lui était absolument égal.

Comme le sage, il avait jugé le monde et la vie et répétait :

— Rien n'est rien. Rien ne fait rien. Rien ne vaut la peine de rien. Et il n'y a rien...

On lui eût dit qu'il mourrait là semaine pro-

chaine sans faute, il aurait répondu : " Tout de suite, si l'on veut! „

Mais il n'était même pas curieux de la mort.

Souvent il avait désiré de recommencer une vie dans une âme de petit bourgeois qui, loin des subtils abstraiteurs, jouit de toute la force de ses gros sens et badaud bousculant et bousculé, goûte d'ineffables et enfantines ivresses quand passent les cavalcades, montent les ballons, détonnent les feux d'artifice...

Il eût donné sa fortune pour une seule émotion...

Bref, c'était comme on dit : un *stouffer*...

* * *

Un soir, il se tenait dans un antique fauteuil et sa maîtresse était assise à ses pieds. Elle feuilletait un atlas, et parfois prenant un repos elle levait la tête pour bâiller.

Et Roger pensait que tous deux, ils devaient faire un motif de stupide gravure, quand soudain la jeune femme s'écria :

— Oh comme je m'ennuie! Voyageons. Je veux voir les oasis du Sahara...

— Partons, fit-il.

— Non, non, dit-elle, nous avons des tas de préparatifs à faire. Il en faut des bagages! Et des

servantes et des serviteurs, une grande escorte !
Et puis je veux des chiens, beaucoup de chiens,
des dogues, des molosses, des lévriers surtout
qui bondiront tout le temps autour de la caravane !

— En effet, dit-il...

Et il fredonna :

Un bagage est nécessaire ;
Nous emporterons nos vœux,
Nos bonheurs, notre misère
Et la fleur de tes cheveux !

— Et puis il faut des guides, continua-t-elle, je
sais deux hommes qui connaissent le désert et
sont prêts à nous accompagner...

— Ils s'appellent ?

— Primm et Burle...

Alors il fixa sur la jeune femme qui détournait
la tête un long regard étonné. Ces hommes
qu'elle avait nommés, c'était des anciens amants,
deux bandits.

Mais comme de nouveau elle le regardait de
ses yeux pleins d'une perfide candeur :

— Qu'ils viennent, dit-il.

Le lendemain il réalisa des liasses d'actions. Il
acheta des chiens, enrôla des hommes.

Quinze jours après il débarquait avec une escorte à Alger. Dans cette ville, il engagea encore quelques indigènes, acheta des maharis, des chameaux et la caravane s'avança vers le désert sans ombre...

*
* *

Depuis deux jours ils marchaient dans les sables.

Comme le soir venait et que les étoiles commençaient de briller au ciel pâlisant, la caravane s'arrêta.

Aussitôt l'on dressa les tentes. Et les chameaux qui portaient des chargements de bois furent allégés. On établit des bûchers. Et quand la nuit fut tout à fait venue les bûchers flambèrent pour l'épouvante des bêtes rôdeuses.

Et Roger disait : " Les bêtes sont dans le camp. C'est pour cette nuit mon assassinat... „

Et il ne sentait aucune émotion...

Le camp s'endormit et l'on n'entendait plus que le continuel crépitement des bois que tordait l'incendie, et parfois les sourds abois des chiens flairant les chacals.

Cependant le jeune homme veillait près de sa maîtresse qui semblait dormir.

Tout à coup deux hommes s'élançèrent dans la tente. Mais Roger sauta vivement en arrière.

— Je vous attendais, dit-il, aux bandits reconnus, et il déchargea sur eux son revolver.

Primm et Burle tombèrent roides morts.

Le bivouac était réveillé. Les hommes accouraient traînant leur carabine par le canon...

Roger leur apprit l'attentat des traîtres.

D'abord il dit qu'on les jetât sur les bûchers. Mais il pensa : " Ce serait des funérailles de héros. "

Alors, il fit porter les cadavres à un mille du camp, afin qu'il fussent dévorés par les hyènes...

*
* *

Le lendemain, aux pâleurs de l'aube, la caravane revint sur ses pas, prit la route de Constantine.

Comme sa maîtresse était pâle, pensant au crime avorté et à la vengeance du jeune homme, Roger vint la féliciter de sa perfidie et la remercia d'avoir tenté de lui donner une émotion.

Et il la combla de présents en disant qu'elle était libre. Mais elle ne voulut pas le quitter. Maintenant, elle l'aimait ! Après cela, elle désirait

peut-être simplement revenir en sleeping-car à ses frais...

Quinze jours après, le jeune voyageur, sa caravane licenciée, rentrait à Bruxelles.

La famille de ce poète, pleine d'un gros bon sens, le mit sous conseil judiciaire.

Et cela ne le fit pas même sourire.

L'estrade d'Elseneur.

A GEORGES ESKHGD.

NAÏF et simple, purement instinctif, intouché du scepticisme, le peuple goûte seul au théâtre une jouissance complète et suprême. Là tous ses sentiments lui jaillissent à la peau.

C'est le public véritable. Aussi je pense qu'il faudrait réserver au peuple, dans tous les théâtres, beaucoup plus de places et presque toutes les places.

Aussi bien personne n'est moins difficile que lui et plus concessif. Pourvu que la pièce qu'il écoute soit une belle pièce, peu lui importe la mise en scène. Certes les décors magnifiques et qui savent ressembler " comme deux gouttes

d'eau „ à des places publiques, à des palais, à des forêts profondes, lui plaisent et l'enchantent. Mais cela vient-il à manquer, il ne regrette rien, pourvu que la poésie de la pièce sache montrer tout ce qu'elle veut.

Car il n'est rien dans la réalité qui pourrait approcher du beau que fait voir la seule poésie. On l'a dit justement, l'illusion est en nous et jamais en dehors de nous.

Par exemple, il suffisait — et je dis une chose qui a déjà été dite par tout le monde — il suffisait que Shakespeare écrivît dans sa baraque sur un sale écriteau: “ Ceci est le forum, ceci est la forêt de Titania „ pour qu'on le crût aussitôt, et qu'on vît surgir en effet des monuments, des colonnes, ou bien des arbres pleins d'oiseaux.. Telle était la force de la poésie.

Des sceptiques diront peut-être que cela était bon autrefois, mais qu'il n'en va plus de même aujourd'hui que le peuple connaît des mises en scène prestigieuses. Je crois qu'ils se trompent ou plutôt je dis qu'ils se trompent...

Précisément, à propos des représentations Shakespeariennes du sublime Rossi, j'entendais un soir soutenir cette opinion énorme que le théâtre du tragique anglais ne “ tenait „ plus aujourd'hui devant le peuple, sans une figuration et une décoration minutieuses et splendides.

Il se peut qu'il en soit ainsi devant les imbéciles. Mais devant le peuple, je réponds que c'est une autre affaire. Et voici un souvenir personnel qui montrera si je n'ai pas raison.

*
* *

Il y a quinze ans, plus longtemps peut-être, Rossi représentait au théâtre de l'Alhambra, *Hamlet*.

C'était l'époque où le théâtre pauvre, peu fourni de toiles et d'accessoires, présentait sur la scène un aspect aussi lamentable que celui de la salle où craquaient à tous moments les fauteuils et les strapontins sous les spectateurs épouvantés. En ces temps disparus c'était surtout la salle qui était machinée et pleine de trappes et de chausse-trappes.

J'assistais à cette représentation d'*Hamlet*. Quoique je fusse alors un petit garçon bien maigre, un *menneque* qu'on avait envoyé "coucher", tout l'après-midi afin qu'il ne s'endormît pas au théâtre, je me rapelle ce grand spectacle. Ce soir-là, la salle était comble et furieusement applaudissante.

Certes, je ne comprenais rien du tout, et les décors excessivement sales laissaient mon âme peu émerveillée. J'eusse été fort désappointé si,

par bonheur, je n'avais vu venir la belle Ophélie. Elle me plut, et j'en devins éperdument amoureux...

Quant à la salle frénétique, elle acclamait *Hamlet*, et ne prenait pas garde aux décors. Tout allait sans encombre, quand au milieu du troisième acte, six hommes bizarres apportèrent une estrade destinée aux comédiens du roi Claudius. Ils la fixèrent aux planches et disparurent.

Alors, devant le roi, la reine et les seigneurs assemblés, les histrions jouèrent cette scène terrible du meurtre de Gonzague, destinée à faire sortir le crime de Claudius " des retraites de son âme „.

Terrifié, Claudius se lève et disparaît avec son épouse et sa suite.

Comme il fallait débarrasser la scène, les six étranges laquais reparurent pour enlever la grande estrade encombrante.

Mais voilà, l'estrade qui avait bien voulu venir ne voulait plus s'en retourner. Elle se mit à résister aux efforts des six laquais, et si bien que la pièce s'arrêta. Cependant les six laquais poussaient, tiraient cette estrade du diable sans qu'elle bougeât pour cela d'une seule ligne. Exaspérés et transpirants, les six laquais commandèrent tout à coup les manœuvres à haute voix, et ponctuées de *godferdoumme!*

La salle ahurie suivait cette nouvelle scène d'un réalisme émouvant et intercalé...

Décidément, " il n'y avait pas „, rien ne faisait, l'estrade aspirait au rôle d'immeuble.

Devant une telle résistance, Hamlet et le fidèle Horatio, oubliant leur personnage, allaient donner un coup de main, quand six machinistes noirs et velus comme des singes, sortirent des coulisses et se ruèrent avec furie sur le meuble satané...

L'estrade ne remua non plus qu'un pan des Alpes.

Cette fois les six laquais et les six machinistes violemment étonnés délibérèrent. Puis tournant autour de l'accessoire, ils cherchèrent le point ébranlable.

Attention! une poussée formidable! Vingt-quatre bras furieux!

Mais l'estrade tranquille soutint ce nouveau choc sans un craquement.

Cependant le Paradis commençait de s'agiter et voilà que tout à coup dans le silence de la salle stupéfaite tomba de l'*uilekot*, sur un ton de lassitude et de pitié profonde, cette phrase admirable qui dit bien quelle était l'indifférence de ce peuple pour la vaine mise en scène:

— *Och, mais laissez le seulement!*

MES PRISONS



Sarah Bernhardt.

À MA FEMME.



C'ÉTAIT après la guerre.
Petit, démesurément petit, j'avais été,
malgré d'intarissables larmes, interné
près Paris, dans le lycée de Vanves, ci-devant
sous Napoléon III lycée du Prince-Impérial.

Sombres jours!

Ah! quand aujourd'hui je songe à ces années
terribles, je m'épouvante encore et m'étonne
toujours qu'un matin, après le son du tambour,
le *pion* traversant le dortoir, n'ait pas secoué
dans son lit étroit le petit Belge, non pas retarda-
taire cette fois, mais mort enfin, entre les draps
rudes, épuisé de chagrin, suffoqué de déses-
poir...

Ah! c'est vrai que j'étais trop petit...

Mais là, ne nous attendrissons pas ainsi sur nous-mêmes. Et puis c'est fini, c'est loin, c'est on ne sait plus où maintenant, n'est-ce pas, toutes ces souffrances!

Qui sait! L'âme en garde de cruelles empreintes, s'en déforme peut-être. Elle entre mal dans la vie.

Pourtant, c'était le plus beau, le plus somptueux lycée qu'il y eut à bien loin, ce lycée de Vanves — vieille résidence des princes de Condé, huchée sur une haute butte de la rive gauche de la Seine — et maintenant tout restauré, réar-
doisé, hérissé de mille paratonnerres.

Un parc immense, plein d'escarpements, de bas-fonds, de ravins, sauvage en dépit des cadrans solaires, des méridiens et des jets d'eau, entourait cette odieuse demeure.

L'hiver s'y montrait sinistre mais grandiose et je vois encore les noirs corbeaux lourdement s'esbattre dans les ramures sucrées de givre des grands arbres.

Et puis c'était le printemps, c'était l'été.

Ils y ramenaient une végétation du diable, des floraisons, des épanouissements, des luxuriances de Paradou.

Alors des herbes et des taillis montait l'encens des violettes, des chèvrefeuilles, des églantines...

Cette forêt m'avait pris tout entier. Je l'avais peuplée de toute une colonie de génies et de fées.

Oui, secrètement, je pensais qu'il était enchanté, ce parc.

Souvent le soir, quand par les grandes verrières des paliers qui marquaient les étapes de notre lente ascension au dortoir, je le voyais un moment, immobile, les frondaisons baignées, immergées dans les lueurs de lune, je me disais :

— Tantôt, quand la cloche sonnera minuit, doucement, sans qu'on me voie, je descendrai dans le parc. Bien sûr que je rencontrerai une fée en ballade quelque part. Je lui conterai toutes mes peines et je saurai bien l'attendrir. Alors elle touchera mon épaule de sa baguette d'or. Je ne saurai plus du tout où je suis, mais demain, je me réveillerai dans mon lit de Bruxelles...

Hélas, je ne me suis jamais levé à minuit, non que je dormisse, mais le dortoir immense, sombre, m'oppressait de son silence.

J'avais peur, mon cœur cognait de grands coups.

Parfois le rêve tout haut d'un camarade m'épouvantait.

Et puis, si, dans le parc, j'étais tombé sur une méchante fée telle que Carabosse ou Truittonne?

* * *

Hélas, le merveilleux parc n'était pas pour nous. *Gosses* et *gigues*, nous restions confinés en nos cours d'où, mélancoliques, nous regardions à travers les grilles le bois splendide et solitaire.

Mais le jeudi, après une heure, voilà tout à coup que le jardin s'animait, était en fête.

Les familles venaient voir les petits, s'éparpillaient joyeuses sur les pelouses, dans les allées.

Et il y en avait des pères, des mères, des sœurs, des petites cousines autour du *veinard* qu'on appelait au parloir !

Moi, derrière ma grille, je restais presque seul à regarder ces chaudes tendresses, ces effusions douces, l'union serrée de ces cœurs... et les gâteaux et les bonbons...

Je me rappelle encore comme le parfum des londrès qui venait jusqu'à moi, sur l'aile des brises, me troublait alors étrangement, me donnait en cette prison la sensation des villes, d'une liberté que je ne savais plus...

* * *

Dans ce parc, j'ai vu Sarah pour la première fois.

Cette femme extraordinaire, en dépit de sa vie allante, courante, dévorante, se faisait le temps d'aller voir son fils — notre camarade, joli garçonnet aux blonds cheveux ondés — les jeudis, parfois les jours de la semaine et le dimanche même quand ce pauvre Maurice était *collé*.

Je me la rappelle, ou mieux, elle est encore là sous mes yeux.

C'était dans la grande allée qui bordait nos cours et nos préaux, drève solennelle plantée de tilleuls séculaires dont tous gardaient au tronc verruqueux, aux branches noires, les larges cicatrices cimentées, des terribles blessures reçues dans les mitrailles de 1870, alors que les forts d'alentour et le Mont Valérien lançaient sur la butte altièrre tous leurs boulets, tous leurs obus.

Et Sarah passait, parée d'une robe noire, flottante, toujours simple.

Elle marchait, la tête et le buste penchés, le bras gauche passé autour le cou du petit, qui disparaissait presque tout blotti sous sa longue manche comme sous une aile.

Elle marchait vite, très vite, dans sa joie, juive errante, inattentive aux gens, aux choses, tandis que l'enfant blond, angelet raphaélique, emporté par elle comme dans une fuite, la regardait tendrement dans les yeux.

J'entends encore le pétilllement de fines perles des graviers foulés sous leurs pas légers.

Et c'était la femme, cette tragédienne prestigieuse, que Paris acclamait !

En ces temps, cette visite au lycée était certes sa plus douce joie et la plus pure. Ce lycée c'était la délicieuse oasis où son cœur venait s'abreuver d'amour maternel.

* * *

Cependant les *pions* dans les cours se haussaient sur les pointes pour voir passer la comédienne.

Et que disait-elle, la comédienne, à l'enfant ?

Oh, elle disait bien sûr ce que disent toutes les *mamans* aux tristes petits collégiens qui, dans le grand pénitencier, séparés d'elles, frissonnent comme des oiseaux sans plumes :

— Es-tu bien ?

— Manges-tu bien ?

— Et comment dors-tu ?

— As-tu encore du savon ?

— Et du chocolat ?

Car ce sont les pères qui disent :

— Ah ça, monsieur, quelle place en version latine ?

Toutes ces questions pressées, niaises adora-

blement, anxieuses et que la tendresse des mères répète sans se lasser jamais...

Oui, elle devait les dire, j'en jure, ces simples phrases, la comédienne...

* * *

Voilà comme j'ai connu Sarah, la plus affectionnée des mères.

Et longtemps, je la vis ainsi.

J'avais fini par l'attendre moi-même le jeudi...

Et puis un jour je fus déporté, forçat des études, au lycée Louis-le-Grand, où mon sort s'aggrava encore de toute la lourde obscurité de cet exécrationnable baignoire.

Et je ne vis plus Sarah.

Mais quel doux souvenir j'ai gardé de cette femme!

C'est là pourquoi, au récit de toutes ses extravagances et même d'actions vilaines, jamais je n'ai voulu croire rien.

Et je soutiens — ce qui sera paradoxe pour bien des gens — que cette femme peut être simple et qu'elle est bonne.

Car je la vois toujours, dans la grande allée, marcher vite, très vite, juive errante, la tête et le buste penchés, le bras gauche passé autour le cou du petit, qui disparaissait presque sous sa longue manche, comme sous une aile...

Jérôme, Victor et Louis Napoléon.

Au lycée de Vanves, quand revenait le printemps, vainqueur des froids rudes et des brouillards emportant dans leur déroute, pêle-mêle, les bronchites, les tisanes et les gargarismes de l'infirmerie, un grand événement se jetait tout à coup dans notre morne vie de détenus : on nous coupait les cheveux ras — la toilette du condamné.

Poussées, l'hiver, luxuriantes, révoltées, elles tombaient nos pauvres chevelures où nos plumes et nos doigts tachés d'encre fraîche s'essuyaient avec tant de fièvre, surtout à ces heures difficiles où nous cherchions à dérober, avec la complicité

du *Thesaurus poeticus* une étincelle, une bluette du feu sacré des poètes...

Plus d'un parmi nous gardait le regret cruel de ses boucles évanouies et sa tête rase lui était longtemps odieuse.

Pourtant, cette taille printanière et réglée mettait un peu de gaieté dans nos salles d'étude. Nous *pouffions* de rire à la rentrée piteuse et craintive de chaque *zigue* qui, tondu de près, regagnait sa place, plein de confusion et d'horreur.

Ah ! comme il eût donné gros pour avoir à ce moment, ainsi que saint Denis, le privilège de fourrer sa tête en sa poche...

Pendant trois jours, de l'étude, nous entendions le chant des ciseaux qui *cigalaient* ferme dans le grand couloir.

On nous appelait deux par deux et, Mérovingiens résignés, nous allions au sacrifice.

La *capitis diminutio* se faisait dans le grand hall parqueté de mosaïque qui régnait le long des *septième* et *sixième*.

* * *

Elle était confiée, cette opération délicate, en laquelle Lespès fut Dieu, à des éphèbes lillipu-

tiens — graine de perruquier — et dont la plupart étaient moins âgés que nous.

C'étaient de vagues apprentis, très audacieux, auxquels nos têtes excellentes servaient de méthode Carpentier. Leurs ciseaux essayaient sur nous leurs premières gammes.

Je laisse à penser quels escaliers, quels perrons de Versailles, quelles échelles du Levant, ces mêmes téméraires nous sculptaient fièrement sur le crâne.

Ils méritaient des claques.

Pendant comme de grands artistes, ils se reculaient pour mieux voir leur forfaiture.

En leur importance, ils coupaient l'air de grands gestes, mimaient la plastique, la pose désinvolte, le tour de main du perruquier établi, qui a des eaux régénératrices à sa vitrine, et un plat à barbe brimballant au vent de la rue.

Ils sautaient autour du patient comme le sauvage autour du poteau de torture et tout à coup, sans sommation, vous soufflaient dans le nez :
Phuu, phuu!!

Puis, sous couleur de retirer les cheveux tombés dans le cou, ils vous en fourraient des mèches dans le dos et loin — comme un tapissier enfonce du crin en un matelas.

Horreur! C'était alors jusqu'au soir toute la

lyre — non, la harpe, il y a plus de cordes — des démangeaisons diaboliques!

Moi, je frémissais, surtout quand leurs ciseaux, un moment apaisés, s'insinuaient derrière mon oreille, doucement. Le moment était solennel, car la passe était difficile. J'étais sans défense, emprisonné dans le jupon de toile qui me prenait le cou...

Aïe! Pincée mon oreille!

Je saignais...

— Sapristi, faites donc attention!

— Pardon, mais vous avez derrière l'oreille une petite bosse qui a fait dévier mon instrument. Bah, ce n'est rien. Quand on se fait raser, on en voit bien d'autres!

Comment, ils rasaient! Ils rasaient, eux!

Assassins par la gorge! Je les voyais rasant au milieu de flaques de sang. Un abattoir!

Alors, je ne me plaignis plus jamais...

* * *

Au printemps de l'année 1876, j'étais en cette posture bête de gosse chevelu qu'on détoisonne, — je buvais la coupe des cheveux jusqu'à la lie, — quand deux hommes parurent, qui se mirent à arpenter le grand couloir.

L'un était robuste et de haute taille.

Sous un large chapeau de soie, sa figure apparaissait pleine, énergique. Il parlait d'une voix forte, sonore, continue, en faisant des gestes lourds et larges. Parfois, s'arrêtant brusquement, il se renversait, levait ses deux bras comme pour démontrer l'absurdité d'une chose...

L'autre, maigre, jaune, hâve comme un gothique ou plutôt le chevalier de la Manche, la figure grimaçante et strapassée, le coude droit serré au corps, le bras gauche ballant, marchait de ses jambes fluettes un peu arquées, à côté de son interlocuteur. Muet, il écoutait avec une profondeur respectueuse et le buste penché.

C'était mon professeur de *quatrième A*, ce bon, cet érudit M. Cuvilier, auquel, où qu'il soit, j'envoie de cette place un salut sympathique.

Le parleur, c'était le prince Jérôme!

Ah, j'ai fouillé et même retourné la gibecière de ma mémoire! Mais rien, rien. Du diable si je me rappelle encore une seule phrase de l'homme aux manifestes! Et pourtant, tout le vaste couloir était sonore de sa forte voix.

Mais voilà, le petit gaillard de perruquier me secouait la tête, comme dans une friction!

Vous remarquerez ici ma conscience et comme il me serait aisé d'inventer une petite conversation de Jérôme.

Mais j'écris pour l'histoire. C'est le motif de mon scrupule. Je ne tromperai pas l'histoire...

* * *

Mais, j'y songe, Jérôme parlait de ses fils Victor et Louis, dont M. Cuvilier était au lycée le précepteur.

Parbleu! Ce doit être cela même!

Ah, les principicules Victor et Louis! Je m'en souviens. Je les vois.

Ils recevaient des leçons particulières de M. Cuvilier, dans une salle d'étude contigue à la nôtre.

Quand la cloche, véritable tocsin, sonnait la fin des cours, nous nous rangions deux par deux, à la porte ouverte de notre classe, pour partir en récréation.

A ce moment, Victor et Louis sortaient aussi de la salle de répétition, un faix de livres et de cahiers sous le bras.

Ils passaient devant nous, et farouches petits adversaires du coup d'Etat, nous leur décochions à la fortune de notre cervelle, des mots spirituels — spirituels à éteindre la Lanterne de Rochefort — mais que je n'ai pas retenus...

Victor était déjà un long garçon — une *gigue* — déhanché, ayant grandi très vite.

Timide, doux, craintif comme une fille, il courait, rasant les murs devant nos frimousses railleuses et nos lazzis enfantins, qui nous valurent tant de *piquet*, d'un pion sans doute bonapartiste.

Plus d'une fois ses livres tombèrent avec fracas — et nous *rigolâmes* de son effarement...

Je ne crois pas que c'est encore le Victor d'aujourd'hui...

Quant à Louis, c'était un vrai gosse celui-là, à face mutine, un dissipé — et vif, alerte, *vicant comme on spirou*.

Celui-là, on ne l'intimidait pas. Il était même populaire...

On racontait sur lui une histoire extraordinaire.

Tous les trois mois, dans la chapelle du lycée, nous nous passions la conscience au naphte d'une confession obligatoire.

Un soir que Louis se trouvait dans la chapelle, avec quelques camarades, attendant qu'il fût appelé au tribunal de la pénitence où siégeait le premier aumônier, à la faveur de l'ombre il grimpa prestement au jubé par une colonne. Là, il ouvrit le petit orgue et, faisant marcher les soufflets, il appuya tout à coup ses deux mains sur le clavier sonore.

Cela fit un bruit faux, apocalyptique, effroya-

ble! L'abbé jaillit de son confessionnal, cherchant le sacrilège, mais déjà le prince Louis était redescendu et genouillé à son banc, paraissait s'abîmer dans un examen de conscience, — tout heureux sans doute, d'avoir à renseigner un nouveau crime dans son inventaire de fin de saison...

On ne fit point d'enquête. Louis dut cyniquement avouer le crime quand son tour fut venu...

Cette histoire nous remplit longtemps de joie et d'admiration.

A ce petit Louis nous discernâmes l'éloge rare de *chic type* et son attitude vis-à-vis de l'abbé nous fit songer plus d'une fois à Napoléon-le-Grand devant Pie VII

C'était là ces aiglons, dont la jeune République, en ces temps détestables, heureusement évanouis, ne prenait pas encore souci

La Saint-Charlemagne.

A MON COPAIN RESUCHE.

IVE la Saint-Charlemagne! Toutes les "colles," sont levées! C'était une grande fête, un jour de joie pour tous, pour les bons qui dinaient, pour les cancre dont les peines étaient amnistiées.

De mon temps, pour s'asseoir au banquet de la Saint-Charlemagne, il fallait avoir été dans les compositions ou *premier* une fois, ou trois fois *second*. Condition stricte, difficile à remplir d'autant que le nombre des compositions était fort restreint. J'espère qu'elle a disparu aujourd'hui, ou tout au moins qu'elle a été modifiée par l'heureuse inspiration d'un proviseur plus égalitaire.

Il est souverainement injuste qu'un élève, parce qu'il s'assimile volontiers des langues mortes, ait le droit de s'assimiler le 28 janvier des pâtisseries et des crèmes glorieuses, pendant que son condisciple, dont l'intelligence est moins prompte et sensible, le regarde tristement en mangeant un croûton de pain sec.

Oui, je serais heureux d'apprendre qu'il ne faut plus aujourd'hui remplir qu'une seule condition pour assister au diner d'honneur, celle d'une gourmandise accomplie.

Une fois, je fus invité au banquet de la Saint-Charlemagne.

* * *

C'était après la guerre, en septième, quand nous bloquions sous M. Dariste, professeur ordinaire dont la tête sombre, une tête huguenote, penchait légèrement comme sous le poids des *gérondifs futurs* et des *supins*. C'était un fort Latiniste.

Souvent et pour un simple petit *gérondif* méconnu il nous interpellait avec amertume, mon voisin Resuche et moi, et nous assignait déjà dans les compositions prochaines d'inaouvables places.

Cette prédiction nous faisait sourire mais invi-

siblement et hausser les épaules, mais “ en dedans „, car une manifestation plus réelle de notre dédain eût peut-être attiré sur nos têtes des punitions superflues.

Pourtant, un jour, après une mercuriale violente où M. Dariste, non content cette fois de nous représenter comme des modèles de dissipation, se permit, en termes méprisants, de douter même de notre vive intelligence et dit qu'il faudrait nous faire redescendre en huitième, nous nous proposâmes de confondre cet homme amer en montrant quelles fleurs exquises et rares attendaient d'éclorre de notre cervau.

En même temps, nous convinmes, Resuche et moi, d'assister au banquet de la Saint-Charlemagne, le 28 janvier 1875. Et pour réaliser ce projet — non exempt d'audace, puisqu'il nous faudrait lutter contre la partielle impartialité d'un maître qui ne nous aimait guère — nous jurâmes de nous prêter l'un à l'autre, dans les mesquines batailles des compositions, un appui fraternel.

Nous choisîmes les compositions qui devaient nous donner le laurier dinatoire : la version latine et le thème latin.

Or, il arriva que nous fûmes l'un et l'autre premier *ex æquo* en version latine !

En réalité, nous avions adroitement “ louché „ la version de nos voisins respectifs Lestiboudois

et Clément, deux forts remporteurs de prix. Puis, avec une honnêteté scrupuleuse, nous nous étions passés les compositions de ces deux rivaux. Alors remaniant ces copies, fort peu savantes je dois dire, les émondant chacune de leurs contresens violents, des imperfections de langue, mais les complétant et les corrigeant l'une par l'autre, nous avons bientôt composé une version excellente et presque parfaite que nous transcrivîmes avec soin sur notre feuille.

Toutefois, il va sans dire que nous avons modifié l'élégance syntaxique de nos deux textes. Et la victoire ne s'était pas fait attendre.

Après quoi, nous laissâmes M. Dariste se remettre de son étonnement et nous voulûmes bien demeurer tranquilles, à l'ancre, dans les dix derniers...

*
* * *

Une fois premier ou trois fois seconds! Nous avons préféré être une fois premier, tout de suite, et qu'il n'en fût plus question.

Ce succès nous remplit d'une immense joie. Nos places au banquet étaient conquises; mais nous étions surtout heureux de la rage de Lestibouois, élève justement détesté pour son appli-

cation et qui, sans grandeur, s'obstinait à être " premier „ en tout. Et même, j'ai souvent pensé qu'il s'affligeait de ne pouvoir être encore second dans les compositions où il était premier!

Oui, c'était un être goulu dans l'âme, un *sloukker* comme nous dirions avec éloquence, et qui rêvait sans doute de " bouffer „ la Saint-Charlemagne à lui tout seul.

Enfin, la joie de notre victoire se calma pour faire place à la délicieuse espérance du repas glorieux. Une semaine avant le 28 janvier nous reçûmes une invitation officielle au banquet, signée par le proviseur et le censeur.

La veille du 28 janvier, comme en nous rendant au dortoir, nous passions devant la salle du banquet, nous aperçûmes par les grandes verrières, l'émouvant spectacle des garçons écurant, brossant, nappant les tables, pliant les serviettes en mitres tandis qu'une longue et rapide file d'autres garçons arrivaient portant des corbeilles chargées de petits pains, et sur des plats de métal des gâteaux, des tours de nougat piquées de drapeaux, le tout comme dans le festin d'un conte de fées.

Nous fîmes des rêves charmants!

Le lendemain, à dix heures, nous entrâmes dans la salle d'honneur.

Nous étions comme perclus de faim, car on

avait jugé superflu de nous servir notre épaisse soupe matinale.

Cependant des serveurs s'empressaient. Ils battaient l'air de leur serviette, s'agitaient dans une fantasia du diable, faisant semblant de nous servir quelque chose. Avec cela que tout le menu n'était pas sur la table depuis la veille!

Parfois cependant ils apportaient de grosses carafes remplies d'*abondance* qu'ils déposaient sur la table avec une grande précaution, ni plus ni moins que si elles eussent contenu du Cécube ou du Sétine, *consule Planco!*

Nous mangeâmes du veau à l'oseille, une petite tranche de pâté froid, un vieux morceau de nougat incassable, une orange et nous bûmes une demi-flûte de vin de champagne!

J'oubliais un speech du proviseur où j'entendis pour la première fois ces mots : "*dans cette agape fraternelle* „ que je fixai bien dans ma mémoire pour me défendre de les employer jamais dans ma vie.

Cependant, nous nous regardions Resuche et moi, et nous étions consternés.

Eh bien! elle était raide celle-là! Une telle mystification nous semblait excessive. Quelle injure à notre gourmandise!

Alors, comme nous sortions de la salle, l'estomac rempli seulement de désillusions, sans avoir

pu rien mettre dans nos poches pour les camarades, nous jurâmes que plus jamais nous ne consentirions à être premier ou trois fois second dans n'importe quoi.

Et, morbleu, nous tinmes parole!

Un sujet de style.

CE *sujet de style* subit une évolution heureuse. Il est moins bête qu'autrefois. Je m'en réjouis pour les écoliers de maintenant, car je sais comme il est impossible d'animer le soliveau ou d'être Moïse quand il change l'aride et dur Horeb en une jaillissante *Wallace*.

J'ai connu, moi, le sujet de style absolument idiot et solennel. C'était le temps où l'aube de mon tarabiscotage épouvantait déjà mes professeurs et leur faisait jeter dans la marge blanche de mon *devoir* des poignées de notes effarées et bizarres, des pluies de points de stupéfaction!

Mais j'avais une foi. Ils pouvaient bien couper

mes phrases, mes métaphores en tronçons comme des anguilles ou de simples vers de terre, elles repoussaient toujours et plus drues et plus terribles. C'était des hydres de Lerne!

Les sarcasmes me laissaient dans une pitié profonde et je tenais les agrégés pour des croque-morts de belles-lettres.

Pourtant, je me souviens qu'une année, aux deux premières " compositions françaises „, je fus jeté dans une place humiliante à la queue de la classe.

Cet événement me sortit un peu de mon insouciance légère à l'endroit du jugement des rhéteurs.

— Ça vous apprendra, monsieur, à imiter Victor Hugo! s'était écrié le maître.

J'imitais Victor Hugo! La honte rougissait mon visage et je pensais sérieusement à aller me suicider quelque part — en avalant ma plume, par exemple, un suicide piquant!

Aussi, quand vint la troisième composition, je me promis une glorieuse revanche et décidai que je serais premier.

J'attendis le sujet avec une indicible angoisse. Le professeur s'avança vers la planche noire et d'un bout de craie si petit qu'il lui échappait à tous moments des doigts et tombait dans la rigole du tableau, il écrivit :

LE DÉVOUEMENT.

Et il mit une barre dessous.

— Nom de ...! m'écriai-je tout bas...

— Voilà, dit le maître, je ramasserai les copies à midi. A la besogne!

A la besogne! Horrible, tout à fait comme si nous devions casser des cailloux!

J'étais stupéfait et je frémissais de rage. Jamais sujet de style ne m'avait jeté dans une telle fureur.

Pourtant, je me calmai et la tête dans les mains je restai longtemps dans une sorte de prostration douloureuse.

Puis je levai les yeux et devant ma vue rêvante se dressa l'ignoble craie : LE DÉVOUEMENT.

Le dévouement de qui, de quoi? Le dévouement à qui, à quoi?

Celui des Fabius, de Regulus *Carthaginem rediens*, de Léonidas, de Cynégire, de Zopyre, ou des Gracches, enfin le dévouement à sa patrie, à sa cause, le dévouement maternel, filial, conjugal ou celui du chien de Terre-Neuve? Enfin quoi?

J'étais lancé dans l'extravagance des hypothèses.

Un moment je pensai de lever un doigt timide pour demander une petite explication et savoir

dans quelles limites il fallait circonscrire ce dévouement du diable.

Mais déjà tous mes condisciples penchés contre le pupitre comme sous le souffle impétueux de l'inspiration, faisaient courir sur les feuilles volantes des plumes échevelées!

Et je n'osai rien. Car l'indiscrétion d'une telle demande, et l'humiliation qui m'en viendrait ne me parurent que trop claires.

Tout à coup l'idée m'illumina. Je considérai une minute notre magister, dont la tête fatiguée et jaunie s'abîmait dans des lexiques formidables, et je fis le savant qui se dévoue à la science pour le bien de l'humanité!

Thème merveilleux, où les lieux communs coulaient de ma plume comme un torrent et couraient les uns après les autres comme des vagues.

Je n'en ratai pas un seul. Je les mis tous. Je décrivis le savant, sa solitude, ses veilles obstinées et son dénuement et sa misère, etc.

Et il fallait voir avec quelle ironie poncive je promettais, à la fin de ma composition, au savant méconnu un petit buste quelque part. La reconnaissance des hommes!

J'avais trahi, renié pour être premier, toutes mes jeunes convictions littéraires et je me parus tombé au plus bas de l'abjection!

Je signai avec dégoût.
Et je fus — je ne fus que second.
Il y en avait *un* qui avait fait plus bête que
moi!

Le dimanche d'un lycéen

A LÉON COLIN, MON VIEUX COPAIN DE VANVES.

La sortie du « bahut ».



QUAND jadis, petit garçon maigre et pâle, muré dans un noir lycée sinistre, je mourais tous les jours épuisé par le chagrin et l'ennui, souvent pour tenter la résignation, j'ai songé à ces paroles qu'on disait au milieu des larmes des séparations cruelles :

— Pleure pas... Plus tard, quand tu seras grand, dans quelques rapides années, tu verras comme les soucis et les peines te feront désirer de revivre ces vilains jours de maintenant...

Je ne suis plus un petit garçon et " quoique l'heure présente ait de trouble et d'ennui ", je ne regrette rien d'un passé détestable — jamais je

ne regretterai l'épouvantable cauchemar d'une enfance terrible.

Quels souvenirs affreux ! Quelles souffrances infinies ! Quelles angoisses tout au bord du suicide !

Personne, jamais, ne saura conter cela...

*
* *

En *troisième*, au lycée Louis-le-Grand, après sept ans de captivité, la liberté me fit son premier sourire.

Le dimanche, un condisciple que le commis de son père venait chercher rue Saint-Jacques, m'appela au parloir.

Et tous deux suivis par ce jeune homme plein d'élégance, nous passions devant la loge grillagée du terrible surveillant enregistreur des sorties.

— Bien, faisait-il à mon ami, en lui remettant un bulletin.

Mais moi, en ma qualité d'étranger sans parents à Paris, je devais extraire de mon petit portefeuille des tas de pièces justificatives d'autorisation, des innombrables certificats timbrés, visés, signés, paraphés par ma famille, par le proviseur, par le censeur, etc.

Nerveux, fébrile, je jetais tout ça dans le gui-

chet. D'une main grasse, lente, l'homme feuilletait ces passeports. Et souvent ce concierge grondeur se permettait encore une observation : Il y avait une date qui manquait...

Enfin, et quand j'allais braver ce tyran par une insolence exaspérée, il remettait mes papiers et me tendait l'exeat blanc — quelque chose comme la contre-marque du bagne — que je devais rapporter le soir, signé par un *correspondant* chimérique.

L'écrou levé, nous tirions par sa menotte une lourde petite porte à contre-poids plaintif et nous sautions dans la rue Saint-Jacques.

* * *

Libres ! Alors quel soupir je poussais et quelle gorgée d'air je buvais — une véritable inhalation de plongeur revenu de la profonde mer à la surface des vagues...

Aussitôt mon ami me quittait :

— Je file chez ma cousine ! disait-il. A ce soir, mon vieux, devant la fontaine !

Et il s'élançait sur le premier omnibus qu'il escaladait comme un singe.

De l'impériale qui s'éloignait en balançant doucement comme le pont d'un navire, il faisait

encore des petits signes d'adieu de sa main qu'il gantait et de ses yeux pleins de joie...

— Veinard! m'écriais-je, mais sans nulle jalousie.

Et je restais avec le commis fidèle qui souriait. Alors M. Jules m'offrait une cigarette. Je l'acceptais vivement et comme avec avidité.

— Comment donc!

Et quoique je n'eusse encore la moindre inclination vers le tabac régicide, je m'écriais comme ravi d'aise après une longue privation de fumerie :

— Ah! ça fait tout de même plaisir de pouvoir en griller une! et je rejetais la première fumée par mes narines frémissantes. C'était une sensation aigue, horrible et qui me déchirait les papilles nasales. Mais j'étais sacré homme libre.

Je fumais sur la terre...!

* * *

Alors, pour reconnaître une politesse si gracieuse, j'invitais M. Jules à prendre un vermouth gommé et bientôt nous étions attablés dans un café du boulevard.

Tout de suite, M. Jules parlait politique.

C'était un bonapartiste ; il me disait les boulettes du ministère. Il parlait mal, mais couramment mal et dans une sorte d'incorrection éloquente et pleine de facilité. Je me gardais de l'interrompre, étant à cette époque de même qu'aujourd'hui ignorant comme un fœtus de toutes les politiques de gouvernement et même d'opposition.

Il s'animait le bon jeune homme et sa petite moustache noire se hérissait et ses yeux doux lançaient de sauvages regards. Son exaltation m'amusait...

— Un second verre ? faisait-il tout à coup dans l'haleine d'une période. -

Il pensait comme son patron. Oui, M. C..., un modéré de l'opposition, le lui disait encore ces jours derniers : " Les gouvernements qui ne sont pas décoratifs ne sont que des gouvernements éphémères. La République n'a pas de pourpre. Elle n'est pas solennelle. Elle n'éblouit pas le peuple — qui se fiche pas mal de sa fraction infinitésimale de souveraineté, etc... „

Et tandis que le jeune homme emballé me montrait les fautes du cabinet, le scandale récent des pots-de-vin, le trafic des mandats dans tel département, la boue montante — absent de sa déclamation, je ne le voyais pas autrement que penché sur ses livres, et comme dans un roman,

j'avais décidé sans appel qu'il était amoureux de la fille de son patron...

Enfin, quand il avait prédit la restauration nécessaire et prochaine :

— Je ne m'y opppse pas, disais-je. Avant la guerre, sous l'Empire, il y avait à chaque instant des petites épidémies : on nous licenciait, et puis nous avions encore un tas de congés extraordinaires...

Alors, M. Jules restait un moment ahuri devant cette boutade, et peut-être se fut-il blessé à vif s'il ne s'était rappelé que je n'étais après tout qu'un bon petit Belge...

Et nous nous levions. Devant la grille du Luxembourg, je serrais la main de M. Jules.

— A dimanche, n'est-ce pas, disait-il en riant, si M. Albert n'est pas *collé*...

Il n'ajoutait pas : " Et si vous n'êtes pas collé. „ Mais il le pensait. Car ma dissipation égalait celle d'Albert et le châtement imprévu, la *consigne*, qui fondait sur nous, sur notre joie, cinq minutes avant qu'on nous mandât au parloir, avait souvent obligé M. Jules à s'en revenir seul, tout plaintif et gémissant...



Et quand le commis fidèle avait disparu dans

le flot des passants, j'étais seul. Alors je ressentais un orgueil bizarre, un peu craintif, d'être ainsi sans guide au milieu de la ville immense, dans le tumulte des foules, devant cet impétueux fleuve de fiacres et de lourds omnibus criant sur leurs ressorts et sonnant ding, ding, ding comme des enragés !

Un moment, *potache* de quatorze ans, je restais étourdi dans l'énorme bruit du boulevard. Et bientôt, doucement, mon orgueil se dégonflait et je revenais au sentiment de la petite unité, de la monade inapercevable que je faisais là-dedans, malgré mon képi galonné, mon uniforme plein de boutons flamboyants et mes palmes d'or croisées sur mon collet droit...

Mais j'entrais dans le jardin du Luxembourg, foisonnant et tout parfumé de fleurs. Et, sous l'ombre fraîche et profonde du feuillage, au milieu des jolies bonnes jacassantes, des gros gosses rageurs, des petites garçonnnes vives et babillardes grattant avec une drôle fureur le pied des vieux arbres, je me promenais pensif et romantique.

Alors Albert et sa cousine me faisaient songeur.

*
* *

Ils s'adoraient, ces deux-là ! Albert était mon voisin d'étude et depuis longtemps il me chuchotait son amour, ses rêves d'avenir, au mépris de toutes les retenues et de tous les arrêts. Quelle jolie démençe !

Il épouserait sa cousine après le bacho.

Elle lui avait donné son portrait et il contemplait la photographie radieuse et très retouchée, à tous moments, au milieu des thèmes hérissés de barbarismes, des versions bousculées par les contre-sens !

Souvent il me passait le portrait. Ma foi, c'était une fillette charmante, cette cousine ! J'en étais devenu aussi amoureux que le cousin. Et, dans l'ivresse d'un sentimentalisme naissant, nous ne faisons plus rien ; nous nous enfonçons chaque jour davantage dans le sable mouvant d'un cancrisme invincible, sans remords.

Quand j'étais triste, j'avertissais mon voisin d'un coup de genou qui signifiait : " Dis donc, passe-moi le portrait », et il me le passait, quand j'avais frotté mes doigts !

J'admirais avec mélancolie la belle image au sel d'argent posée dans mon *Thesaurus poeticus*

entr'ouvert comme si j'étais réellement à la poursuite d'un dactyle inatteignable !...

— Ah ! si tu la connaissais, me disait Albert. Et le cruel ingénu, qui ne voyait en moi qu'un utile confident, me montrait aussi des lettres de la fillette : des phrases courtes, interjectives, taquines, joyeuses, des mots de diable, racontant la bataille de Zizim, le chat contre le chien Thug et mille folies !

Même Albert, un matin, entreprit de chanter en vers la petite bien-amée — des vers idiots et dont la bêtise s'exagérait encore sous mes corrections !

Dans une boîte cachée au fond de sa case et défendue par des Quicherat cyclopéens étaient enfermés un tas de souvenirs d'Elle : des rubans, des fleurs séchées, une mèche blonde, et jusqu'à une petite dent de lait, blanche comme une vraie perle, et qu'il se proposait de faire richement monter en épingle de cravate avec des économies toujours prochaines.

Ah ! comme cela était bête et charmant. Oui, ils s'adoraient bien, ces deux-là, et leur démençe enfantine m'obsédait vaguement. Moi, comme j'étais seul !

Eh bien, vous savez, elle seule est mariée ! Lui est encore garçon et il n'est pas amer, ni désespéré, ni mal disant des femmes du tout...

Car les passionnettes sont simplement des folles griseries de cœur qui se dissipent comme le fluide rêve, à l'éveil de la vie sérieuse et combative

La rentrée au « bahut ».

.
Ah ! le beau dimanche, quand, l'escarcelle pleine, j'éparpillais les pièces de vingt sous avec le geste auguste du semeur...

Mais il y avait le dimanche où j'étais pauvre et plus galeux de la bourse que Gringoire. Alors j'étais moins pourfendant, et comme le bohème j'eusse volontiers, surtout à l'heure où l'on dine, donné trois millions pour avoir trois francs!

Enfin, une fois il y eut un dimanche qui finit d'une manière dramatique et shakespearienne. Je frémis encore quand ce souvenir épouvantable se réveille en ma mémoire...

Un règlement du lycée ordonnait que tout collégien rentrât le soir, accompagné d'un membre de sa famille ou d'une *personne de confiance*. Règlement absurde autant que sévère et dont la sanction draconienne était les peines de retenue et de consigne.

Aussi les lycéens, surtout les étrangers que

personne ne reconduisait, devenaient le dimanche vers neuf heures des *raccrocheurs* de parents artificiels et de bonne volonté...

C'était principalement les élèves de la *Polytechnique* dont l'école était proche et qui flânaient à cette heure sur le boulevard, qu'on sollicitait pour l'obligeante reconduite. Et nul d'entre eux ne refusa jamais un pareil service aux pauvres lycéens errants.

Leur uniforme était une autorité, un prestige.

Aussi les polytechniciens *reconduiseurs* étaient toujours des frères ou des cousins et le surveillant préposé au contrôle de la rentrée, recevant le salut militaire de ces beaux jeunes hommes à la cape voltigeante, s'inclinait très flatté et ne songeait plus à vérifier de près l'audacieuse déclaration d'une parenté d'ailleurs purement élective et imaginaire.

Souvent, quand j'avais *râté* mon ami et son domestique devant la fontaine Saint-Michel, j'allais retirer mon bulletin signé par le père d'Albert et que celui-ci déposait alors dans une aubette désignée.

D'une écriture ferme et déjà illisible, je traçais sur l'exeat ces mots : " Rentré sous la conduite de son cousin. „

Puis, je raccrochais un polytechnicien.

Il me conduisait ; tout en marchant, il me ques-

tionnait gentiment, demandant dans quelle classe j'étais...

Enfin, devant le contrôle, il me serrait la main en disant d'un accent sincère, admirablement simulé :

— Allons, à dimanche, mon vieux.

Et je passais.

Un soir, comme j'étais arrivé trop tard à la fontaine, j'allai retirer mon bulletin dans l'aubette convenue, puis allumant une cigarette, je me proposai de fondre sur le premier polytechnicien qui passerait.

Je montai le boulevard. Pas de polytechnicien. Je redescendis le boulevard. Pas de polytechnicien !

Ma surprise était extrême et l'inquiétude me saisit quand je vis tout à coup qu'il était neuf heures moins cinq minutes.

— Nom d'une pipe, m'écriais-je. Ah ça, ils sont donc tous *collés* !

Cette grève de polytechniciens était étrange. Je ne fumais plus ; mon anxiété grandissait.

Alors, je résolus de me rabattre sur un bourgeois ou même une bourgeoise. C'était moins chic. Ah ! mais tant pis !

Je fouillai le boulevard. Des femmes passaient, le nez à l'évent... Elles me souriaient — Non ! celles-là, c'était pas possible !

Puis, c'était des hommes, mais des tout petits et sans *tuyau*. C'était pas des messieurs. Inutile de se tailler un cousin là-dedans...

Tout à coup, ô bonheur, j'avise un polytechnicien qui entre dans un café. Je bondis sur lui comme un jaguar...

— Hélas! mon ami, dit-il, j'ai déjà fait trois fois le voyage ce soir: le surveillant me connaît...

Neuf heures! je suis perdu.

Affolé, je me mets à courir. Je me jette dans le quartier de la Sorbonne, affreux coupe-gorge plein d'horreur et de nuit.

Soudain, dans l'obscurité profonde, j'entends des pas et je vois briller la braise vive d'un cigare.

C'est un monsieur chic! Sauvé! je m'élançai...

— Monsieur, dis-je avec angoisse au passant mystérieux, je vous prie de me reconduire au lycée...

L'inconnu ne répond pas, mais il rebrousse son chemin et m'accompagne. Je lui explique :

— Monsieur, je dirai que je suis votre cousin. Vous voulez bien... c'est parce que...

Nous arrivons. Nous franchissons la petite porte, nous sommes au contrôle...

— Dix minutes de retard, monsieur, dit le surveillant, sévère, le tambour a battu. Et vous rentrez avec...?

— Avec mon cousin...

Alors je lève la tête pour chercher un assentiment dans les yeux de mon sauveur.

Et soudain, tout mon sang s'arrête, se glace dans mes veines.

Je vois enfin l'homme qui m'a reconduit...

C'est!

C'était un nègre!!

Et le plus noir que l'Afrique ait porté dans ses flancs...

Ce nègre inoubliable me valut quinze jours d'arrêt.

Oh! la bête malédiction de Noé!

Les Statues.

A M^e EUGÈNE ROBERT.

JAI lu dans un pieux journal :

La Sacrée Congrégation des Rites vient de prendre une décision qui comblera de joie les cœurs de tous les catholiques.

On sait les demandes que depuis bien des années on a envoyées au Saint-Père pour qu'il soit fixé un jour de l'an pour célébrer la fête de Notre-Dame de Lourdes ; mais la Congrégation des Rites, à laquelle le Saint-Père avait remis l'affaire (!), l'avait toujours renvoyée avec le mot *dilata*, qui peut également signifier que la décision sera prise dans un mois ou dans dix ans. Eh bien, cette décision qui était tant désirée et si peu espérée, est enfin venue. La Congrégation des Rites a décrété, et le Pape approuvé, que l'Apparition de Notre-Dame de Lourdes soit célébrée le 11 février. Ce qui est le plus important dans cette décision, c'est que par ce décret l'Eglise reconnaît

implicitement la vérité de cette apparition et l'authenticité des miracles qui s'opèrent chaque jour dans ce sanctuaire.

Cette nouvelle doit bien réjouir un vieil aumônier de lycée, que j'ai connu jadis au temps de mes prisons. Il adorait Notre-Dame de Lourdes et prêchait souvent sur l'apparition de la Vierge blanche. Il disait que c'était le plus grand miracle du siècle.



Il s'appelait Bascude et venait de Provence.

C'était un gros, avec une énorme tête romaine ronde et rase, portée par un large cou de proconsul. Nous le nommions le père Bascule.

Parfois il apparaissait dans les cours, pendant la récréation. Alors, quittant nos parties de barre ou de mère Gigogne par déférence, nous accourions et marchions en arrière devant lui en écoutant ses paraboles enfantines. Il nous enseignait aussi des petits jeux et parfois proposait des stupides énigmes. Ainsi, il demandait : " Quel est le saint le plus pointu ? „

Tous, nous le savions, mais personne ne le disait et même nous faisons semblant de chercher. C'est que nous avons un cœur excellent. Nous sentions une grande pitié pour le bonhomme

et sa religion amusante. Alors, par un accord tacite, nous donnions tous notre langue au chat...

Et après un petit temps pendant lequel, la bouche ouverte, sa grosse face souriait lourdement, l'abbé répondait joyeux : " Hé, mais c'est saint Cloud! „

Aussitôt nous poussions un éclat de rire pénible.

Pourtant un jour, mon ami Resuche, de la *cinquième A*, impatienté, s'écria tout à coup :

— Et quel est le saint le plus *noccur*?

Devant cette question argotique, le père Bascule prit une mine sévère :

— Mon petit ami, dit l'abbé en faisant de pieux yeux blancs, je vous engage...

— Eh pardi, c'est encore saint Cloud! fit Resuche interrompant. Mais oui, puisqu'on dit : la cascade de Saint-Cloud!

Et il ricana bruyamment tout seul, en faisant une tête idiote, tandis que nous restions muets, un peu gênés de cette insolence. Puis soudain il reprit son sérieux avec cette virtuosité d'expressions diverses du mime qui fait de sa physionomie tout ce qu'il veut.

Heureusement le tambour battait. La récréation était finie. Et comme nos divisions se formaient au bas du perron, nous regardions en riant le dos penaud de l'abbé qui s'en allait ra-

pidement dans la cour entre les petits tilleuls crinolinés.

* * *

Après cette plaisanterie, le père Bascule bouda et nous tint en quarantaine. Il affecta de se prodiguer dans les autres cours moins voltairiennes. Pendant un mois nous fûmes sevrés d'énigmes. Enfin il pardonna. Un après-midi il revint nous voir. Il s'avança dans la cour lentement, avec timidité. Mais tout de suite, sans rancune, nous nous élançâmes au-devant de lui.

Il nous considéra bien un moment avec défiance; sans doute il pensait à la " cascade, „ mais il se rassura : Resuche n'était pas parmi nous, il était là-bas au " piquet „ contre un mur.

Alors l'aumônier nous dit onctueusement : — Mes chers petits amis, je viens vous porter aujourd'hui une bonne nouvelle. Vous avez vu les ministres hier matin. Ils sont venus dans vos classes. Toutes les consignes seront levées dimanche. Mais cela n'est rien. En souvenir de leur visite, ils m'ont promis de doter la chapelle, qui est bien nue, hélas! de deux grands tableaux.

Mais j'ai préféré des statues. Réjouissez-vous! Cinq statues polychromes, grandeur nature, arriveront ici la semaine prochaine. Nous aurons

un Jésus-Christ, un Saint-Joseph, un Saint-Jean-Baptiste, un Saint-Stanislas Kostka. Enfin, nous aurons une Sainte-Vierge dans une grotte, Notre-Dame de Lourdes! Oui, mes petits amis, la Sainte-Vierge, telle qu'elle apparut dans les Pyrénées à cette jeune fille dont je vous ai conté l'histoire au catéchisme — le plus grand miracle du siècle! Bientôt, mes petits amis, nous bénirons ces statues solennellement. Ce sera l'occasion d'une belle fête...

Cette nouvelle nous intéressa vivement, remplit nos conversations. Car au lycée, rien n'est gros et distrayant comme ces petits faits qui surgissent au milieu d'une vie sévère toujours pareille, et suspendent un moment la routine des pensées.

* * *

La semaine suivante les statues arrivèrent et l'abbé obtint la faveur de nous les montrer tout de suite.

Alors, pendant la récréation, le père Bascule vint chercher les élèves qu'il emmenait par groupe tumultueux de dix à la chapelle.

Comme celle-ci se trouvait à l'autre extrémité du lycée et qu'il fallait traverser un coin du parc pour l'atteindre, on pense si la visite aux statues

présentait un irrésistible attrait. Elle devenait une escapade très gaie, turbulente, une sorte de récréation... buissonnière. Quinze minutes de liberté presque !

Aussi l'on attendait avec impatience le retour de l'aumônier qui ramenait les camarades et emmenait une nouvelle équipe de contemplateurs.

Et cette expédition avait tant de charme que même les israélites, abjurant leur foi, se faufilaient dans nos groupes et partaient pour l'église.

Il y en eut parmi nous qui, trompant la police d'un pion sévère, allèrent voir les statues plusieurs fois de suite et même tout le temps. Et ce fut, comme on pense, le cas de Resuche, qui prit part à tous les voyages. Le père Bascule le voyait bien; mais il ne disait mot chaque fois qu'il le retrouvait dans une nouvelle troupe. Car Resuche était un fort mauvais sujet. L'abbé craignait ses répliques audacieuses et se souvenait toujours de cette satanée cascade de Saint-Cloud!

* * *

A mon tour je pénétrai dans la chapelle et je vis les statues. Mais tandis que l'abbé faisait le boniment, exaltait Notre-Dame de Lourdes, l'insupportable Resuche pinçait tout le monde

pour faire rire et criait très haut tout bas, dans nos cous :

— Malheur ! quelles têtes !

Dans le chœur, au dessus du tabernacle, la Vierge était debout dans sa grotte-niche. C'était cette Vierge blanche, non sans grâce, aérienne, qu'on voit partout avec sa ceinture bleue voltigeante et semée d'étoiles d'or.

Les yeux levés vers le ciel, le corps en avant, les bras lancés en arrière, elle s'offrait au Paradis et semblait attendre le " lâchez-tout „ de l'Assomption.

A gauche, c'était Jésus avec une épaisse chevelure de musicien. Il se drapait dans une robe d'un rouge violent — un rouge roastbeef — qu'il découvrait au côté gauche pour montrer un gros cœur en relief, brun comme un foie gras de Strasbourg.

A droite se tenait saint Joseph en robe bleue. Il posait une main molle sur sa poitrine et laissait tomber l'autre tout ouverte et comme découragée à côté de lui. Il avait l'air de dire : — Ma foi, je n'y comprends rien...

Puis, devant la sainte table, il y avait Jean-Baptiste demi-nu — sorte de maître baigneur chrétien — qui tenait une longue perche terminée en petite croix. Et il serrait cette gaffe contre lui très fort, comme pour se réchauffer.

Enfin, c'était l'excellent Stanislas Kostka. Celui-là avait une tête étonnante. Il la penchait un peu et faisait une grimace douloureuse sans doute à cause du parasol qu'on lui avait fiché dans la nuque sous couleur d'auréole.

Stanislas était en surplis, cravaté de l'*étole*. Et il ouvrait les bras comme le prêtre à l'autel quand il se retourne vers l'assistance et dit apparemment :

— Voyez, il n'y a pas de truc.

* * *

Le lendemain, à la récréation, Resuche apporta les statues des saints qu'il avait taillées de mémoire dans des morceaux de craie et coloriées à l'étude.

Elles étaient d'une fantaisie comique irrésistible.

Et quand le pion avait le dos tourné, Resuche montrait encore pour un sou la Vierge, cachée dans son mouchoir de poche !

Celle-là, il l'avait patiemment sculptée dans une vieille toupie. Et c'était une Vierge nouvelle — la Vierge à barbe.

CARNET DE VOYAGE



Doctor Pimley.

A ALBERT COLIN.

C'ÉTAIT un docteur singulier. Un petit homme grisonnant, trapu comme un Lapon, souple et prompt comme un clown. A cinq heures du matin il jaillissait sur le pont; et tout de suite il allait aux émigrants qui, torse nu, marsouinaient penchés au-dessus de la cuve commune.

Comme il passait derrière eux, il les claquait sur le dos furtivement et des querelles comiques éclataient parmi ces misérables. Alors, avec l'une de ses voix de ventriloque, il jetait dans la dispute quelques invectives savantes. Les torses s'empourpraient, se renversaient déjà boxeusement, quand il intervenait, les sourcils froncés, et commandait la paix.

Cependant il ne riait jamais : sa face était comme un rigide masque de gravité, fourvoyé dans les blagues d'une perpétuelle bonne humeur.

* * *

Il parlait avec une volubilité vertigineuse, torrentielle. Jamais je ne parvins à comprendre son " américain „ interjectif roulant, bondissant, rempli de mots ricochants. D'abord je partais cramponné à ses phrases, mais bientôt elles s'accéléraient, prenaient une telle vitesse que j'étais projeté loin d'elles, dans la secousse de leurs tournants brusques, dans les sauts imprévus de leurs contractions.

Quant à sa science, elle me parut extraordinairement synthétique. Il avait composé un remède unique qui les contenait tous, résumait la médecine des anciens et des modernes.

C'était une pilule universelle, allopathique et homéopathique tout à la fois, une semence qui, plantée avec soin, eût fait éclore une pharmacie complète.

Et le doctor n'était point chiche de ses pois. Dès l'aube il les jetait aux émigrants par poignées comme du maïs aux pigeons. Ils tintaient gaiement dans les poches profondes de sa redingote

galonnée. Ils en débordaient souvent sans qu'il y prit garde, et rebondissaient sur le pont comme les perles qui tombaient de l'habit de Buckingham...

Parfois il poussait son poing sous le nez des pauvres diables : " Pair ou impair, „ disait-il, et brusquement il versait une poignée de pilules dans leurs paumes.

Ainsi semées, vulgarisées, elles n'effrayaient plus personne...

Enfin, elles étaient grises pour les émigrants, argentées pour les passagers de la seconde classe et dorées pour les snobs du tillac...

Mais chez ce praticien surprenant, rien n'égalait le diagnostic.

Mandé auprès d'un passager alité, il suffisait qu'il flairât une seconde par la porte entre-bâillée l'air de la cabine ou même l'air ambiant : il savait la maladie. Vite il lançait sur elle une, deux, trois pilules. C'en était fait : Elle était tuée comme par des balles.

Il n'y eut pas un seul décès à bord. Il y eut trois naissances !

*
* * *

Dès qu'il paraissait sur le pont, un sourire éclairait les plus sombres figures. C'était le vain-

queur du spleen, la joie, la perpétuelle distraction de l'équipage qu'il étourdissait de ses gambades, de ses lazzis de paillasse.

Le soir, dans l'air dormant et rose, quand le merveilleux spectacle de l'Océan et du ciel retenait un moment rêveur, avec son sceau posé sur le bordage, même jusqu'au garçon sorti de l'écoutille pour verser les immondices dans la mer, Mister Pimley s'élançait sur le toit de la cale et faisait l'homme serpent au milieu des émigrants assemblés. Il savait tordre son corps, lier, mêler, enchevêtrer tous ses membres si bien qu'il devenait un véritable nœud. Après quoi il se démêlait et soudain passant à des exercices plus intellectuels, il improvisait une farce, des dialogues, des dialogues, qu'il se répliquait avec ses multiples voix de ventriloque.

Et les tristes émigrants riaient par-dessus leurs peines.

* * *

Il les aimait, ces misérables. Ses pitreries étaient l'aumône de sa pitié charmante et discrète.

Parmi tous, un pauvre garçon émouvait son âme. C'était un grand diable maigre, jeune encore, mais dont la figure émaciée, vieillie, disait

une longue souffrance. Ses pommettes pointaient sous la peau. Dans les fosses des joues, sur le menton pointu poussait une barbe rare, rousse, toujours souillée de saumure et de jus de cavendish. Les prunelles gonflées s'élançaient hors des orbites et semblaient sans regards.

Tous les jours, il errait sur le pont, serrant contre sa poitrine un harmonica au soufflet tendu mais muet.

C'était un dément silencieux, contemplatif. Il ne parlait à personne, sinon parfois au docteur qui le réchauffait dans sa cabine d'un coup de genièvre de Schiedam. Quant aux émigrants, il leur inspirait une vague inquiétude qui le débarrassait de leur familiarité et même de leur raillerie...

Pendant le jour il ne jouait jamais de son harmonica : il semblait composer en dedans en s'inspirant de la mer et du ciel. Mais dès que venait le soir, aux premières grisailles de crépuscule, il allait s'asseoir, fatigué d'errer, sur des cordages, et soudain, dans la flâne de l'équipage, quand le joli pétilllement des mousses de l'hélice se détachait plus joyeusement, plus perlé sur le ronflement des fortes machines, il commençait à faire miauler le vieil accordéon, dont les plaintes peu à peu s'élevaient si étranges, si sanglotantes qu'elles poignaient l'âme de tous d'une

exquise tristesse. Et les snobs et les ladies descendaient du haut pont par la raide échelle de fer, pour venir écouter cet Orphée mystérieux... posé sur une nef à vapeur!

* * *

Cependant le navire approchait de New-York. Trois jours encore et on entrerait dans l'Hudson. C'est alors qu'une fièvre extraordinaire s'empara du pauvre artiste. Lui, toujours si tranquille, et dont personne ne connaissait la voix, parlait maintenant avec force, gesticulait, faisait de grandes enjambées sur le pont comme un témoin qui mesure le terrain. Parfois il allait à l'avant s'accouder sur le beaupré et là, longuement, il regardait l'horizon dans ses mains roulées en forme de lunette.

— La terre! Où est la terre, s'écriait-il en délire.

Un soir le docteur, qui l'observait curieusement, lui dit :

— Tu cherches la terre, my fellow, eh bien tu la verras demain avant tous les autres. Je te le promets.

— Je veux voir la terre, répéta le bonhomme. Je le veux! J'en ai assez de l'eau. Oh, la terre, la terre!

Et la peur d'une navigation éternelle hantait ce cerveau détraqué.

Le lendemain matin Mister Pimley s'approcha du musicien, et tandis que les émigrants curieux les entouraient, il dit :

— Maintenant, boy, je vais te faire voir la terre.

Il lui prit les mains et les éleva jusqu'à la hauteur de ses yeux.

— Eh bien, la vois-tu, la terre, à présent! s'écria le docteur lançant une œillade aux émigrants.

Le pauvre fou tendait ses yeux si fort qu'ils semblaient montés sur pédoncules.

— Non, dit-il enfin, je ne la vois point!

— Eh bien, et ça, fit Mister Pimley en touchant ses longs ongles noirs, encore tout remplis de terre natale!

Mon Peau-Rouge.

A AUGUSTE DONS.



ÉTAIT à New-York, dans le beau mois de juin de l'année 1885.

Un soir, j'étais assis sous un vieux tulipier du Central Park, jardin merveilleux où vivent les arbres de toutes les essences et s'épanouissent les quatre-vingt mille espèces de fleurs!

Il ne faisait pas un souffle, pas une haleine dans l'air surchauffé par le terrible soleil du jour.

Un épais nuage immobile murait hermétiquement le ciel et l'on eût dit, tant la respiration devenait plus difficile, que le nuage s'abaissait lentement, compressant sur la terre la chaleur qui, ne trouvant pas d'issue, se faisait plus compacte toujours et se solidifiait presque.

Autour de moi, des myriades d'étincelles, bluettes de feu sautant de l'humus en fermentation, volaient, pizzicataient comme brindilles sèches dans l'ombre des fourrés.

Je me fusse un peu effrayé de ce phénomène fantastique, nouveau pour moi, si j'avais été seul dans le jardin mystérieux, mais à tous moments des amoureux qui revenaient du Muséum passaient sous la ramure courbue de mon tulipier.

Ils allaient lentement, sans se tenir au bras, séparant leur transpiration, silencieux, accablés, le *fellow*, s'épongeant le front, la *girl* en jupe courte, en jersey clair, maigre sans maigreur, éventant sa délicieuse figure rouge et tout alanguie...

Et des *cars*, des *araignées* qui retournaient à la ville passaient dans l'allée au grand trot des chevaux savonnés d'écume, afin de trouver dans le vent de la course une illusion de fraîcheur...

Cependant l'air se raréfiait de plus en plus, et l'atmosphère chaude devenait une force qui cherchait à broyer votre poitrine suffoquée comme dans un étau, quand un grondement d'orage se fit entendre, suivi de coups d'averse droite qui duraient deux secondes, et faisaient une longue magistrale rumeur en tombant sur les frondaisons du Park.

Aussitôt une brise passa dans les arbres et l'on respira...

* * *

C'était les dernières lueurs du crépuscule ; je me levais pour regagner la ville, quand un homme maigre, immense, s'approcha de moi et me tendit des éventails qu'il sortit de dessous son grand manteau loqueteux.

— *Five cents!* dit-il.

C'étaient des feuilles de palmier séchées dont toute la portion digitée avait été coupée, et seul restait le cœur tout plissé, bordé d'un lacet de jonc.

— *Five cents, five cents!* répéta le vendeur avec une insistance un peu impérieuse.

Une inquiétude me prenait devant cet homme que je distinguais à peine, quand un superbe éclair me montra l'équivoque marchand. A son teint bronzé, à ses yeux allongés et ses noires mèches de cheveux qui ruisselaient sur son cou, je reconnus un Indien.

Je frissonnai. Pendant une seconde l'enfantine terreur du sauvage repassa en moi.

— *Five cents!* dit encore l'homme en poussant cette fois ses feuilles de palmier dans ma poitrine.

Alors je les pris toutes sans hasarder une seule objection et tendis au Peau-Rouge un quart de dollar.

Aussitôt il porta la main à son front en signe de remerciement, et jugeant sans doute qu'il me ferait injure en rendant la moindre pièce de monnaie, il partit lentement dans la direction de la City.

Et quand il eut fait une vingtaine de pas, je marchai derrière lui, car il me parut prudent de suivre ce sauvage, afin de n'avoir pas à le rencontrer au détour d'une allée.

A la sortie du Park, je le perdis de vue.

Un orage terrible roulait maintenant sur la City. Il pleuvait des gouttes énormes qui crépitaient, rebondissaient sur le pavé comme des milliards de billes et faisaient une épaisse écume qu'on voyait à la lueur des éclairs, se souffler et monter près de la grille des égouts engorgés où se ruaient des tas de ruisseaux mugissants.

Je sautai dans un tram-car qui partait pour le Post-office...

*
* *

Une heure après, l'orage était loin : il avait cédé la place aux *elevated railways*, tonnerre ordinaire de New-York. Les étoiles brillaient entre les nuages qui fuyaient en loques vers la mer.

Et de nouveau, la ville se parfumait d'ananas et de bananes...

Car ç'a été ma première impression quand je découvris New-York, c'est qu'elle était une ville qui sentait bon partout et tant qu'elle pouvait.

Et il n'y a rien d'étonnant à cela, puisqu'elle est remplie d'une foule de petits cimetières urbains, oasis fleuris, où foisonnent les roses et les clématites, et que les tombereaux, au lieu de contenir comme à Bruxelles de la sale boue noire, débordent d'ananas, de pêches et de tous les fruits odoriférants du Sud.

Il semble qu'il y ait à New-York une compagnie de parfumage public...

J'allais dans Bawry street, quand j'eus faim et soif d'un sorbet à la neige, et de suite j'entrai dans un bar dont le tableau sincère me promettait une variété d'*ices* excessive.

Une autre impression personnelle et pénétrante, dans le tas de celles que j'ai rapportées de là-bas (et c'est même, avec mes éventails, tout ce que j'ai rapporté de New-York à ma famille, à mes amis et à mes amies), c'est le goût des Américains et des Américaines pour les sorbets. Ils en mangent tout le temps et qu'ils font bien en cela, car les crèmes du Nouveau-Monde sont plus froides et délicieuses que partout ailleurs.

Si vous allez jamais à New-York, passez-moi la familiarité de vous recommander un sorbet spécial à... — je sais qu'il a plusieurs noms que

je ne sais plus — mais demandez-le tout de même avec des gestes et je ne vous dis que ça!

Ce soir-là, mais simplement pour changer, je humais un sorbet à la fraise, tout en considérant les nombreux moulins aux ailes de gaze, ajustés au plafond de la salle, et qui tournaient, tournaient avec un petit ronflement et l'absurde illusion de chasser les mouches innombrables.

Mais ces mouches folles s'abattaient à tous moments sur les ailes légères, faisaient quelques tours rapides, puis s'envolaient, revenaient encore pour s'envoler et revenir toujours.

Une véritable fête pour les mouches, ces petits moulins. Je les entendais rire aux éclats. Elles s'invitaient. C'était comme leur petit carrousel à elles. Jamais je n'ai vu des mouches s'amuser comme ça. Elles en oubliaient l'humanité.

Et j'admiraais comme décidément les Américains étaient pratiques d'utiliser ainsi les courants d'air pour distraire les mouches de leurs piqûres, quand un grand homme, maigre et farouche, entra dans la salle. Aussitôt je reconnus le Peau-Rouge, marchand d'éventails.



Il s'assit en face de moi, à une table voisine, et

commanda un immense verre de whisky qu'il but à petites gorgées. Je pus l'examiner à loisir.

Il portait un *feutre* roux, d'où ruisselaient sur ses épaules des cheveux noirs, rudes, sans reflet. Les yeux à la prunelle immobile, irréfléchissante, s'allongeaient sous la forte broussaille des sourcils noirs. Quant au nez, il semblait avoir été aplati, écrasé contre la face rougeâtre.

Sur ses joues hâves, creuses, poussaient quelques touffes de barbe et sous les rares crins de moustache, sa large bouche entr'ouverte et dont les épaisses lèvres avaient ce ton brunâtre des vieilles chrysalides, montraient de longues dents aiguës. Le menton était glabre et pointu.

Tête inquiétante et sinistre, et telle je me figurai celle du Grand Chacal.

Je me perdais en réflexions attendries sur ce pauvre scalpeur déchu, vêtu de trous, quand soudain il ferma les yeux et sa tête s'abattit sur ses bras dans un sommeil foudroyant.

Il dormait ainsi depuis quelques minutes, quand le patron du bar fit signe à l'un des garçons de réveiller le dormeur.

Le garçon s'approcha du Peau-Rouge et le toucha à l'épaule.

L'homme ne s'éveilla pas.

Alors le boy le secoua rudement de ses deux mains en criant : *Man! man!*



Mais l'Indien dormait toujours. Surpris, le garçon fit une pause; puis de nouveau il appliqua ses mains sur le cou du sauvage, et prenant un élan il l'agita pendant près d'une minute avec une violence sans pareille, comme exaspérée.

Mais l'homme restait inerte et ne bougeait non plus que s'il était mort.

Stupéfait, le garçon se retourna et adressa au patron un geste de découragement.

Alors, le maître du bar, un gentleman hercule, haussa les épaules de pitié et, quittant le comptoir, il s'avança vers le dormeur, avec dignité.

A son tour, il enfonça ses mains énormes dans les épaules du sauvage et, l'ébranlant, il le secoua avec une froide frénésie.

L'homme ne se réveilla point : il était tombé au fond d'un sommeil dont il était impossible de le tirer.

Devant l'inutilité d'un tel effort, le patron se recula et, sans que son visage trahît la moindre surprise, il considéra un moment ce client inconcevable.

Puis froidement il alla au comptoir. Je pensais qu'il laissait l'homme à son sommeil magique, quand il s'en revint avec un gros morceau de glace, qu'il cala avec précision sur la nuque du sauvage. Puis, sans répondre aux sourires des consommateurs égayés par cette trouvaille,

il retourna au bar, continua de servir ses nouveaux clients et parut ne pas même s'occuper du résultat de son stratagème.

Cependant le morceau de glace fondait sur la nuque du dormeur, et je surveillais ce phénomène avec la vague anxiété d'un saisissement, quand soudain le Peau-Rouge bondit, poussa un rugissement terrible et s'enfuit par la porte ouverte.

Il n'avait pas payé son verre de whisky...

Et comme le garçon lancé à sa poursuite, revenait essoufflé en disant l'inutilité de sa course, je pensais que le sommeil du sauvage était peut-être simulé et que ce fils de la Prairie avait voulu me montrer que si les Indiens vaincus ont perdu leur noblesse et leur sobriété, le Grand Esprit leur permet encore quelquefois de triompher par la ruse des intrompables Yankees...

Un cimetière.

A Madame ALBERT SIMON.

LES fossoyeurs s'en vont. La faveur est aux maçons qui font les petites catacombes.

Dans les logettes bétonnées et hermétiques des cryptes, les morts peuvent maintenant faire de vieux os sans exciter la crainte des vivants. Sépulture transitionnelle entre l'inhumation et la crémation prochaine. C'est déjà le four, mais le four sans feu.

Plus d'ifs, ni de saules romantiques. Plus de perles, plus de fleurs. Des plaques de marbre où sont gravés un numéro, un nom et une date. Cela fait comme des casiers où les morts prennent des airs d'abonnés, de phalanstériens.

L'impression de ces cryptes, sans être gaie,

n'est point si funèbre. Un dortoir, mais un dortoir silencieux où la consigne est de ne pas ronfler.

Aujourd'hui la mode commence de couvrir ces caves d'une élégante serre dont rêsplendissent les vitres joyeuses au milieu des froides pierres et des lourds mausolées.

Il y a les " cryptes d'hiver! „

L'effroi de la mort s'apaise dans le sentiment de cette grande confortabilité. Les cimetières s'égaient.

*
* * *

Pourtant, quel que soit le progressif attrait de nos cimetières, jamais nous ne saurons atteindre à la gaité du fameux Campo Santo de Milan.

Je m'y promenais cet été par un après-midi de beau soleil. Sous l'ombre des quinconces j'allais comme dans un charmant parc. Et de tous côtés, au-dessus les tombes, des tas de bustes souriants et cocasses apparaissaient, se fichant de la mort.

Comme je m'engageais dans une petite allée latérale, je me trouvai tout à coup en face d'un vieux monsieur huché sur une colonnette. Il sourit avec embarras, visiblement gêné d'être surpris dans son petit exercice. Alors j'examinai

avec stupeur ce vieillard plein d'équilibre. Il était vêtu d'une longue redingote entr'ouverte qui laissait apercevoir un gilet à fleurs au milieu duquel s'agrafait une grosse chaîne de montre à pendeloques. Sous son col droit irréprochablement blanc et cassé, descendait une large cravate piquée d'une épingle à forte tête. Tout le poids du corps portait sur une élégante canne qu'il tenait dans sa main droite. Et de sa main gauche fermée, ramenée à la hanche, sortaient des doigts de gants dessous un cigare à longue cendre maintenu entre deux phalanges.

Sa figure falote avait une intensité de bonne humeur incroyable, d'une parfaite inconvenance en ces lieux. Ce monsieur s'en allait diner en ville...

Malheureusement, il était en marbre.

Après cela, j'oubliai complètement que j'étais dans une nécropole. Un rire me prit, un irrésistible rire qui retrouvait des élans, s'alimentait sans cesse à chaque statue nouvelle — comme dans un salon triennal.

Jamais je n'avais vu de telles bouffonneries funèbres. C'était le galvaudage du marbre, le plus haut comique atteint par le Carrare!

Je m'exhortais à la convenance du calme, quand je tombai tout à coup dans un cénacle de bustes de vieilles duègnes minaudantes dont la

tête était couverte de dentelles espagnoles et de résilles d'un travail excessivement délicat. Non ! Au même moment, dans un bosquet voisin, je surprenais sur un escalier, une blanche jeune fille qui s'apprêtait à ouvrir la porte d'un petit mausolée. Mais sur le dernier degré, prise de timidité, elle restait indécise, la main sur le bouton de la porte, dans une attitude contrainte et saisie que l'artiste avait exprimée avec une réelle chance. Il y avait quelqu'un...

Non loin de ce petit mausolée de nécessité, je vis encore un vieux grand-père assis dans un large fauteuil et qui donnait une vague bénédiction à trois jeunes femmes agenouillées, sanglotant la figure dans les mains. La douleur leur retournait un peu les jupes, ce qui avait permis au statuaire de montrer les dentelles absolument différentes de leurs balayeuses !

Plus j'allais et les chefs-d'œuvre se multipliaient. Parfois leurs proportions étaient colossales. C'est ainsi que, sur un monument énorme, je comptai jusqu'à huit personnes pathétiques qui jouaient l'émouvante scène des derniers moments d'une vieille dame pleine de " crolles ! „

*
*
*

Je commençais à me sentir sérieusement mal

à l'aise devant ces extravagances, une toux violente me déchirait la gorge, quand j'apparus tout à coup dans une sorte de clairière immense, toute vibrante de soleil. Deux grands parterres la divisaient, bordés de gazon et de petits échalliers, où s'enroulaient des églantiers pleins de fleurs.

Et dans les parterres, plantées très près l'une de l'autre dans la méthode et la symétrie d'une culture maraîchère, il y avait d'innombrables rangées de petites croix blanches toutes pareilles.

Comme je m'arrêtais surpris d'une telle simplicité inattendue, je lus sur une plaquette de fer piquée dans la terre ratissée, un nom. Mais quel adorable nom!

Alors, dans le soudain frisson d'une inexprimable tristesse, le jardin me sembla comme purifié de ses déjections de marbre. Toute sa débauche, tout son rut de luxe frénétique était fini. Une idée exquise venait de racheter toutes ses hontes...

Car, sur l'étiquette du parterre de petites croix blanches, parfumées d'églantine, il y avait seulement ce nom :

— *Bambini*.

CONTES BRUXELLOIS



Sous les toits.

A GEORGES MASSET.

COMME la belle M^{lle} Puyseleer — une fille sans cœur — n'entendait pas ses profonds soupirs et ne voyait ses yeux brillants de larmes, Philippe pensa que c'était bête de souffrir comme ça et qu'il était temps d'interrompre une existence absurde où les pointes aigües de l'humiliation et de la jalousie n'avaient jamais cessé, une seule heure, de le blesser intolérablement.

Alors il décida — car son imagination était aussi peu moderne que son cœur — qu'il se pendrait le dimanche suivant dans le grenier, quand sonnerait la vieille cloche des Riches-Claires.

Il donnait ses huit jours à la vie.

Aussitôt, il gravit la petite échelle qui menait

sous le toit, car il voulait tout de suite éprouver la solidité du gibet pour mourir en toute sécurité.

Il se suspendit à la grosse poutre transversale qui gémit; mais elle était résistante : il fit dessus quelques " rétablissements „ impeccables, que lui eussent enviés les frères Zemganno.

Puis il y attacha une forte corde.

Et comme il frottait ses mains toutes souillées par la noire poussière, il considéra un moment la bonne vieille poutre autour de laquelle, quand il était un petit enfant heureux et gâté, il avait attaché, " en cachette „ de ses parents, tant d'escarpolettes prohibées!

Et sa jeunesse passait devant lui. Déjà il récapitulait toute sa vie.

— Halte-là, fit-il, c'est trop tôt : je ne meurs tout de même que dimanche...

* * *

Alors il souleva la petite fenêtre à tabatière et regarda la ville immense dont un clair et doux soleil d'avril baignait les innombrables toits roses. Et il lui sembla que jamais il n'avait vu un si beau spectacle.

Une harmonieuse rumeur montait de la ville. Des fumées blanches s'élevaient lentement vers

le ciel bleu. De grêles arbres, jaillissant au-dessus des maisons, balançaient leurs têtes poudrées de vert, où les sombres nids de ramiers, apparents tout l'hiver, maintenant se cachaient pour la couvée prochaine. Et dans un jardin proche, des marronniers faisaient miroiter à la bienfaisante lumière leurs gros boutons confits.

Sur quelques toits, des lucarnes sous l'oblique rayon du soleil brillaient comme des diamants, et Philippe, qui regardait ces crachats du soleil, pensait : " Tiens, voilà quelque chose que les littérateurs n'oublient jamais de fourrer dans leurs descriptions... „

Cependant Philippe était devenu très calme, et il lui parut que les plaies vives de son âme ne lui cuisaient plus aussi fort. Il se demandait maintenant s'il était vraiment si triste que cela. Il ne retrouvait plus son désespoir.

Il s'étonna de penser à M^{lle} Puyselaer sans le plus petit bond de cœur...

— Voilà, dit-il, ce que c'est que de prendre une résolution.

Et il avait un grand respect de lui-même.

* * *

Cependant il ne se lassait pas d'admirer la lumière d'or sous le ciel splendide.

— Ah! dit-il avec une ironie rêveuse, comme il fera bon à la campagne “ dans une quinzaine de jours „!

A ce moment la fenêtre d'une maison voisine s'ouvrit et parut une belle jeune fille dont les cheveux noirs tombaient en boucles magnifiques sur son corsage rose.

Elle tenait à la main une petite cruche qu'elle inclina doucement; et l'eau s'épancha sur trois pots de grès dans lesquels il ne poussait absolument rien du tout.

Comme elle relevait la tête, elle aperçut Philippe obliquement encadré dans sa lucarne et qui la regardait avec extase.

La petite jardinière sourit au jeune homme et disparut.

Alors Philippe transporté, ivre d'un subit bonheur, laissa retomber la fenêtre à tabatière dont les vitres ruisselèrent en éclats, et s'élançant sur la corde fatale, il s'y balança comme un singe, un singe heureux!

Puis quatre à quatre il dégringola l'escalier et courut dans la ville.

Il avait envie d'arrêter tous les passants pour leur dire : “ Vous savez, je me fiche pas mal de M^{lle} Puyselaer! „

Et quand le soir, dans le salon de M^{me} Meulemans, il se permit d'éclater de rire au beau

milieu d'une stupide romance que chantait M^{lle} Puyseleer avec un sentiment excessif, en roulant des yeux de poisson bouilli, ce fut un scandale énorme. Et M^{me} Meulemans, terrible en face d'une telle offense, mit à la porte Philippe toujours pouffant de rire, tandis que M^{lle} Puyseleer, stupéfaite devant la moquerie subite de son esclave révolté, sortait du salon pour entrer dans une crise de nerfs!

* * *

Cependant Philippe et sa voisine s'aimaient de loin — ce qui est une durable façon de s'aimer.

Tous deux passaient maintenant des journées entières à leur lucarne.

Pour appeler la petite jardinière, le jeune homme soufflait un hallali dans un cor de chasse. Car il était sur cet instrument de la force de Roland à Roncevaux. Et Léocadie — ainsi se nommait la jeune fille, première essayeuse chez M^{me} Van Cleemputte — ne restait jamais sourde à cet appel.

Un soir que Philippe "soupirait", une brillante fanfare de chasse qui était précisément la sonnerie de Siegfried dans la forêt, il entendit frapper contre le mur du grenier des coups furieux, et une voix exaspérée cria :

— Assez pour l'amour du ciel! Assez!

C'était la voix de M. Zwintibold, un vieux professeur de mathématiques, qui cherchait un nouveau carré de l'hypothénuse.

— Zut! cria Philippe.

Et comme la fenêtre de sa voisine restait noire, il sonna du cor de nouveau et de toute son âme.

Cette musique était terrible. Elle déchirait l'air, se frappait contre les murs qui la renvoyaient en éclats formidables. Tous les habitants du quartier pensaient que c'était le jugement dernier...

Et maintenant M. Zwintibold jurait en tapant des poings sur son tableau noir.

Cependant la fenêtre de Léocadie ne s'éclairait pas.

Alors Philippe souffla avec un redoublement d'énergie et des plâtras se détachaient des maisons et des tuiles tombaient dans les cours.

Tout à coup le jeune homme, épuisé, s'affaissa sur son olifant qu'il aplatit comme une figue.

* * *

A quelque temps de là, Philippe comparaisait devant le juge de paix, sous la prévention de tapage nocturne.

Le vieux professeur de mathématiques déposa contre lui avec un acharnement sans pareil, si bien que le jeune homme fut condamné à vingt-sept francs d'amende.

Il sortait de l'audience, triste et pensif, car il n'avait point revu sa petite voisine, quand dans le couloir une belle demoiselle parut devant lui.

— C'est moi, Cadie! elle s'écria.

Alors tous deux, ivres de joie, se plongèrent dans les bras l'un de l'autre!

— Ah! dit la jeune fille en pleurant, c'est moi qui t'ai fait condamner! Vois-tu, l'autre soir j'étais à la kermesse de Dieghem!

— Va, répondit Philippe, en buvant ses larmes, je suis bien heureux! Cette condamnation absurde et la haine d'un vieux professeur de mathématiques ne sauraient m'atteindre. Car maintenant que tu m'aimes, je suis le disciple du philosophe chinois : *Ye-men-fou!*...

Le désespoir du peintre.

DEPUIS six mois, Tist Uyttebroek, le jeune et déjà célèbre peintre forain qui dans ses toiles attractives — grosses femmes, batailles, inquisitions — sait être tour à tour, et même tout à la fois, Rubens, Delacroix ou Goya dès qu'il veut, Tist Uyttebroek était triste et ne peignait plus guère.

L'art ne soutenait plus son âme défaillante. L'inspiration le quittait. Sa brosse jadis emballée, morne maintenant, s'alentissait sur les panneaux et brossait comme pour l'amour de Dieu! Il ne savait plus "attraper" les grosses femmes que malgré lui il faisait presque graciles et fluettes comme de vieilles Anglaises.

Certes, cela était encore et toujours de l'art, mais un art moins sain, moins robuste — une

autre manière — que la foule dédaignait ou ne voyait pas.

Quel profond chagrin venait ainsi troubler la vie d'un artiste si longtemps heureux et plein de commandes ?

Tist aimait, il aimait Rosette, Rosette la petite saltimbanque qu'il n'avait pu obtenir d'un père intéressé et barbare.

Et depuis six mois Rosette était loin, bien loin, tout au fond de la France, suivant la fortune d'un petit cirque ambulante.



D'abord, elle avait écrit de Bordeaux, de Toulouse, de Carcassonne et de bien d'autres villes encore, des lettres gaies et charmantes, mais qui jetaient le jeune homme dans une transe indicible. Car toutes presque se terminaient ainsi :

“ Mon père est meilleur pour moi. Je me porte très bien, mais hier j'ai failli me casser une jambe comme je sautais de mon cheval... „

Ou bien :

“ Ça ne va pas mal. Tu sais; je fais maintenant des exercices dans l'air. Je rapporte plus comme ça. Mais je ne suis pas encore très forte. Hier, à la représentation du soir, j'ai manqué le trapèze volant, je suis tombée dans le filet. J'ai rebondi

et pouf! sur la piste! Je tiens mon bras dans une écharpe. Ça me fait très mal; mais ça n'est rien, disent les écuyers. Je recommence demain soir... »

— Aïe aïe aïe! s'écriait le douloureux Tist en couvrant ces lettres de baisers et de larmes.

Et puis, plus une seule nouvelle de Rosette... Depuis deux mois Tist ignorait le destin de son amie et son cœur grossissait.

— Pour sûr, elle est morte, disait-il. Elle a triboulé en bas de son trapèze! Pauvre Rosette!

Et il ne mangeait plus et devenait bien maigre. Enfin, il ne sut plus vivre dans l'angoisse de l'incertitude. Et un soir il dit à sa bonne vieille mère qu'il allait partir à la recherche de l'errante amoureuse.

Et la bonne vieille femme qui était toute saisie, le retint par ces douces paroles :

— Mon fils, ô mon Tisteque, ne partez pas encore. Elle reviendra Rosette, et peut-être en ce moment elle revient... Attendez seulement jusqu'à la foire prochaine...

Et Tist poussa un gros soupir.

— J'attendrai, dit-il.



Cependant, c'était la foire de Saint-Josse-ten-

Noode, pleine de carrousels, de friture et de musiques à vapeur.

Et Tist dit à sa mère :

— Tu vois bien, Matje, elle n'est pas revenue. Je pars maintenant.

Et sa mère lui répondit : " Pars seulement, fisque... „ Et toute triste elle monta dans la chambre de son cher fils pour préparer le grand sac de voyage. " Och arm! och arm! „ faisait-elle en rangeant les chemises de flanelle...

Et Tist sortit de la maison, attendant l'heure de se coucher.

C'était le soir ; la lune brillait fort et le lac de Saint-Josse-ten-Noode était tout bleu. Et Tist regardait les cygnes blancs voguer doucement, et il écoutait aussi les petits oiseaux réveillés qui poussaient des petits cris dans les massifs...

Mais non loin de là bruysait la foire étincelante. Et Tist, dont le cœur songeait, fut pris tout à coup du désir de revoir au long des baraques, ces toiles magnifiques qu'il avait brossées jadis dans la force de son talent et la juvénile gaité de sa vie.

Alors il se dirigea vers les grosses musiques.

Bientôt il s'arrêta devant le Grand Théâtre des Athlètes du Midi pour lequel, s'inspirant des jeux olympiques, il avait jadis exécuté deux compositions violentes et superbes.

Tandis qu'il admirait ces muscles, ces biceps sincères et ces couleurs brillantes que le temps et les voyages n'avaient su ternir encore, un clown soulevant une draperie, le héla amicalement du haut de l'estrade :

— Hé, c'est vous, Tiste! Venez donc, la représentation est commencée.

*
* *

Alors le peintre gravit les marches de l'estrade et parut dans la baraque remplie de spectateurs silencieux.

Et tout à coup il devint tout pâle, voyant paraître sur la scène une jeune Manola chargée de colliers.

Et la jeune fille envoya des baisers au public. Puis se posant contre un décor, elle étendit ses jolis bras en croix et se tint immobile dans une attitude martyre.

Alors bondit un affreux nègre qui jonglait avec une multitude de couteaux qui scintillaient comme des ablettes et tout à coup il se retourna, visa la petite Manola et d'affilée, vite comme l'éclair, il lança les couteaux qui se fichaient tous vibrants dans le portant, près des oreilles, sous les aisselles et entre tous les doigts écartés de la jeune fille.

Cependant les furieuses *schuif-trompettes* couvraient les cris d'effroi de la foule.

Soudain la musique cessa. Alors le nègre tira de sa ceinture un navaja et montra par gestes qu'il entreprenait de le ficher juste dans le peigne ajouré posé sur la noire chevelure de la petite Manola impassible. Il se plaça. Et sa figure devint grave et sérieuse. Il relevait un peu la manche brune de son maillot, et déjà il balançait son bras recourbé quand un homme fonça sur lui, le jeta dans les spectateurs et courant à la jeune fille, arracha tous les couteaux en criant :

— C'est toi! C'est toi!

Et il l'enlevait et l'étouffait presque contre sa poitrine, quand il tomba assommé par toute une troupe de pitres et de vociférantes femmes en jupes de gaze!

Et dans la baraque le public terrifié se levait, se ruait à la sortie en jetant des cris sauvages.

* * *

Il y a quelques jours, Tist Uyttebroek, encore tout boitant et perclus, comparaisait devant le juge de paix de Saint-Josse-ten-Noode sous l'inculpation improbable de blessures volontaires et d'ivresse!

Ainsi les parquets vulgaires jugent, transfor-

ment et dénouent les plus touchantes histoires d'amour!

Mais Tist a été acquitté.

Hélas! que lui fait aujourd'hui cette bonne clémence? Rosette est mariée, mariée à un clown!

Tous les couteaux de la jalousie sont fichés dans le cœur de Tist.

Il dit qu'il veut tuer son odieux rival.

Mais je le prie de se consoler. Ami, devenez saltimbanque pour voir!

Un clown chasse l'autre...

Le marchand de pommes de terre frites.

A M^e SAM WIENER.

L était venu de France après la guerre avec quelques sous et une grande idée; il se fit marchand de pommes de terre en robe de chambre...

Et le soir, par les rues sombres, il allait balançant une forte gamelle de zinc à réchaud ajouré, d'où s'envolaient dans le vent noir, dansantes et follettes, les fines étincelles des braises.

Des gens l'arrêtaient; alors, déposant son poêle mobile, il en soulevait le couvercle d'où partaient les vapeurs odorantes, et prenant les belles pommes chaudes en peau nette et brune comme des cigares *claro*, il les présentait à la pratique d'un air bon enfant.

Puis dans la poche — la poche de sarrigue — de son grand tablier de coutil, il laissait tomber les petites *cens* aux notes claires.

Il poursuivait sa route, entrait dans les grands estaminets comme chez lui, *faisait* ses tables, s'attardait un moment au comptoir, se permettant un *streep* ou une *goutte*, causait gaiement avec la grosse mère assise derrière les points d'exclamation de ses pompes...

Enfin, après un bonsoir, il passait devant la marchande de crabes et d'œufs durs, et blagueur, il décochait à la bonne femme somnolente, accroupie devant son panier un trait drôle mais sans nulle méchanceté, et où n'entrait pas cette hostilité engueuleuse de deux concurrences qui se rencontrent.

Et il avait bon cœur le marchand. Parfois, en hiver surtout, il donnait pour rien et par plaisir des pommes de terre aux petits gosses pauvres qui le suivaient, émerveillés de ce feu qu'il promenait, et se bousculant comme des petits tritons joueurs dans le sillage odorant et tiède de la mystérieuse cuisine...



Un soir, comme il rentrait dans sa petite chambre, il dit :

— Mais je suis riche à présent ! Pourquoi pas ? ...

C'était un projet depuis des mois vaguement caressé : il voulait s'élever, faire de la friture modèle, de la friture *en ballade*.

C'était comme une vocation qui l'entraînait et il pensait que la fortune était là, dans cette friture de *plein air*...

Et la semaine suivante, il acheta une charrette et un gros chien jaune, très fort mais très doux, et qui tout de suite fut son meilleur ami.

Maintenant tous les trois, l'homme, le chien et la charrette — une petite charrette légère, aux stores rayés et claquants, avec une pelure de toit d'où sortait une cheminette fumeuse — partaient le soir pour des carrefours de la ville où ils stationnaient de longues heures.

Le marchand n'allait plus à la clientèle. Il l'attendait paisible, et nombreux les chalands venaient à lui.

Ses pommes étaient un délice et puis l'homme était aimable, toujours gai, dans la confiance obstinée de sa chance.

Et ses belles moustaches guerrières (elles avaient vu le feu en 1870), sa bonne physionomie ouverte et rieuse, un peu hâlée déjà par le compagnonnage du poêle et des vapeurs des graisses, inspiraient une prompte sympathie.

Les petites ouvrières *en cheveux* descendues

des ateliers, furtives, venaient acheter les pommes de terre dorées qu'il puisait avec l'égouttoir dans la marmite et versait dans des cornets de papier, gracieusement tendus après un vigoureux coup de *saupoudroir* au sel.

Et les petits *trottins*, oublieux de la patronne, s'attardaient à deviser avec le bon marchand demi-assis sur un bras de la charrette obscurément éclairée d'un falot, tandis que sous le poêle ronflant, au chant des gloussantes graisses, dormait, vautre de long, Tom, le grand chien jaune.

Puis tous trois, très tard, ils s'en revenaient dans la nuit...



Un soir d'hiver qu'il tombait de gros flocons, le marchand fumait sa pipe sous l'auvent de sa boutique roulante à l'ancre place de la Chapelle, quand une femme, tenant en ses bras un petit enfant emmailloté et traînant un môme accroché à sa jupe, s'arrêta devant lui.

— Monsieur, dit-elle suppliante, mon mari m'a chassée. Nous n'avons pas mangé depuis hier. Je n'ai pas osé me rendre à l'asile. Ayez pitié, donnez c'est pour les petits...

Alors l'homme déposa sa pipe.

— Bien vrai? dit-il simplement. Mais il n'attend pas la réponse et enlevant le même engourdi dans ses bras, il le déposa à côté de la chaude marmite.

— Tiens, lui dit-il en mettant sur ses genoux un grand cornet rempli, mange. Eh! vous, la mère, approchez donc un peu du poêle avec le gosse et régalez-vous. C'est moi que je paye... Hein, la fumée ne vous dérange pas, je continue la bouffarde!...

La femme dit son histoire, cette banale histoire, toujours même, à l'impitoyable recommencement, le perpétuel drame du ménage du pauvre — que les riches ne savent pas, et qu'un rare fait divers enregistre quelquefois en trois lignes indifférentes... Abandonnés!

Et quand elle eut terminé son récit :

— Nom de Dieu! marmotta le marchand, y a de sales types!

Un moment il parut réfléchir, puis soudain il s'écria :

— Eh bien, voulez-vous, je vous emmène tous les trois ce soir. C'est dit? Allons, montez, la femme, assoyez-vous. Ah dame, c'est pas un huit-ressorts! Mais ça vaut mieux que marcher dans la neige!

Et quand elle fut installée avec les deux petiots serrés contre elle :

— Debout, Tom ! cria le marchand en attrapant les deux bras de la voiture.

Une poussée, et la charrette, plus lourde, partit dans la neige, aux abois joyeux du grand chien qui tirait de toutes ses forces...

*
* * *

Il les aima ces petits qu'il avait adoptés, et tout de suite comme s'ils eussent été siens. Et leur mère devint sa compagne.

Cependant les affaires allaient à merveille. Elles s'étendaient et bientôt le marchand se trouva commander à quatre voitures qui roulaient dispensant les pommes de terre frites aux quatre coins de Bruxelles !

Lui, surveillait ses garçons ; la femme tenait des livres ! faisait le ménage, tandis que deux enfants blonds, heureux, pleins de santé, jouaient tout le jour.

C'était le bonheur.

Et voilà qu'une nuit, comme le marchand venait de rentrer, on frappa tout à coup à la porte de sa chambre.

— Ouvrez, au nom de la loi !

*

— Messieurs, disait aux juges le bon marchand,

quand il comparut l'autre jour devant le tribunal correctionnel, faites ce que vous voudrez. Mais je vous dis que jamais je ne pourrai vivre sans elle et les petits...

Trois mois de prison...

Le châtimeut de M^{me} Keuterings.

A EUGÈNE DEMOLDER.

DEPUIS deux heures, enfermée dans son cabinet de toilette, la belle mais grosse M^{me} Keuterings s'ébouriffait et se débouriffait devant sa glace tryptique, à la recherche exaspérée d'une coiffure suggestive et moderne, quand M. Keuterings cria dans l'escalier :

— Mais allons donc, Clémence, dépêchez-vous, nous manquerons le convoi!

Alors Clémence s'affola et jetant le peigne :

— Tant pis, dit-elle avec rage, je laisse mes cheveux comme ça.

Elle était " en jupons „ et devait s'habiller. Dans son agitation elle ne savait plus " par où commencer. „

Elle passait sa robe, quand elle s'aperçut que ses bottines n'étaient pas lacées. Aussitôt elle posa le pied droit sur une chaise. Mais tout à coup un ferret sauta et le lacet refusa obstinément de s'engager dans l'œillet.

Penchée, la figure contractée et pleurante de sueur, elle s'acharnait à cette besogne impossible — car un lacet sans ferret est plus indomptable que tous les zèbres et il ne passera pas, en dépit des plus féroces tortillements, là où il a décidé de ne pas passer — quand elle s'écria avec exaltation :

— Et mon corset! Jésus Maria! J'allais oublier mon corset!

Vite elle abandonna ses bottines maudites, rejeta sa robe par-dessus la tête et saisissant sa cuirasse elle l'appliqua sur son torse robuste.

Puis, les "pattes", dans chaque main, elle imprima au corset des glissements de gauche à droite et de droite à gauche, afin d'agrafer le busc.

Elle dépensait dans cet ajustage une force excessive, se rentrait tant qu'elle pouvait, se travaillait à diminuer son volume — car il est parfois bien plus difficile de se faire moins grosse que le bœuf — quand la voix de M. Keuterings retentit de nouveau :

— Voyons, Clémence, est-ce pour aujourd'hui

ou pour demain? Est-ce que vous êtes prête maintenant? Ça n'est " qu'à même „ pas permis, c'est toujours la même chose avec vous!

Cette fois elle ouvrit la porte et lança dans l'escalier ces mots — éternel mensonge du retard:

— J'arrive, j'arrive!

Il n'y avait plus de temps à perdre. Le dos contre le mur, elle fit un effort puissant, désespéré. D'une secousse énergique elle rapprocha les baleines initiales et fixa le busc.

— Ouf! s'écria M^{me} Keuterings en poussant un soupir énorme, et comme elle pinçait dans son dos les cordes de soie du corset, elles firent entendre un son sec et strident de guitare, toute une gamme pizzicatée, tant elles étaient arrivées au paroxysme de la tension.

Alors vite, elle voulut passer sa robe, mais elle ne pouvait plus lever les bras! Pour gagner du temps, elle voulut retourner à ses bottines. Mais elle ne pouvait plus se baisser!

Le busc était toujours là! Il la tenait sous son bec implacable.

Dans cette extrémité, Clémence ouvrit la porte et cria avec impatience :

— Auguste, mais venez donc m'aider!

Aussitôt M. Keuterings entra très agité.

— Mais, ma bonne, pour sûr nous allons manquer le convoi!

— Passez-moi ma robe, et lacez mes bottines!
commanda sa femme.

Auguste obéit. Cinq minutes après M^{me} Keuterings luisait dans sa robe de soie noire.

— Maintenant mon chapeau!

Et sur sa grosse tête épanouie, elle se fit appliquer un soupçon de chapeau, un de ces petits chapeaux à la mode qui sont une simple couronne de tulle noire étoilée de marguerites au milieu de laquelle apparaît le chignon — un chapeau percé!

Puis s'étant regardée dans la glace, elle épancha vivement sur ses mouchoirs des flacons de parfum.

— Voilà, je suis prête, dit-elle en mettant ses gants.

Cependant, Auguste examinait sa femme avec inquiétude. Jamais elle ne lui avait semblé si mince et bien prise.

Enfin, il se hasarda :

— Clémence, dit-il, est-ce que vous n'êtes pas un peu serrée?

— Moi, mon ami, serrée! Mais je nage, je flotte dans mon corset! C'est comme si je n'en avais pas! Partons.

Et ils partirent.

II

M. et M^{me} Keuterings s'en allaient à Rixensart, pour les noces du fils cadet de M. Van Poppel, le petit Théodore, qui épousait M^{lle} Adèle Spineux. Car M^{me} Keuterings, née Van Poppel, était la *propre* cousine germaine du futur...

A la gare du Luxembourg ils retrouvèrent les "connaissances", invitées comme eux au repas de fête.

C'était le jeune Fernand Mosselman, surnuméraire au ministère des finances et diseur de chansonnettes; M. et M^{me} Moens, épiciers; M. et M^{me} Rampelbergh, poëliers-serruriers; M. et M^{me} Timmermans, droguistes.

Toutes ces dames, hors l'élégante M^{me} Keuterings, ruisselaient de chaînes, de croix, de boucles d'oreilles, et se drapaient dans de longs châles des Indes. Et sur la tête elles avaient posé des chapeaux à fleurs très légers et très simples — quelque chose comme tout le massif de rhododendrons de l'avenue Louise!

Quant aux hommes, ils étaient coiffés d'un chapeau buse et revêtus d'une redingote de drap noir, Fernand excepté, qui était en frac — dont les pans sortaient de son court pardessus clair — et portait un chapeau gibus. Et M. Rampel-

bergh et M. Timmermans tenaient d'une manière solennelle un gros bouquet entouré de dentelles en papier.

En se complimentant les invités joyeux envahirent un compartiment de seconde classe.

M^{me} Keuterings surtout rayonnait, car elle sentait qu'elle était " la mieux mise „. Sûre de sa distinction suprême, elle s'agitait, s'étourdissait, s'épanchait en trésors d'affabilité coquette envers tout le monde, quand on vit accourir, sauter sur la voie libre la pimpante et rieuse M^{me} Posenæer, suivie de son mari qui balançait un énorme bouquet blanc, comme une cloche, et criait :

— Charlotte! attention, attention!

C'était les derniers invités.

Aussitôt le jeune Fernand se jeta à la portière ouverte :

— Vite, par ici, madame, il y a encore une place!

Il tendit la main à la jeune femme qui s'élança légèrement dans la voiture, tandis que M. Posenæer escaladait un compartiment voisin.

La locomotive siffla et le train démarra.

— Il était temps, s'écria M^{me} Posenæer hâlante. Et elle salua gaiement tous ses compagnons.

Elle était charmante, M^{me} Posenæer, et d'une riante fraîcheur dans sa jolie robe de foulard

crème très ouverte, ceinturée de soie rose. Et sur sa tête vive, elle portait un immense mais léger chapeau de paille noir où se pressaient un tas de petites roses mortes d'un ton délicieux.

Quand elle vit cela, M^{me} Keuterings devint très pâle. Mais sa jalousie s'enflamma plus encore quand M^{me} Posenauer, sous prétexte que des petits charbons volaient dans ses yeux, abaissa sa voilette sur laquelle deux mignonnes mouches noires étaient appliquées.

Elle était toute à la dernière mode ! M^{me} Keuterings était dépassée !

Alors tous ces gens joyeux et bruyants lui parurent odieux et communs. Sa fièvre heureuse la quitta. Elle devint morne et regardait jalousement la petite M^{me} Posenauer qui riait de toutes ses dents blanches, un peu séparées, en écoutant les histoires de *Marseillais* que lui contait Fernand, un garçon " farce ", et qui avait des conserves d'esprit.

Soudain, pendant l'arrêt à Boitsfort, M. Keuterings interpella sa femme de l'autre côté du wagon.

— Clémence, vous êtes si pâle ! Qu'est-ce que vous avez donc ? Vous êtes malade !

— Mais, je ne suis pas pâle ! s'écria Clémence en rougissant de fureur.

— Moi, je crains que vous ne soyez un peu serrée, savez-vous!

— Tenez, vous êtes stupide, dit M^{me} Keuterings en suffoquant de rage.

Mais comme elle se redressait, sa poitrine comprimée à outrance, fit entendre de longues plaintes.

Ainsi les soirs d'été dans les soyeux roseaux se lamentent les vertes grenouilles énamourées...

— Vous voyez! fit son mari.

Par bonheur, le train repartait.

Déjà Clémence, effarée, simulait une crise de toux déchirante, mais qui ne trompa personne.

Aussi l'excellent M. Moens, voyant la confusion de sa voisine, s'empressa de lui demander des nouvelles de toute la famille Van Poppel. Alors elle s'anima, parla à tort et à travers, se mit à rire aux éclats tout le temps, car elle prévoyait le retour des voix intérieures et voulait en couvrir la fanfare absurde et ridicule.

Au fond, elle appelait de tous ses vœux un épouvantable déraillement qui l'eût massacrée elle et tous ses écouteurs...

L'on devine comme dans ces affaires les arrêts à Groenendael, à La Hulpe, lui parurent des siècles de supplices! Jamais on n'arriverait!

— Rixensart!

Enfin!

III

Toute la noce, revenue de l'église, bruyait déjà dans la maison de M. Spineux, l'aubergiste, quand on signala les parents de Bruxelles.

Ce fut des grands cris. Pendant un quart d'heure on s'embrassa, s'étouffa, se serra les mains.

Ils étaient quarante-sept invités! C'était une rude noce.

— A table! s'écria enfin M. Spineux, quand il trouva qu'on avait fait assez de compliments. Et d'une voix comique il lança :

— M. et M^{me} Théodore Van Poppel sont servis!

Aussitôt une porte s'ouvrit et dans la grande salle de l'auberge on vit trois longues tables pleines de fleurs, de verres, de serviettes pliées en mitre...

Il y eut quelques joyeuses bousculades avant que tout le monde fût placé.

A la première table étaient assis les mariés, le petit Théodore Van Poppel, un garçon pataud, très chevelu mais imberbe, et Adèle Spineux, une grande fille maigre, timide, rousse comme une batardelle — ce qui n'empêchait pas les époux de se regarder avec l'extase des amants célèbres et chromolithographiés, — mais qui

n'ont pu se marier officiellement à cause des parents. Puis venaient M. et M^{me} Van Poppel, M. et M^{me} Spineux, la bonne-maman Spineux — une vieille de quatre-vingts ans, toute blanche, fraîche encore comme une rose — et les parents très rapprochés.

Aux deux autres tables se rangeaient les parents éloignés, tous ceux qui étaient un peu "famil", et les connaissances.

Et Fernand Mosselman était assis entre M^{me} Keuterings et M^{me} Posenauer.

Pendant le potage, presque tout le monde fut silencieux; seul M. Spineux élevait la voix pour conter ses impressions de la matinée.

— Oui, disait-il, quand j'ai vu cette petite se prostituer au pied des autels, ma foi, ça m'a fait quelque chose! Une fille unique, on a beau dire!

Sitôt M^{me} Spineux profita de cette phrase émue pour ruisseler dans sa serviette.

— Allo, allo, madame, dit l'excellent M. Van Poppel, en lui tapant familièrement dans le dos. Vous pleurerez encore, hein, quand vous aurez des beaux petits-enfants. Dans not "famil", on connaît pas ça, les enfants uniques...!

Mais dès que les bouteilles furent débouchées, les conversations s'engagèrent de toutes parts.

Cependant le jeune Fernand, le seul monsieur en frac, se lançait dans une causerie éperdue

avec ses deux voisines. Car il avait remarqué que si M^{me} Posenauer offrait toutes les grâces de la beauté mignarde et coquette, M^{me} Keuterings avait un corsage très décolleté, d'une plénitude sincère et dont le galbe un peu lourd avait, dès lors, une suggestive excuse.

Emoustillé, pris d'une fièvre joyeuse, il s'agitait, pétulait, riait de tout son cœur, partageait son amabilité, si bien que les deux femmes pouvaient croire qu'elles l'avaient conquise tout entière.

Et M^{me} Keuterings, un peu troublée encore par son aventure du matin, renaissait à la douce espérance.

Elle oubliait même d'être jalouse quand elle vit M^{me} Posenauer qui versait ses pâles gants de Suède à six boutons dans sa flûte à vin de Champagne.

— Comme dans le grand monde ! dit Fernand qui avait déjà dîné chez son sous-chef de bureau.

— Mais oui, pourquoi pas ? repartit la folle petite femme en faisant un rire de chevrete.

Alors M^{me} Keuterings sentit se réveiller son dépit. Elle n'avait que des gants de peau noirs à quatre boutons. Ce serait bête, ça ferait comme de l'encre dans son verre...

Mais déjà Fernand se penchait vers elle :

— Vous verrez, dit-il, avec un sourire excessivement fin et narquois, vous verrez qu'on finira par mettre ses bas dans son verre!

— Oh! monsieur, vous êtes un sale garçon! dit M^{me} Keuterings avec une indignation joyeuse. Vous, vous mettez déjà les pieds dans les plats...

— Très joli, très joli! s'écria Fernand.

Mais déjà il se retournait vers M^{me} Posenæer, qu'une servante prétendait embarrasser d'une foule de plats et de saucières.

— Oh! laissez-moi vous servir, dit-il, en faisant la mine suppliante d'un tenor de province.

— Oh! mais c'est trop, c'est trop!

— Bah, nous partagerons!

Aussitôt il s'inclina du côté de M^{me} Keuterings.

— Et vous, madame, permettez que je vous serve aussi...

— Oh! très peu, très peu. Mais vous remplissez mon assiette!

— Bah! nous partagerons!

La servante s'éloignait, quand les deux femmes présentèrent en même temps leur assiette au jeune homme.

— Partagez, monsieur Fernand, dirent-elles, en se lançant un regard agressif.

— Saprستي, fit intérieurement Fernand, voilà le conflit!

Il ne savait à laquelle des deux dames il obéirait d'abord, car il ne dissimulait pas que la priorité du partage allait être interprétée comme une préférence indéniable, quand il eut une inspiration...

— Eh bien! servez-moi, dit-il, en riant.

Aussitôt, d'une fourchette impétueuse, les deux femmes firent couler les portions dans l'assiette du jeune homme. Mais elles avaient compté sans la liquidité du jus qui tout à coup jaillit, écla-boussa la nappe et l'idéal plastron de Fernand.

— Oeie, oeie! s'écrièrent les deux femmes consternées.

— Ce n'est rien, ce n'est rien! dit le jeune homme qui retint un juron de fureur.

Mais déjà ses voisines tamponnaient le plastron tigré avec leur serviette.

— Hé, vous me chatouillez! dit Fernand en se renversant, et soudain il les pinça à la taille toutes deux.

Elles poussèrent un petit cri.

— Qu'est-ce qu'il y a là-bas! lancèrent tous les dineurs et dineuses de la table, sortant une seconde de leur conversation particulière.

Les deux dames étaient très rouges.

Tout à coup M. Keuterings, qui était au bout de la table et dont le vin de Bourgogne commençait à cardinaliser la face ronde, s'écria :

— Clémence! votre corset est trop serré, je l'avais dit! Vous ne savez pas dedans!

— Oh! s'écria M^{me} Keuterings, pleine de rage. Dieu, que cet homme est insupportable!

Cependant M^{me} Posenæer se penchait sur son assiette en étouffant de rire et Fernand vidait son verre pour contenance, quand tout à coup le jeune homme fut lui-même interpellé par M. Keuterings.

— Ah ça, pourquoi vous n'êtes pas venu à la maison, jeudi soir? On s'est si fort amusé!

— Bé, j'ai beaucoup regretté, dit Fernand, mais j'avais attrapé une sacrée bronchite!

— Brronchite! brronchite! s'écria M. Keuterings avec une ironie joyeuse. De mon temps, ça on connaissait encore pas. Brronchite, brronchite! Allo do! un rrhume oui!

Et flûtant sa voix :

— Brronchite... stouffer!!

Alors, toute la table s'égaya.

— Mais ça est pourtant vraie! dit M. Moens à M^{me} Rampelbergh.

— Oui, répondit celle-ci, le jor d'aujord'hui c'est tout pour le fransquillon. Les maladies ont des beaux noms et les médecins comptent plus cher...

Fernand, un peu interdit, riait péniblement, quand les premiers bouchons de vin de Champagne sautèrent au plafond.

Alors les voix s'apaisèrent un peu dans l'attente respectueuse des toasts et l'on n'entendait plus à la première table que M. Van Poppel lancé dans la politique étrangère et qui répondait à M. Spineux, admirateur du petit duc d'Orléans :

— La gamelle du soldat ! Laissez-moi un peu tranquille ! Ce fijne cadeie il n'aurait pas tenu le fou avec moi, savez-vous. Si j'avais été Carnot, je l'aurais flanqué dihors avec une bonne clique sur son derrière !...

*
* * *

Alors M^{me} Posenæer poussa le coude de Fernand :

— Allons, levez-vous, prenez la parole, dit-elle en faisant une jolie moue narquoise.

— Merci, pour vous moquer de moi, n'est-ce pas ?

— Oh ! vous avez peur ! Voyons, levez-vous, levez-vous, insista l'agaçante petite femme.

Mais à ce moment les verres tintèrent. Chut ! Chut ! Un grand silence tomba dans la salle.

Alors M. Rampelbergh se leva à la seconde table et d'un geste solennel il frota ses moustaches avec sa serviette.

Il n'avait rien dit encore et déjà M^{me} Spineux,

M^{me} Van Poppel et la vieille grand'mère fondaient en larmes.

Et les mariés se prenant les mains pour mieux supporter le coup d'émotion, se tenaient un peu éperdus la tête dans les épaules, comme lorsqu'on va tirer un coup de fusil au théâtre.

Cependant M. Rampelbergh commença son toast d'une voix frémissante, mais forte.

Tandis qu'il parlait, rappelant les souvenirs heureux de la famille Van Poppel, le baptême du petit Théodore, le marié d'aujourd'hui, Fernand que M^{me} Posenæer pinça dans le bras, faisait des efforts surhumains pour dompter son sourire. Mais comme à la fin d'une crise, il se tournait vers M^{me} Keuterings pour voir un peu comment elle supportait l'éloquence de M. Rampelbergh, il la vit immobile et si pâlement pâle, qu'il se saisit.

En effet, M^{me} Keuterings, après la sottise interpellation de son mari, avait voulu prouver d'une manière indiscutable qu'elle n'était pas serrée. Elle s'était laissé servir par Fernand une grosse portion de tête de veau en tortue, qu'elle avait ingérée lentement, avec beaucoup d'héroïsme.

Mais, c'était vrai qu'elle était trop serrée. Elle se l'avouait. Et maintenant, à cette heure solennelle, elle sentait que cette tête de veau ne serait pas comme les timbaliers de la ballade, qu'elle

ne passerait pas, et même qu'elle ne passerait jamais.

Imbue de ce préjugé bourgeois et populaire que les liquides peuvent tout entraîner, des cailloux, des maisons et même des villages entiers dans leurs flots tumultueux, elle avait tari coup sur coup quelques flûtes pétillantes, mais elle n'avait réussi qu'à introduire un élément anarchique de plus dans l'émeute. Et maintenant dans son estomac s'élevaient des barricades!

Son malaise s'aggrava. Sa détresse devint extrême. Au coin de ses lèvres décolorées se formaient deux plis amers. Alors elle se tint dans une immobilité de statue.

Fernand la regardait, il allait s'écrier :

— Madame, qu'avez-vous? quand il se rappela les paroles du poète qui a dit que lorsque la coupe est trop pleine, il suffit du ras du vol d'un insecte pour la faire déborder!

Et stupéfait, il garda le silence.

Heureusement. M. Rampelbergh terminait son long toast. Toute la noce partit en exclamations enthousiastes.

Bravo! bravo! Et l'on choquait les flûtes harmonieuses.

Puis tous les invités se précipitèrent vers la première table pour cogner le verre des époux.

Alors la folle petite M^{me} Posenaer, dont les

yeux brillèrent comme du feu, prit le bras de Fernand et renversant sa tête blonde et rose, elle dit :

— Oh, j'ai chaud ! Menez-moi dans le jardin vous voulez ?

Et comme le jeune homme hésitait souriant :

— Oh si, venez...

Et sa voix prenait une tendresse excessive et ses paupières s'abaissaient lentement sur ses yeux.

Et Fernand, éperdu, murmura :

— Allons.



Il était six heures et demie.

Le jardin resplendissait de fleurs sous le doux soleil de mai, qui déjà s'abaissait vers l'horizon. Et l'air parfumé, et toutes les choses s'ambraient et se doraient.

Les oiseaux s'endormaient dans les arbres, les bruits s'apaisaient, devenaient très doux. Les trains qui passaient au loin, grondaient tout bas et il semblait que le sifflet des locomotives fondait dans l'harmonieux silence.

Fernand et la jeune femme s'assirent près d'un massif de weigelia dont les pâles fleurs exhalaient un léger et suave parfum.

Et ils se prirent les mains, et ils regardaient leurs yeux.

— Oh! dit M^{me} Posenæer, avec poésie, je voudrais mourir dans ce silencieux crépuscule!

Et sa tête s'inclina lentement sur l'épaule du jeune homme.

Alors Fernand saisit la jeune femme dans ses bras et la pressa sur son cœur.

— Charlotte, disait-il...

Soudain ils tressaillirent tous deux. Des plaintes sinistres s'élevaient dans une charmille voisine.

Affolée, la jeune femme s'écria :

— Je rentre, je rentre! Ah! vous m'avez perdue! Et elle s'enfuit dans la maison.

Un moment Fernand demeura étonné et stupide, puis il s'élança vers le bosquet d'où venaient les plaintes : il vit M^{me} Keuterings étendue sur un banc. Et elle avait l'air de se mourir. Son corset déployé, déchiré, gisait près d'elle. Sans doute elle l'avait arraché dans un effort suprême.

Mais dès que le jeune homme parut elle se redressa. Chose étrange, elle n'était plus pâle, et ses couleurs étaient revenues. Et sa physionomie prit tout à coup une intensité de violence et de haine.

Elle s'écria :

— Allez, j'ai tout entendu, j'ai tout vu! Je vais vous perdre!

— Ah! madame, vous ne ferez pas cela!

— Vous allez voir!

Et M^{me} Keuterings voulut s'échapper.

Mais brusquement le jeune homme s'empara du corset de la dame. Il le roula et le brandissant d'un grand geste :

— Un pas de plus, s'écria-t-il avec véhémence, et toute la noce va connaître combien vous étouffiez dans ce corset!

— Arrêtez! fit M^{me} Keuterings, plutôt la mort qu'un tel affront!

Et retombant sur le banc, elle se mit à verser des larmes cruelles.

— Ah! Fernand, gémissait-elle, pardonnez-moi. C'est la jalousie! Je vous aime!

Alors le jeune homme attendri s'assit près d'elle et tenta de consoler cette tendre femme.

— Ah! Clémence, soupira-t-il, c'est vous seule que j'aime, et vous ne l'avez pas deviné!

Cependant le soir venait et dans le ciel pâle commençaient de fleurir les étoiles.

Et le jeune homme se jetait dans les bras de Clémence, quand le jardin sombre retentit de cris joyeux :

— Monsieur Fernand! monsieur Fernand!

C'était M^{me} Posenauer et des invités qui cher-

chaient le jeune homme, afin qu'il dit des chansonnettes.

— Fuyez, dit Clémence d'une voie basse mais énergique, tandis que Fernand très agité, véritable toupie, *klachdop* d'une absurde fatalité, tournait sur place et ne savait quel chemin prendre.

Enfin, à la faveur de l'ombre, il put se glisser dans la maison furtivement...

*
* *

Maintenant dans la salle de noce les tables avaient disparu. Et les dames entouraient M^{me} Spineux tout en larmes et l'étourdissaient de leurs consolations vaines, car les jeunes époux venaient de partir pour Bruxelles.

Et les hommes, la face enflammée, fumaient de noirs cigares et crevaient de rire autour de MM. Spineux, Rampelbergh et Keuterings qui contaient des histoires énormes.

L'entrée de Fernand souleva des clameurs: Le voilà!

Soudain M^{me} Posenauer rentra dans la salle.

— Il est introuvable! s'écria-t-elle. Mais aussitôt elle vit apparaître le jeune homme. Elle s'élança vers lui;

— Mon Dieu ! mais qu'est-ce que vous avez sous le bras ! dit-elle en riant.

Alors le jeune homme abaissant ses regards, devint effroyablement pâle...

Il tenait sous son bras gauche le corset de Clémence !

— Mais c'est le corset noir de ma femme ! s'écria M. Keuterings en lui arrachant cette cuirasse roulée.

Et soudain il se fit un silence solennel et terrible. Et tous étaient dégrisés.

A ce moment, M^{me} Keuterings apparut à la porte de la salle. Et elle s'avança. Elle avait jeté une mantille sur ses épaules pour dissimuler son corsage imboutonnable.

— Il fait un peu frais ce soir, dit-elle d'un ton naturel.

Mais pas une dame, pas un homme ne bougea. Tous étaient figés, immobiles, faisant le tableau vivant de la stupeur stupide.

Surprise, M^{me} Keuterings se porta vers son mari, mais brusquement celui-ci ouvrit ses bras et déroula d'une secousse le corset fatal.

A cette vue M^{me} Keuterings pâlit, puis elle devint verte, absolument comme Sarah Bernhardt dans le *Sphinx*.

Et lentement d'abord, roide, elle partit en arrière et puis tout à coup elle tomba d'un bloc sur

le parquet d'où monta une bouillonnante poussière.

Et elle était morte.



Ainsi périssent toutes les absurdes femmes, qui, dédaigneuses de leurs belles formes divines, prétendent se dissoudre et rêvent la bague pour ceinture.

Ceux qui ne lisent jamais les faits-divers diront peut-être que cette histoire rapide est bien invraisemblable. Rien ne saurait être plus indifférent à l'écrivain que cette opinion, si ce n'est l'opinion contraire et toutes celles qui peuvent être entre l'une et l'autre.

Mais les personnes qui lisent toutes les nouvelles — et après qu'elles auront gratté dans leurs excellents souvenirs — trouveront que ce conte véridique et partant difficile à croire, n'est en somme qu'une habile et émouvante transcription d'un drame nuptial très récent, mystérieux, dont personne jusqu'ici, fors l'auteur, n'avait su pénétrer et faire apparaître la cause bizarre, absolue.

Note de M^r CHAMAILLAC.

La fin de Trullemans.

A OCTAVE MAUS.

DEPUIS quelque temps, le grand Jules, fils aîné de M. Trullemans dont il est parlé, je pense, dans *Madame Keuterings*, exaspérait sa famille par ses allures fantasques et ses propos pleins de démence macabre.

Lui si pimpant et joli, lui si nargueur et si gai, il était devenu un garçon triste et pâle, aux yeux profondément caves.

— Mais, mais!! s'écriaient les bonnes dames auxquelles sa pauvre mère contait cette métamorphose improbable.

Oui, bien qu'on fût au milieu de l'été et que le soleil resplendit, Juleque délaissait ses légers habits clairs, ses gilets bouquetés et ses cra-

vates flamboyantes. Sa coquetterie était morte subitement.

Maintenant, il portait une vieille " buse ", rousse, un antique habit noir flottant et graisseux qu'il avait pris dans le grenier de son père. Ainsi coiffé et vêtu, absurdement misérable, il allait par les rues, toujours penché, les yeux aux pierres.

Et il faisait des gestes, tantôt saugrenus, comme un singe, tantôt lents et larges comme un orateur qui renvoie, qui balaie quelque chose de la Terre. Parfois il parlait, s'exclamait avec force et se fâchant en sursaut contre un invisible contradicteur, il effrayait les passants.

Et tout à coup, voilà qu'il s'arrêtait devant des petits gamins qui usaient des noyaux d'abricots sur une marche de pierre dans l'humide tache noire d'un crachat. Et il leur disait, étendant les mains comme un Christ en parabole :

— O enfants, usez, usez le petit noyau. Et sifflez, sifflez toujours, tandis que vous êtes encore des heureux petits enfants !

Et il s'en allait gémissant, levant vers le ciel deux bras maigres longs comme des rails — pendant que les petits garçons, remis de leur peur, criaient derrière lui en flûtant leur voix :

— Stouffrrrrrrrrrr !



C'est que l'amour avait pris cette âme autrefois indifférente et légère.

Jules Trullemañs aimait. Il aimait M^{lle} Van Tussenbroeck depuis qu'il avait chanté avec elle,

O Magali, ma bien aimée...

chez M. Van Poppel le jour de la première communion du petit François.

Ce soir-là, tout tressaillant de tendresse, il lui avait dit dans un petit coin :

— Oh! Mireille, je vous aime!

Mais Adèle Van Tussenbroeck, toute rouge et frémissante de colère, avait répondu :

— Moi, je m'appellerais Trullemans! Ah! ah! ah! comment peut-on s'appeler Trullemans! Trullemans, non!

Et de nouveau elle avait éclaté d'un rire strident.

Jules s'enfuit brisé de honte. Toute la nuit, il s'agita sous ses couvertures houleuses comme une mer de théâtre; et il délirait et criait :

— Le nom! le nom! Oh le nom! Nom d'un nom!

Quand au petit jour, sortant des cauchemars,

il vit qu'il s'appelait encore Trullemans, il entra dans une épouvantable crise. Ce nom l'oppressait, lui pesait maintenant sur la poitrine comme une pierre de taille.

Il se frappait la tête contre le mur et sur son front, sur sa nuque et son occiput, venait toute une Cordillère de bosses!

Comme dans une trêve il voyait son image au milieu de la glace du lavabo, il se désigna d'un long doigt :

— Hé Trullemans! dit-il, et il partit d'un rire affreux et stupide.

Enfin il sauta à bas de son lit, versa l'eau d'un tas de cruches sur sa tête, comme s'il tentait de se débarbouiller de Trullemans...

Et quand M^{me} Trullemans vint voir ce qui faisait ainsi trembler tous les lustres, elle trouva Juleque étendu sur le dos, évanoui dans un lac immense...

*
* *

Il ne dit jamais sa souffrance et simula une folie lugubre. C'est alors qu'il revêtit ce costume étrange et proféra des paroles bizarres.

A table, au milieu de ses frères et de ses sœurs, il restait immobile et pâle, les yeux clos ou bien grands ouverts sur de l'invisible.

La bonne M^{me} Trullemans se désespérait.

— Juleque, mais voyons, qu'est-ce que vous avez? disait-elle parfois à bout de surprise et d'anxiété.

Mais le jeune homme ne répondait pas.

— Ah ça, il m'embête cet oiseau-là! s'écriait M. Trullemans exaspéré. Tiens, j'en ai assez, entends-tu!

Jules demeurait sans entendre, mais comme on découpait le roastbeef, il se levait livide, hagard, et se penchant sur la table il montrait le plat d'un doigt tragique :

— Du sang! du sang! criait-il, les cheveux hérissés de terreur shakespearienne.

Et tout le monde se saisissait, restait glacé d'épouvante.

— Tiens. f...moi le camp! clamait M. Trullemans furibond.

Alors Jules se dressait et couvrant sa figure de sa main droite il semblait sangloter un moment; puis il agitait son bras gauche dans l'air : " Trullemans, Trullemans!! „ disait-il, et tout à coup il se sauvait fonçant sur la porte comme Hamlet à la fin d'un acte...

— Il est bon pour Gheel! gueulait M. Trullemans cramoisi de colère.

* * *

Cependant, Jules devenait tout maigre et tout pâle. En quelques jours sa barbe sombre poussa longue et drue comme fait en une nuit la barbe d'un mort.

Un dimanche il rencontra M^{lle} Van Tussenbroeck. Elle le regarda d'abord avec une indifférence incroyable, comme si elle ne l'avait jamais vu, comme si elle n'avait jamais chanté avec lui le duo de Mireille! Mais quand elle vit sa " buse, " rousse, son grotesque habit, le désignant à sa mère, une longue dame sèche, couperosée, avec un bouton poilu sur le nez :

— Trullemans! dit-elle, en éclatant de rire.

Sous cette injure féroce, le malheureux jeune homme tressaillit et son sang pétilla, moussa, ne fit qu'un tour. Il faillit s'écrier :

— Ah, chipie maudite, puisses-tu garder toujours le suave nom de Van Tussenbroeck!

Maishéroïque il contint sa haine mauvaise, pensant qu'après tout une demoiselle qui s'appelle Van Tussenbroeck est tout de même une demoiselle encore et mérite tous les pardons dans cet épouvantable malheur!

Mais un tel affront décidait de son sort.

Dès le soir il feuilletait sa collection de suicides émouvants. Aucun ne lui plut.

Pourtant il s'arrêta au poison.

— Mais, dit-il, je m'empoisonnerai d'une manière nouvelle et telle que le nom de Trullemans sera pour jamais réhabilité et célèbre.

Il veilla fort tard et sortit seulement dans la nuit profonde.

*
* *

Le lendemain matin, les jardiniers du Jardin botanique regardaient avec stupeur le toit de la grande serre, où une sorte d'immense melon brillait comme de l'or!

Ils prévinrent aussitôt le conservateur qui escalada le vitrage pour voir de plus près le prodige superbe. Et tout à coup, il découvrit au bout de la pente de jalousies hollandaises, le cadavre d'un jeune homme, étendu dans la gouttière.

C'était Jules Trullemans.

Pour mourir, il s'était amusé à lécher tout le vert de gris qui couvrait le dôme de la grande serre du Jardin Botanique...

Table des Matières.

PRÉFACE	7
CONTES DE PAQUES.	13
Le petit Chaperon Rouge	15
La cloche et l'enfant	25
CONTES DE NOËL	31
Mon grand-père.	33
L'enfant de Ramsgate	45
NOVELLETES	55
L'imprudencence de Paulette	57
Le petit frère.	61
Ma tante Mabeille.	65
CONTES POUR LES GENS SÉRIEUX	73
Le Paradis s'amuse	75
L'idée d'un prince du cens.	83
La dernière ballade	93
Adultère légitime	101
A l'amphithéâtre de coiffure	107
Enigme	113
En revenant du désert	119

L'estrade d'Elseneur	125
MES PRISONS	131
Sarah Bernhardt	133
Jérôme, Victor et Louis Napoléon	141
La Saint-Charlemagne	149
Un sujet de style	157
Le dimanche d'un lycéen. — La sortie du bahut	163
La rentrée au bahut.	172
Les statues.	177
CARNET DE VOYAGE	185
Doctor Pimley	187
Mon Peau-Rouge	195
Un cimetière	205
CONTES BRUXELLOIS	211
Sous les toits.	213
Le désespoir du peintre.	221
Le marchand de pommes de terre frites	229
Le châtimeut de Mme Keuterings	237
La fin de Trullemans.	261





Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires, réalisées par les Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques réalisées par les Bibliothèques de l'ULB, ci-après BIBL., d'œuvres littéraires qu'elles détiennent, ci-après dénommées « documents numérisés », implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées dans le présent texte. Celui-ci est accessible sur le site web des BIBL. et reproduit sur la dernière page de chaque document numérisé ; il s'articule selon les trois axes [protection](#), [utilisation](#) et [reproduction](#).

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque document numérisé indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

Les œuvres littéraires numérisées par les BIBL. appartiennent majoritairement au domaine public. Pour les œuvres soumises aux droits d'auteur, les BIBL. auront pris le soin de conclure un accord avec leurs ayants droits afin de permettre leur numérisation et mise à disposition. Les conditions particulières d'utilisation, de reproduction et de communication de la copie numérique sont précisées sur la dernière page du document protégé.

Dans tous les cas, la reproduction de documents frappés d'interdiction par la législation est exclue.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des documents numérisés, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -.

Les BIBL. déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des documents numérisés. De plus, les BIBL. ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des documents numérisés; et la dénomination 'Bibliothèques de l'ULB', ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des documents numérisés mis à disposition par elles.

3. Localisation

Chaque document numérisé dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme `<http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf>` qui permet d'accéder au document; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les BIBL. encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à un document numérisé.

Utilisation

4. Gratuité

Les BIBL. mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires appartenant au domaine public : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

Pour les œuvres protégées par le droit d'auteur, l'utilisateur se référera aux conditions particulières d'utilisation précisées sur la dernière page du document numérisé.

5. Buts poursuivis

Les documents numérisés peuvent être utilisés à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les documents numérisés à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux BIBL., en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).

Demande à adresser à la Direction des Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP180, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles - Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition, cote).

7. Exemplaire de publication

Par ailleurs, quiconque publie un travail – dans les limites des utilisations autorisées – basé sur une partie substantielle d'un ou plusieurs document(s) numérisé(s), s'engage à remettre ou à envoyer gratuitement aux BIBL. un exemplaire (ou, à défaut, un extrait) justificatif de cette publication. Exemplaire à adresser à la Direction des Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP 180, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

8. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à un document numérisé particulier, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des BIBL.;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

9. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis. Toutefois les copies numériques ne peuvent être stockées dans une autre base de données dans le but d'y donner accès ; l'URL permanent (voir Article 3) doit toujours être utilisé pour donner accès à la copie numérique mise à disposition par les BIBL.

10. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans le présent texte les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

11. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références aux BIBL. dans les documents numérisés est interdite.